



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Bought from Peter Eatman

Vel. Fr. II A. 1009



**ZAHAROFF
FUND**

3/68

£10

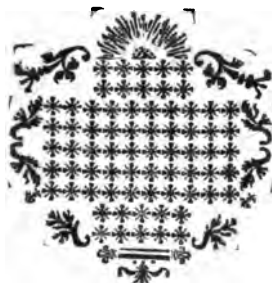






ŒUVRES DE THEATRE

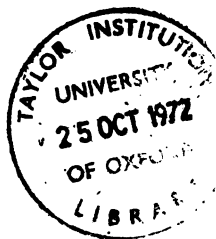
DE MONSIEUR
NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez PRAULT Fils, Libraire Quai de Conti,
à la descente du Pont-neuf, à la Charitté.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



PIECES CONTENUES
dans ce second Volume.

L'ECOLE DES AMIS, Comédie.

-MAXIMIEN, Tragédie.

MELANIDE, Comédie.



L' É C O L E
DES AMIS,
COMÉDIE.

Représentée pour la première fois
le 25. Février 1737.



A C T E U R S.

HORTENCE. *Mlle. Gossin.*

CLORINE, Suivante d'Hortence. *Mlle.*
Quinault.

MONROSE. *M. Dufresne,*

DORNANE. *M. Grandval.*

ARAMONT. *M. Duchemin,*

ARISTE. *M. Sarrazin.*

UN GARDE.

LAQUAIS.

*La Scene est à Paris dans la maison
de Monrose.*



L' É C O L E
D E S A M I S,
C O M E D I E.



A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

MONROSE *qui s'apprête à sortir.* CLORINE.

C L O R I N E.



U O I , vous voulez sortir ?

MONROSE.

Laisse-moi , je te prie ;

Je ne puis différer ma première sortie,

Ni demeurer ici davantage en suspens :

Ma blessure m'a fait assez perdre de tems.

C L O R I N E.

Oui : mais , Monsieur , à peine est-elle refermée.

A ij

SCENE III.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT, *derrière le Théâtre, à voix haute.*

E H bien ! où sont-ils donc fourrez ? Hola, quel-
(qu'un ?)

CLORINE.

Bon ! voici justement notre vieil importun !
Qu'il va bien signaler son zèle impitoyable !

ARAMONT.

Quand le maître est dehors, les valets font au diable.
C'est Clorine ! Eh ! parbleu, je la trouve à propos.
J'avois à vous parler. J'aurai fait en deux mots.
Hertence s'en va donc ?

CLORINE.

Oui, Monsieur, sans remise.

Elle rentre au Couvent où le défunt l'a prise.

Il l'avoit fait venir pour la former un peu,
Avant que de lui faire épouser son neveu.
Elle y feroit déjà retournée au plus vite,
Si l'éternelle tante attachée à sa suite,
N'avoit été malade : elle se porte mieux.

ARAMONT.

Tant pis.

CLORINE.

Et nous faisons aujourd'hui nos adieux.

ARAMONT.

Cette vieille radote ; & ta maîtresse rêve.

CLORINE.

En quoi ?

ARAMONT.

C'est aujourd'hui que le scellé se leve.

Hortence a tous ses biens.

C L O R I N E.

Quelqu'un en prendra soin.
A quoi serviroit-elle? On n'en a pas besoin.

A R A M O N T.

Elle est riche , & très-riche.

C L O R I N E.

Oui , Monsieur , je l'espère.

A R A M O N T.

Ah ! je vous en réponds. D'autant plus que son pere
N'avoit point d'Intendant. C'étoit un vieux marin ,
Qui , pour être partout maître de son destin ,
Ne posséda jamais , pour toutes Seigneuries ,
Qu'un riche porte-feuille , & force pierreries.

C L O R I N E.

Chacun , suivant son goût , prend ses arrangements.

A R A M O N T.

Ainsi donc ta maîtresse , outre ses diamans ,
Est un des grands partis qui soient peut-être en
France :

A moins que le défunt , contre toute apparence ,
N'ait altéré des biens confiés à ses soins ;
Mais c'est ce que l'on doit appréhender le moins.
Or cela supposé , comme aussi que Clorine
Soit une fille aimable , intelligente , & fine

C L O R I N E.

Elle se retourne , comme si on l'appelloit.

Ah ! point du tout , Monsieur . . . Oui . . . j'entends . . .
(excusez ,

On vient de m'appeller.

A R A M O N T *la retenant.*

Non ; vous vous abusez :

Et quand cela seroit , qu'importe ? On peut attendre.
En faveur de Monrose , il faudroit nous entendre.
Tu vois comme au moment de faire son bonheur ,
Son oncle un peu trop-tôt est mort au lit d'honneur :
Tu fais , pour son neveu , quelle étoit sa tendresse ;
Et qu'en le mariant à ta belle maîtresse ,

8 L'ÉCOLE DES AMIS ;

Il lui cédoit sa Charge & son Gouvernement :
Il croyoit être sûr d'en avoir l'agrément ,
Un coup de foudre a mis l'édifice par terre.
Thésauriser n'est pas le fait des gens de guerre ;
Et l'on doit peu compter sur leurs successions.
Le défunt ne rouloit que sur des pensions ,
De forts appointemens , qu'il mangeoit à mesure ;
Ainsi de ce côté la fortune est peu sûre.
À l'égard de la Cour , je doute , & je ne sçais
Si l'on achevera des projets commencés :
Et franchement j'ai peur qu'en cet état funeste
Ta maîtresse ne soit le seul bien qui nous reste.
Voilà ce qu'il faudroit tous deux négocier.

C L O R I N E.

A quoi serviroit-il de nous associer ?
Hortence va passer sous une autre puissance.
On exigera d'elle une autre obéissance.

A R A M O N T *ironiquement.*

On exigera d'elle une infidélité :
Vous n'y voyez aucune impossibilité.
Si Monrose a son cœur . . .

C L O R I N E.

Mais il fuit ma maîtresse !

A R A M O N T.

Elle n'en est pas moins l'objet de sa tendresse ;
Mais il compte si peu sur un heureux destin ,
Ou du moins l'avenir est si fort incertain ,
Qu'il n'ose plus tenter d'achever sa conquête.
Il est intimidé : voilà ce qui l'arrête.
Tant de discrétion lui feroit trop de tort.
Il faut les rapprocher , & les mettre d'accord.

C L O R I N E.

J'entends.

A R A M O N T.

Il faudroit donc autoriser mon zèle.
Il n'est qu'un mot qui serve. Hortence l'aime-t-elle ?

C L O R I N E.

Vous me le demandez , à moi ?

COMÉDIE.

9

ARAMONT.

Sans contredit.

CLORINE.

Mais vous n'y pensez pas. Eh ! qui me l'auroit dit ?

ARAMONT.

Elle-même , parbleu : Du moins je le suppose.

Suivante & confidente est bien la même chose.

CLORINE.

Non pas auprès d'Hortence.

ARAMONT.

Ah ! ah ! mais en tout cas

On peut bien deviner.

CLORINE.

Je ne m'en mêle pas.

ARAMONT.

On surprend un secret qu'on ne veut pas nous dire ;

On le lit dans les yeux , dans . . .

CLORINE.

Je n'y sçais pas lire.

ARAMONT *avec dépit.*

Les filles d'aprént ne sçavent jamais rien

De tout ce que l'on sçait qu'elles sçavent très-bien.

CLORINE *riant.*

On ne sçauroit penser plus à notre avantage :

Monsieur , vous souvient-il d'un certain mariage

Que vous avez fait faire ?

ARAMONT.

Oui , j'aime à m'en mêler.

CLORINE.

C'est le dernier sur-tout que je veux rappeler.

Oh ! . . . la suite en est belle , & le chef-d'œuvre est rare.

Ces gens sont en procès afin qu'on les sépare ;

Et vous sollicitez leur séparation.

ARAMONT.

Je ne dispose pas de l'inclination.

10 L'ÉCOLE DES AMIS,

C L O R I N E.

Bon ! & ces deux Rivaux , Monsieur , que vous en
(semble ?

Vous les aviez si bien raccommodés ensemble !

D'où vient sont-ils partis aussi-tôt de la main

Pour s'aller battre ?

A R A M O N T.

Ils ont pris querelle en chemin.

C L O R I N E.

Vous souvient-il encore ? . . .

A R A M O N T *vivement.*

Ah ! trêve de mémoire.

Il n'est pas question de faire mon histoire.

C'est-à-dire qu'Hortence aura jusqu'à ce jour

Fait perdre à notre ami son tems & son amour !

C L O R I N E.

Et ne voulez-vous pas que je l'en dédommage ?

A R A M O N T.

Eh ! ventrebleu , pourquoi se laisser rendre hom-
(mage,

Lorsque l'on ne veut pas se laisser enflammer ?

C L O R I N E.

Hortence obéissoit en se laissant aimer.

A R A M O N T.

La complaisance est grande.

C L O R I N E.

Assez.

A R A M O N T.

Se peut-il faire ! . . .

Eh mais , combien de tems faut-il donc pour lui
(plaie,

Si depuis une année & plus qu'elle est ici ,

L'amour de son amant n'a pas mieux réussi ?

Hortence s'amusoit du plaisir d'être aimée.

L'hymen se devoit faire au retour de l'armée.

C L O R I N E.

Il est vrai.

COMÉDIE.

11

ARAMONT.

Cette époque est bonne à remarquer.

A quoi pensoit Hortence ? Elle alloit s'embarquer ;
Et toutefois l'amour n'étoit pas du voyage.

CLORINE.

C'est bien assez qu'il vienne après le mariage.
L'amour qui le prévient n'est pas le plus certain.
Il vaut mieux ne donner son cœur qu'après sa main.
Quand on est sa maîtresse , alors c'est autre chose.
Hortense étoit soumise à l'oncle de Monrose ;
Il lui servoit de pere ; il en avoit les droits ,
Que le sien , en mourant , lui remit autrefois.
Ils avoient toujours eu cette alliance en vue.
Hortence eût obéi ; mais l'affaire est rompue.
Auroit-elle bien fait d'aimer auparavant ?

ARAMONT.

Allez , morbleu , partez ; retournez au couvent.
Ainsi Monrose est libre ; & s'il est raisonnable
On pourra lui trouver un parti convenable.
Quelqu'autre aura des yeux , du bien , de la beauté ;
Oui , l'on pourra tourner de tel autre côté ,
Que

CLORINE.

Eh ! qui menacez-vous ; Je suis votre servante.

SCENE IV.

ARAMONT *seul.*

DU moins, cette menace a fâché la suivante:
Q'elle aille à sa maîtresse apprendre ce discours.
Tant mieux. La jalousie est d'un puissant secours ;
Et jamais la fierté ne doit être épargnée.
Une femme piquée est à moitié gagnée.

A vj

SCÈNE V.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

Serviteur au Baron. J'aime à te rencontrer.
Qu'as-tu fait de Monrose ?

A R A M O N T.

Il va bien-tôt rentrer.

D O R N A N E.

Tu ne le quitte plus ! je te trouve adorable.
Ah ! si l'événement lui devient favorable ,
Que d'amis fugitifs se verront confondus !

A R A M O N T.

Ils ne sont qu'égarés ; ils ne sont pas perdus.
Cette espèce d'amis n'est pas la moins commune.
Habiles à prévoir de loin une infortune ,
Ils ne paroissent plus dans les tems orageux.
Le calme revient-il ? On peut compter sur eux.
Il ramène avec lui leur troupe mercenaire.
Dans le monde, en un mot , c'est l'usage ordinaire
Qui fut , & qui sera toujours comme aujourd'hui ;
On n'aime à partager que le bonheur d'autrui.

D O R N A N E.

Monrose n'aura point ce reproche à me faire :
Et que la Cour lui soit favorable , ou contraire,
Il n'en sera ni plus ni moins cher à mes yeux.

A R A M O N T.

Sans doute. Le malheur est-il contagieux ?

D O R N A N E.

On cesse d'être ainsi si-tôt que l'on varie.
D'abord que l'amitié balance , elle est trahie :
La moindre alternative y porte un coup mortel ;

COMÉDIE.

14

Et ce n'est plus qu'un nom qui n'a rien de réel.]

ARAMONT.

Sçais-tu que tu dis vrai ?

DORNANE *avec fatuité.*

Voilà comme je pense.

Mais ce n'est point assez ; j'agis en conséquence.

Depuis qu'il est malade on n'imagine pas

Ce que j'ai vu de gens , combien j'ai fait de pas.

J'ai mis en action toutes nos connoissances.

N'ai-je pas fait ma cour à toutes les Puissances ?

ARAMONT *à part.*

Car il faut bien les voir , quand on en a besoin ,

Quelle fatuité !

DORNANE.

J'aurois été plus loin

Si je l'avois trouvé possible & nécessaire :

Mais Dieu sçait de quel air j'ai mené cette affaire.

ARAMONT.

De quel air , s'il vous plaît ?

DORNANE.

Je crois qu'il est permis.

De parler un peu haut quand c'est pour ses amis.

ARAMONT *à part.*

Tout est perdu.

DORNANE.

J'agis avec cette assurance

Qui subjugué , ou détruit toute autre concurrence.

Quoiqu'il en soit , j'ai mis l'épouvante & l'effroi

Parmi les prétendans ; ils sont en défarroi.

Je leur ai fait un tour qui nous sert à merveille....

J'ai publié par-tout.... en secret. .. à l'oreille....

Que Monrose avoit tout obtenu de la Cour :

Et c'est , grace à mes soins , la nouvelle du jour.

Par-là j'ai déroulé la brigade & la cabale.

ARAMONT.

Je crains que cela n'ait une suite fatale.

DORNANE.

Tu t'y connois :

14 L'ÉCOLE DES AMIS,

ARAMONT.

Pour moi , je me borne à des soins
Qui sont à ma portée ; & je risque un peu moins.
Sans moi , des créanciers bloqueroient cette porte :
J'ai du moins , pour un tems écarté leur cohorte.

DORNANE.

Comment donc ?

ARAMONT.

En disant par-tout avec éclat
Que la succession est en très-bon état.
Ainsi j'ai suspendu leurs cris & leurs poursuites.

DORNANE.

C'est une minutie.

ARAMONT.

On verra dans les suites ,
Mais au surplus , Marquis , n'es-tu pas étonné
Que Monrose aujourd'hui se trouve abandonné
Par l'homme , sur lequel il comptoit davantage ,
Ariste ?

DORNANE

L'amitié n'est point un héritage.

SCÈNE VI.

ARISTE *sans être vu.* DORNANE ,
ARAMONT.

ARAMONT.

QUoi ! l'ami le plus cher que le défunt ait eu ,
Laisse ainsi son neveu , tandis qu'il auroit pu
Agir , & lui prêter son heureuse assistance ?
Son appui nous seroit d'une grande importance ;
Car enfin son crédit est plus grand qu'on ne croit.

COMÉDIE.

DORNANE.

Il le garde pour lui. Ce n'est qu'un homme adroit,
Un courtisan masqué par la misanthropie,
Recouvert du manteau de la philosophie;
Un politique sombre, équivoque & caché,
Qui se donne à la Cour pour être détaché
Des postes, des emplois, des grandeurs & des grâces;
Mais qui secrètement vise aux premières places,
Et dont l'ambition, quand il en sera temps,
Se manifestera peut-être à nos dépens.

ARAMONT.

Cet Ariste pourtant... il avoit paru prendre
Au destin de Monrose un intérêt si tendre :
Je l'ai cru son ami.

DORNANE.

Lui ? Sur quel fondement ?
Quand on est tel, crois-moi, l'on s'annonce autrement.

En effet, l'amitié donne un air moins austère.
Un véritable ami n'a d'autre caractère
Que celui qui nous plaît. Il se règle sur nous,
Il adopte nos mœurs ; il se fait à nos goûts ;
Il se métamorphose au gré de nos caprices ;
Il prend nos passions, nos vertus & nos vices :
C'est un Caméléon qui reçoit tout à tout...

ARISTE *s'avançant.*

Ce portrait là, Monsieur, est celui de l'amour.

DORNANE *à part.*

C'est Ariste ! ah, morbleu !

ARISTE.

Mon abord vous étonne ?

DORNANE.

Ah ! Monsieur, qui pouvoit vous croire là ?

ARISTE.

Personne.

Si j'ai bien entendu votre entretien....

DORNANE *à part.*

Tant pis.

Les amis de Monrose étoient sur le tapis,
 Vous paraissez avoir épuisé la matière ;
 Et Monrose vous doit sa confiance entière.
 Oui , par provision vous nous excluez tous.
 Il ne doit plus compter sur d'autres que sur vous.
 Vous suffirez à tout , du moins je le souhaite.
 L'amitié qui se vante est souvent indiscrete.
 Cependant trouvez bon qu'au rang de les amis
 Quelqu'autre puisse encore avec vous être mis.
 L'amitié n'admet point de basses jalousies.
 C'est à l'amour qu'il faut laisser ces frénésies.

SCÈNE VII.

MONROSE *transporté de joie* , ARISTE ,
 ARAMONT , DORNANE.

MONROSE à Aramont & Dornane.

MEs amis , prenez part à la joie où je suis.
 Mon bonheur est prochain ; si j'en crois tous les bruits,
 On dit qu'en ma faveur la Cour est réunie.

Appercevant Ariste.

Ah ! Monsieur , c'est me faire une grace infinie.
 Ces Messieurs sont témoins si depuis mon retour
 Ma santé m'a permis de vous faire ma cour.

ARISTE.

Votre santé va bien ; je vous en félicite.

DORNANE.

Et moi , de la nouvelle . . .

ARAMONT à part.

En cas de réussite.

MONROSE.

Tout Paris là-dessus n'a qu'une seule voix.

DORNANE.

C'est qu'il te rend justice. On l'obtient quelquefois,
Quand on a le secret de se la faire rendre.

Une affaire dépend du tour qu'on lui fait prendre,
La fortune & l'amour se ressemblent tous deux :

C'est la même façon pour traiter avec eux.

MONROSE.

Je commence à le croire.

DORNANE.

Osois-tu te promettre

Un aussi bon effet ?

MONROSE.

De quoi ?

DORNANE.

De cette lettre

Qu'il a fallu te faire écrire & t'arracher.

Car avec toi , mon cher , à moins de se fâcher

MONROSE.

Je trouvois que le style en étoit un peu ferme.

DORNANE.

Eh ! tant mieux. Tu voulois mesurer chaque terme ?

MONROSE.

Ou du moins adoucir

DORNANE.

Va, va, le style est bien.

La souplesse est pour nous un indigne moyen ,

Presque toujours nuisible , & jamais légitime :

Qui s'abaisse soi-même est sa propre victime.

On ne cherche que trop à nous humilier.

Nous devons exiger , & non pas supplier.

à Ariste.

N'est-il pas vrai , Monsieur ?

ARISTE.

Chacun a ses usages.

MONROSE.

J'ai vu tous nos amis

ARISTE *à part.*

Qui ne sont pas plus sages.

18 L'ÉCOLE DES AMIS ;

MONROSE.

Je ne pouvois suffire à leurs embrassemens.

ARISTE.

Quoi ! vous avez reçu tous ces vains complimens ?

MONROSE.

Oui , je les ai reçus. Devois-je m'en défendre ?

ARISTE.

Vous n'empêcherez pas ces bruits de se répandre ?

DORNANE.

Les empêcher ? Je dis que c'est un coup d'Etat :

On n'y sçauroit donner trop de cours & d'éclat.

Sur la foi de ce bruit heureux & profitable ,

Chacun trouve que rien n'étoit plus équitable.

Tout le monde applaudit. Je vous laisse à penser

Si la Cour qui le voit , pourra se dispenser -

D'un acte d'équité que l'on trouve à sa place.

Il ne dépend plus d'elle. Il faut qu'elle le fasse ,

Et qu'enfin elle cède à la nécessité

ARISTE.

Vous en parlez , Monsieur , avec capacité.

DORNANE.

En seriez-vous surpris ?

ARISTE.

Vous êtes politique.

DORNANE.

Et bien meilleur ami. C'est de quoi je me pique.

ARISTE à part.

Contre cet étourdi je ne sçaurois tenir.

à Monrose.

Dans un instant , Monsieur , pourrois-je revenir ?

MONROSE.

Commandez.

ARISTE.

J'aurois eu quelque chose à vous dire.

Je veux prendre mon tems.

DORNANE.

Enfin il se retire.

SCENE VIII.

MONROSE , ARAMONT , DORNANE.

MONROSE *toujours joyeux.*

JE puis donc m'applaudir avec vous sans témoins ;
Et vous féliciter du succès de vos soins.

Il les embrasse.

Permettez ce transport à ma reconnoissance :
D'autres effets seront peut-être en ma puissance.
Ma chute étoit horrible ; il faut en convenir.
Si je vous faisois voir quel affreux avenir
Étoit devant mes yeux !

DORNANE.

Eloignons cette idée ;
Puisqu'aussi bien l'affaire est presque décidée.
D'ailleurs , ton désespoir m'étoit injurieux.
Suis-je donc un ami si frivole à tes yeux
Que le sort te trahisse , ou soit qu'il te seconde ,
Mets-toi bien dans l'esprit que je n'ai rien au monde
Qui ne te soit acquis : je crois que là-dessus
Tu veux bien m'épargner des sermens superflus.
Bien souvent ce ne sont que des mots d'habitude
Qui joignent le parjure avec l'ingratitude.

MONROSE.

Va , j'en suis convaincu ; ce n'est pas d'aujourd'hui :
Mais je ne veux pas être à la charge d'autrui.
Vous dirai-je pourtant que la froideur d'Ariste
Jette dans mon esprit un trouble qui m'attriste ?

DORNANE.

C'est un homme fâché , qui voit avec dépit
Que nous n'ayons point eu recours à son crédit.
Eh ! combien n'est-il pas de ces gens tyranniques ;

20 L'ÉCOLE DES AMIS,

De ces jaloux amis qui veulent être uniques ;
Assez durs , pour trouver mauvais qu'un malheureux
Leur fasse voir enfin qu'on peut se passer d'eux :
Heureux , qui peut ainsi mortifier leur gloire ,
Et venger l'amitié ! . . . Mais si tu veux m'en croire ,
Le tems est cher , il faut , & même dès ce jour ,
Aller , tête levée , & paroître à la Cour.

MONROSE.

Oui , c'est bien mon dessein , dès que je serai quitte
Du rendez-vous d'Ariste.

DORNANE.

Expédie au plus vite.

Sans adieu. Tout ira comme je le prévois.

Je vais nous faire écrire à dix ou douze endroits.

SCENE IX.

MONROSE, ARAMONT.

ARAMONT.

MOi , je vais faire un tour chez tous nos gens
d'affaires ,
Pour rassembler ici ceux qui sont nécessaires.

SCENE X.

MONROSE *seul.*

Hortence , est-il possible ? ... Ah ! qu'il me seroit
doux
D'avoir à vous offrir un rang digne de vous !

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTE.

MONROSE *à part.*

OUEL entretien fâcheux ! . . . Il finira peut-être
ARISTE.

Je puis donc vous parler ?

MONROSE.

Vous en êtes le maître.

Usez de tous vos droits.

ARISTE.

Vous me le permettez ?

MONROSE.

Ma famille a toujours éprouvé vos bontés.

ARISTE.

Une étroite amitié m'unissoit avec elle.

Votre oncle n'eut jamais un ami plus fidèle ,

Et plus tendre que moi. Je vous trahirois tous ,

Si je dissimulois davantage avec vous.

Vous vous perdez.

MONROSE.

Daignez me le faire connoître.

ARISTE.

Vous entrez dans le monde ; & vous allez paroître

2.2 L'ÉCOLE DES AMIS,

Sur ce fameux théâtre , où j'ignore comment
J'ai pû me soutenir jusques à ce moment.
Vous n'êtes pas encore instruit de ses mystères.
Jusqu'ici vos emplois , vos devoirs militaires ,
Vous en ont écarté. La Cour est en tout tems
Une terre inconnue à tous les Habitans.
Après un long séjour , après un long usage ,
On s'y retrouve encore à son apprentissage ;
On y marche toujours sur des pièges nouveaux ;
On y vit , entouré d'un peuple de rivaux ,
Ou d'amis dangereux. Heureux qui les devine !
On n'y peut s'élever que sur quelque ruine ;
On n'y peut profiter que des fautes d'autrui.
Tel , au gré de ses vœux , s'y maintient aujour-
[d'hui ,

Qui demain ne pourra faire tête à l'orage :
Et l'on finit souvent par y faire naufrage.
Mais d'après ce portrait qu'on ne peut qu'abau-
[cher ,
N'avez-vous en secret rien à vous reprocher ?

MONROSE.

Je ne crois pas avoir de reproche à me faire :
Et du moins le succès vous prouve le contraire.

ARISTE.

Le succès ! Puissiez - vous n'être point dans l'er-
[reur !

Je voudrois avoir pris une fausse terreur :
Mais je tremble pour vous.

MONROSE.

Je vous suis redevable.

ARISTE.

Votre sécurité me semble inconcevable.

MONROSE.

J'apprens de toutes parts le bonheur que j'attends.
N'ai-je pas à la Cour des droits assez constans ?
Et d'ailleurs , un refus est-il en sa puissance ?
Je dois tout espérer de sa reconnaissance.

ARISTE.

Dites de ses bontés.

MONROSE.

Je réclame mon bien.

ARISTE.

Vous méritez beaucoup ; mais on ne vous doit rien.

MONROSE.

Du moins on doit à ceux dont le Ciel m'a fait naître.

ARISTE.

Vous vous faites un droit qui pourroit ne pas être.

Vos ayeux ont chacun obtenu dans leur tems ,

Le prix que méritoient leurs services constans.

Ce sont leurs actions , plutôt que leurs ancêtres ,

Qui les ont fait combler des faveurs de leurs maîtres.

Et monter aux honneurs que vous sollicitez.

Les bienfaits sont à ceux qui les ont mérités.

Les graces ne sont point des biens héréditaires :

Nous n'en sommes jamais que les dépositaires :

Mais par la même voye on peut les obtenir.

Vos peres ont laissé leur nom à soutenir ,

Leur vertu , leur exemple , & leur carrière à suivre.

Voilà ce qu'après eux il faut faire revivre ,

Et dont vous vous devez mettre en possession.

Tout le reste n'est point de leur succession.

MONROSE.

Ma poursuite , Monsieur, n'est donc pas raisonnable.

ARISTE.

La façon pouvoit être un peu plus convenable.

Lorsque j'ose avancer qu'il ne vous est rien dû ,

Je ne dis pas , Monsieur , qu'il vous soit défendu

D'employer les moyens qui sont à votre usage ,

Pour sauver le débris d'un aussi grand naufrage ,

Vous y devez songer ; & je dois vous aider.

MONROSE.

Je ne vois pas en quoi j'ai pû me dégrader.

Ce seroit trop payer la plus haute fortune.

Non, non, Monsieur, perdez cette crainte importune ;

Je ne fais point jouer un rôle humiliant :

Et l'on peut demander , sans être suppliant.

24 L'ÉCOLE DES AMIS.

J'ai fait solliciter , avec cette décence ,
Et cette liberté , digne de ma naissance :
J'en aurois épargné la peine à mes amis ;
Mais enfin ma santé ne me l'a pas permis.
S'ils ont agi pour moi , c'est sans me compromettre.
J'ai même écrit en Cour

A R I S T E *remettant une lettre à Monrose.*

La voici cette lettre.

Quelqu'un veilloit pour vous. Son bonheur a permis
Qu'il ait sçu le danger où vous vous étiez mis.
Quoi ? Vous osez, Monsieur, dans l'état où vous êtes,
Poursuivre des bienfaits comme on poursuit des des-
(tes ?

L'orgueil & la fierté sollicitent pour vous ?
Si vous aviez des droits, vous les détruiriez tous.
C'est directement s'attaquer à son maître ,
C'est l'offenser lui-même , & c'est le méconnoître ,
Quand on manque aux égards que l'on doit à son
Choix.

MONROSE.

Vous m'effrayez , Monsieur ,

A R I S T E.

Je fais ce que je dois.

Je ne sçais point flatter quand le mal est extrême.
Mais vous n'étiez pas fait pour vous perdre vous-
(même.

Eh ! laissez-vous aller à votre naturel ,
Au caractère heureux qui vous est personnel.
Vous êtes né prudent , humain , doux , & flexible ;
Ce sont-là les moyens qui rendent tout possible.
Il faut gagner les cœurs ; la fortune les suit.
Lorsque vous le pouvez , quelle erreur vous séduit ?
On ne peut s'observer avec trop de scrupule.
Un langage superbe est toujours ridicule :
Plus on est élevé , plus il est méseant.
C'est ainsi que le peuple , au fond de son néant ,
Toujours séditieux , quelque bien qu'on lui fasse ,
Parle indiscretement de ceux qui sont en place ;

Vous en seriez traité de même , à votre tour ,
Si vous étiez chargé de le régir un jour.

MONROSE.

Vous m'en dites assez ; épargnez-moi le reste.
Vous venez de détruire un charme trop funeste.

ARISTE.

Que la décision n'est-elle en mon pouvoir ?
Mais c'est un dénouement que l'on ne peut prévoir.
Peut-être est-il prochain : & votre destinée
Peut , d'un moment à l'autre , être déterminée.
Attendez votre sort ; & ne recevez plus
Ces complimens suspects autant que superflus.
Peut-être des amis un peu trop pleins de zèle ,
Ou des rivaux , ont fait courir cette nouvelle.
Un bruit trop favorable est souvent dangereux.
Voyez des gens qui soient un peu mieux instruits
(qu'eux ;
Et du reste daignez agréer mes services.

MONROSE.

C'est à moi d'implorer toujours vos bons offices.
Souffrez que pour jamais je commence aujourd'hui
A vous être attaché comme à mon seul appui.

ARISTE.

Vous n'avez pas besoin de faire aucune instance.
Allez : & moi , je vais prendre congé d'Hortence.

SCENE II.

ARISTE *seul.*

CHerchons en même-tems à servir son amour.
Sachons si la maîtresse a pour lui du retour.
En cas qu'il soit aimé , je pourrois par la suite . . .
Mais la voici qui vient recevoir ma visite.

B

SCENE III.

ARISTE, HORTENSE.

ARISTE.

AH ! Madame , excusez ... en ce même moment
J'allois vous prévenir dans votre appartement.

HORTENSE,

Monsieur, j'ai su l'honneur que vous vouliez me
(faire,

ARISTE.

C'en est donc fait , Madame ! un départ nécessaire
Eloigne de la Cour son plus bel ornement ?
Il est bien douloureux de vous perdre , au moment
Où tout sembloit devoir fixer ici vos charmes.
Que vous allez coûter de soupirs & de larmes !

HORTENSE,

Je sai apprécier des discours si flatteurs.

ARISTE,

Ce sont les sentimens qui sont dans tous les cœurs.
Madame , il en est un , sans vous parler du reste ,
Pour qui ce contre-tems doit être bien funeste.
Il sembloit être fait pour vous appartenir.
Pourrez-vous conserver un tendre souvenir ?
Vous garantirez-vous des effets de l'absence ?

HORTENSE.

Elle n'en aura point sur ma reconnaissance.

ARISTE.

Que deviendront ces nœuds que l'amour avoit faits ?
Votre cœur , votre main , sont les plus grands bien-
(faits,

Que puissent procurer l'Amour & la Fortune,
L'espoir va ranimer une foule importune,

On cherchera sans doute à forcer votre choix.
 Vous ressiouvriendrez - vous qu'un autre avoit des
 (droits ?

H O R T E N C E.

Celui dont vous parlez mérite mon estime.

A R I S T E.

Un sentiment plus doux est-il moins légitime ?

H O R T E N C E.

Monsieur, vous m'étonnez ?

A R I S T E.

Par des nœuds pleins d'appas
 Vous alliez être unis

H O R T E N C E.

Nous ne le sommes pas.

A R I S T E.

Quoi donc ? Que voulez-vous par-là me faire enten-
 (dre ?

H O R T E N C E.

Que pour m'abandonner au penchant le plus ten-
 [dre,

Il faudroit que l'hymen m'en eût fait un devoir.

A R I S T E.

Quand l'amour vous auroit soumise à son pouvoir
 Sur la foi d'un hymen prochain & convenable

H O R T E N C E.

A vos yeux comme aux miens j'eusse été condamna-
 (ble.

Nous avons des devoirs qui ne sont que pour nous.
 Vous pouvez être amans avant que d'être époux ,
 Et vous livrer sans crainte à votre ardeur extrê-
 [me :

Mais que pour notre sexe il n'en est pas de même !

Quand nous prenons trop tôt un légitime amour ,

Il peut nous coûter cher. Par un affreux retour

Il arrive souvent qu'on nous en fait un crime ,

Qu'un trop injuste époux nous ôte son estime ;

Et qu'il se croit alors en droit de nous taxer

D'avoir un cœur , hélas ! trop facile à blesser.

18 L'ÉCOLE DES AMIS,

ARISTE.

Vous ne m'honorez point de votre confiance,
Madame, je le vois : j'ai quelque expérience.
Pourquoi me craignez-vous ? Ne dissimulez plus.

HORTENCE.

Ah ! de grace, cessez d'insister là-dessus,

ARISTE.

Un intérêt plus tendre, & plus fort qu'on ne pense,
M'oblige à redoubler une si vive instance,
J'espère par la suite obtenir mon pardon.
A quelque chose enfin l'on peut vous être bon ;
Et même auprès de ceux dont vous allez dépendre,
De mon foible crédit je puis assez prétendre....

HORTENCE.

Un homme tel que vous.....

ARISTE.

Ah ! vous y comptez peu,
Si vous ne daignez pas m'accorder votre aveu,
Donnez-moi les moyens d'agir en assurance ;
Dites-moi votre goût, ou votre répugnance ;
Par pitié pour vous-même, ordonnez ; & comp-
[tez.....]

HORTENCE.

Je ressens vivement de si grandes hontes :
Mais je ne dois penser, ni vous dire autre chose,
Pour changer d'entretien.... Que dit-on de Mon-
[rose ?]

ARISTE.

Que l'espoir d'être à vous faisoit tout son bonheur,

HORTENCE.

Parlons de sa fortune, & non pas de son cœur.

ARISTE.

Il est vrai que depuis qu'il est sous votre empire,
Son cœur vous est assez connu pour n'en rien dire.

HORTENCE.

Dites-moi seulement ce qu'il va devenir.

ARISTE.

Je vous l'ai demandé, sans pouvoir l'obtenir.

H O R T E N C E.

Est-ce-là m'éclaircir ? Lui rendra-t-on justice ?

A R I S T E.

Il l'attendoir de vous, Madame.

H O R T E N C E.

Ah, quel supplice !

Vous me persécutez.

A R I S T E.

J'en ai bien du regret.

H O R T E N C E *plus vivement.*

Eh bien, Monsieur, gardez aussi votre secret.

A R I S T E.

à part.

Ah ! je ne m'étois pas trompé dans mon attente.

à Hortence.

Il faut vous deviner ; & vous serez contente,

Je ne vous presse plus. Puisse un retour heureux

Satisfaire au plutôt mes desirs & vos vœux !

S C E N E I V.

H O R T E N C E. C L O R I N E.

H O R T E N C E.

S Es desirs, & mes vœux !*elle rêve.*C L O R I N E *au fond du Théâtre.*

Le portrait est en vûe ;

Monrose va rentrer ; attendez en l'issuë.

H O R T E N C E *à Clorine.*

Je ne puis revenir de mon émotion.

Je viens de soutenir la persécution,

L'attaque la plus vive, & la plus continuë....

Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Que suis-je devenu ?

30 L'ÉCOLE DES AMIS,
Conçois-tu les efforts , peut-être superflus ,
Que j'ai faits ?

CLORINE.

Contre qui ? Je ne sçai rien de plus.

HORTENCE.

Pour pénétrer au fond de mon cœur trop sensible ,
Ariste

CLORINE.

Eh bien , Ariste ?

HORTENCE.

Il a fait son possible ,

CLORINE.

C'est-à-dire qu'enfin cet homme a deviné.

HORTENCE.

J'en serois accablée.

CLORINE.

Il s'est imaginé

Que depuis long-tems j' imagine moi-même.

HORTENCE.

Conçois-tu ses desseins ? D'où vient ce soin extrême ,
Dis ?

CLORINE.

C'est pour contenter certains vœux malins,
Où naturellement les hommes sont enclins :
Ils ont tous la fureur de savoir nos faiblesses.

HORTENCE.

Je me flatte d'avoir éludé ses finesse.

CLORINE.

Et que fait-on ? Peut-être il vous trouve à son goût.

HORTENCE.

Lui ?

CLORINE.

Mon Dieu ! Pourquoi non ? Il faut s'attendre à

Quand on a comme vous tant d'attraits en partage. [tout ,

HORTENCE.

Vas , tu n'y songes pas : c'est un homme trop sage.

CLORINE.

Ne sont-ce que des foux qui peuvent nous aimer ?
Mais à propos d'amant , vous m'allez bien blâmer.

HORTENCE.

De quoi donc ?

CLORINE.

Que je cherche au fond de ma mémoire.
C'est à l'occasion . . . tenez . . . voilà l'histoire.
Il faut vous l'avouer ; c'est pour votre portrait . . .
Que diantre , il ne peut pas se perdre tout-à-fait.

HORTENCE.

Tu l'auras égaré. C'est une bagatelle.

CLORINE.

Je vais plus loin. Par tout ce que je me rappelle ,
Je ne fais J'entrevois du mystère en ceci.

HORTENCE.

Comment ?

CLORINE *montrant l'appartement de Monrose.*

Je gagerois qu'il n'est pas loin d'ici.

HORTENCE.

Ni moi , ni mon portrait , n'intéressent personne.
On le rapportera.

CLORINE.

Celui que je soupçonne

Si Monrose l'avoit . . . Eh bien , vous m'entendez ?

HORTENCE.

Que veux-tu qu'il en fasse ?

CLORINE.

Ah ! vous me demandez

Ce qu'on fait du portrait d'une femme qu'on aime ?

HORTENCE.

Qui, lui, m'aimer encore ? Ah ! quelle erreur extrême,
Hélas , son infortune , ou quelqu'autre sujet ,
M'ont ôté son amour : je n'en suis plus l'objet.
Tu vois depuis un tems comme il fuit ma présence.
Lui-même il a déjà commencé notre absence.
Nous sommes en exil dans la même maison.

32 L'ÉCOLE DES AMIS.

CLORINE.

Si vous ne l'aimiez pas , il peut avoir raison.

HORTENCE.

Si je ne l'aime pas étois-je la maîtresse ?

Ne m'a-t-on pas livrée à toute ma foiblesse ,

Aux charmes d'un espoir que le sort a trahi ?

Apprends moi donc comment j'aurois désobéi.

Qu'on s'en prenne au devoir: c'est lui qui m'a séduit.

CLORINE.

Madame , j'en reviens au soupçon qui m'agite.

Monrose , si j'en crois ce que j'ai dans l'esprit ,

Aura votre portrait , comme je vous l'ai dit.

La restitution peut en être incertaine.

Madame, il vous convient de vous en mettre en peine.

Enfin à tout hazard , & sans plus marchander ,

Je vous conseillerois de le lui demander.

HORTENCE.

Qui moi , lorsqu'il me fuit , je chercherois sa vue !

CLORINE.

Vous avez tous les deux besoin d'une entrevûe.

HORTENCE.

Ce seroit trop risquer mon malheureux secret.

Mon amour vient de prendre un essor indiscret ;

C'est le dernier.

CLORINE.

Mais si d'un air soumis & tendre

Il vous le rapportoit , sans vouloir vous le rendre !

Pourriez-vous le forcer ?

HORTENCE.

Puis-je faire autrement ?

Clorine , il faudroit bien

CLORINE.

Qu'il vienne seulement !



SCÈNE V

ARAMONT, HORTENCE, CLORINE.

ARAMONT.

AH ! Madame, c'est vous ! J'en suis comblé de
(joye.
C'est à propos qu'ici la fortune m'envoie
Pour vous marquer mon zèle & ma discrétion.

HORTENCE.

Je n'ai jamais douté de votre attention.

ARAMONT.

Je viens de ramasser ce portrait ici proche ;
Sans doute qu'il étoit tombé de votre poche ;
Quelqu'autre moins fidelle auroit pu s'en saisir.

CLORINE.

à part.

Eh bien, quel enragé !

ARAMONT.

Je me fais un plaisir.

HORTENCE.

Clorine étoit en peine.

CLORINE.

Est-ce moi ?

à part.

Enfoncez-vous dans le fond de votre chaise.

HORTENCE *en lui faisant la révérence.*

Monsieur, je suis sensible à votre procédé.

à Clorine.

Reprenez ce portrait.

SCENE VI.

ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *à part.*

C Et homme est possédé.

ARAMONT *à part*, & *le portrait à la main.*

Oui ! mon petit service est pris en déplaisance :

CLORINE.

En vous remerciant de votre diligence.

A R A M O N T.

Falloit-il se garder afin qu'on le cherchât,
Et ne pas vous le rendre avant qu'on l'affichât ?

CLORINE.

J'aurois pû le trouver tout aussi bien qu'un autre.

A R A M O N T.

En cela mon bonheur a prévenu le vôtre.

CLORINE.

Il vaudroit tout autant qu'il eût été perdu.

A R A M O N T.

Ma foi, vous avez fait ce que vous avez pû.

CLORINE.

Donnez, Monsieur, donnez, puisqu'il faut le re-
(prendre :

Mais ce n'étoit pas vous qui deviez nous le rendre.



SCENE VII.

ARAMONT *seul.*

JE serois bien surpris si je n'étois qu'un sot.
 Oui vraiment , à la fin j'entends à demi mot.
 Il s'ensuit qu'il falloit d'abord entr'autre chose
 Remettre ce portrait dans les mains de Monrose :
 Et je conclus de-là qu'Hortence a le cœur pris.
 Travaillons là-dessus ; il n'importe à quel prix.

SCENE VIII.

ARAMONT, DORNANE.

DORNANE.

Parbleu, tu nous as fait une belle bévue !
 ARAMONT.

Laquelle ?

DORNANE.

A ton avis ?

ARAMONT *à part.*

L'auroit-il déjà sué ?

DORNANE.

Tu prônes l'héritage...

ARAMONT.

Oui : c'est un tout d'ami.

DORNANE.

Et que le défunt laisse un argent infini.

Bvj

A R A M O N T.

Sans doute : je l'ai dit en faveur de Monrose.
 Peut-on se maintenir à moins qu'on n'en impose ;
 Par-là , ses créanciers , prêts à fondre sur lui ,
 Se sont tranquillisés.

D O R N A N E.

Tu vas voir aujourd'hui
 Que ta finesse aura des suites bien contraires.
 Tous ces coquins mettront le feu dans les affaires.
 Ils savent qu'on les joue : ils vont saisir par tout.
 J'ignore si Monrose en pourra voir le bout ;
 Pourvû que son honneur n'en soit pas la victime.

A R A M O N T.

Quelle chimère !

D O R N A N E.

Point : ma crainte est légitime.
 Pour être serviable , il faut être prudent.
 On est bien dangereux , quand on est trop ardent :
 J'aimerois cent fois mieux une amitié stérile ,
 Que celle qui me nuit , en voulant m'être utile.

A R A M O N T.

J'ignorois que mon zèle eût si mal réussi.
 Mais de plus d'un endroit il me revient aussi
 Que le vôtre n'a pas tout le succès possible :
 A Monrose , au contraire , on dit qu'il est nuisible.

D O R N A N E.

On dit , fut de tout tems la gazette des sots.

A R A M O N T.

C'est le Public.

D O R N A N E.

Ah ! ah ! quels sont donc ces propos ?

A R A M O N T.

Que Monrose se perd , & que c'est par la faute
 De ceux qui lui font prendre une allure trop haute.
 La Cour trouve mauvais qu'il ait entretenu
 La croyance où l'on est qu'il a tout obtenu.

D O R N A N E.

La Cour trouve mauvais :

Voilà ce qui se passe.

On conseille un ami sans se mettre à sa place.
Ce qui fait qu'on le perd, c'est qu'ordinairement
La vanité, l'humeur, & le tempérament
Suggerent la plupart des avis qu'on lui donne.
Il vaudroit cent fois mieux ne conseiller personne.

DORNANE.

Nous verrons qui des deux aura le plus de tort.
Monrose qui survient va nous mettre d'accord.

SCENE IX.

ARAMONT, DORNANE, MONROSE.

DORNANE.

LE Baron me contoit de plaisantes nouvelles.

ARAMONT.

Le Marquis m'en disoit qui sont assez cruelles.

MONROSE *avec un air sombre & chagrin.*

Je faisois un beau songe ; il faut se réveiller.

De quels biens à la fois je me vois dépouiller !

La mort m'enlève un oncle, illustre, & sécourable ;

Je perds l'espoir prochain d'un hymen favorable ;

Par un inévitable & triste enchaînement

Je manque tout, la Charge & le Gouvernement.

Il ne restera rien de tant de récompenses,

De ses travaux, des miens, de toutes mes dépenses.

Mon bien ne suffira qu'à peine à m'acquitter.

Que vais-je devenir ? Il faudra tout quitter.

DORNANE.

Entendons-nous un peu. Quelle est cette aventure ?

Ou plutôt cette énigme ?

Elle n'est point obscure :

Tout est perdu.

DORNANE.

Quel conte !

MONROSE.

Oui ; c'est la vérité.

On vient de me tirer de ma sécurité.

DORNANE.

Comment ? La Cour auroit ! . . .

MONROSE.

Il lui plaît de répandre

Ses grâces sur quelqu'un qui peut mieux y prétendre.

Elle accorde au plus digne . . .

DORNANE.

Eh ! dis au plus heureux ,

Le nomme-t-on ?

MONROSE.

Non : mais le fait n'est plus douteux.

C'est un autre que moi.

DORNANE.

N'es-tu point trop crédule ?

MONROSE.

Mon malheur est certain.

DORNANE.

Mais il est ridicule.

MONROSE.

Ceux que je viens de voir ne m'ont que trop instruit.

Un autre est désigné. Ce n'est point un faux bruit.

Ma plus grande infortune en cette conjoncture

Vient d'avoir devancé ma fortune future.

Comptant sur l'avenir que j'ai trop espéré ,

J'en avois pris l'éclair : je me suis obéré.

DORNANE.

Parbleu , qui ne l'est pas ! Surtout parmi nous autres !

Messieurs tes créanciers feront comme les nôtres.

Ils prendront patience. Ils sont faits pour cela.

Ne va pas , en payant , nous gêner ces gens-là.

COMÉDIE.

39

ARAMONT.

D'autant plus qu'ils ont fait avec vous leurs affaires.

DORNANE.

Ils t'auront rançonné : ce sont tous des Corsaires.

MONROSE.

Quand tout cela seroit, j'en ai subi la loi.

L'on ne me verra point réclamer contre moi.

DORNANE.

Ah ! si tu veux payer, il faut te laisser faire.

Mais cela ne conduit à rien ; tout au contraire.

Ou tu veux t'acquitter par un nouvel emprunt,

Ou tu comptes beaucoup sur les biens du défunt ?

MONROSE.

Point du tout, je vous jure : & j'ai tout lieu de croire

Que mon oncle, après lui, ne laisse que sa gloire.

Il ne fut jamais riche : & tout ce que l'on dit

Ne fera qu'un faux bruit, qu'on répand à crédit.

Je crois que je pourrai conserver ce Domaine,

Que vous me connoissez au fond de la Touraine ;

C'est-là que pour jamais je m'enfvelirai.

DORNANE.

J'empêcherai ta fuite.

ARAMONT.

Et moi, je vous suivrai.

MONROSE.

Le dessein en est pris, & j'y resterai ferme.

Il faut s'exécuter.

DORNANE.

Je n'entends point ce terme.

MONROSE.

Je veux me libérer.

DORNANE.

Te libérer ? Comment ?

MONROSE.

Pour payer, je vendrai jusqu'à mon Régiment.

DORNANE.

C'est te couper la gorge.

Il le faut bien. Que faire ?

DORNANE.

Que deviendras-tu ?

MONROSE.

Rien. Suis-je si nécessaire ?

Faut-il, pour soutenir toujours le même état,
A mille malheureux emprunter mon éclat ?
A l'abri d'une fausse & coupable importance,
Les forcer de m'aider de leur propre substance,
Et braver à la fois mes remords & leurs cris ?
J'aime mieux n'être plus que de vivre à ce prix.

DORNANE.

C'est une extrémité fâcheuse, abominable.
Que diable ! au bout du compte elle n'est pas tenable.
Je voudrais bien t'aider, mais je ne sais par où.
Mon fripon d'Intendant dit qu'il n'a pas un sou.
Mais qu'il en ait, ou non, il faut bien qu'il m'en
donne.

J'ai promis une fête à certaine personne ;
Que j'avois ménagée expressément pour toi.
De plus, je te dirai... tu le fais comme moi ;
Il semble qu'on avoit un présage infailible,
Qu'aux besoins d'un ami je serois trop sensible.
On m'a lié les mains : sans quoi... Mais après tout,
Ne précipitons rien. Il faut voir jusqu'au bout.
La révolution me paroît un peu prompte.
Je le saurois. Je vais m'en faire rendre compte.
C'est encore un faux bruit que l'on aura semé.
Ne conclus rien avant que j'en sois informé.

Il va pour sortir.

MONROSE à Aramont.

Tu paroïs pénétré de mon malheur extrême.

ARAMONT

Je ne te soutiens pas aussi bien que vous-même.

MONROSE.

Il faut s'en consoler.

ARAMONT.

Que nous veut le Marquis !

DORNANE *revenant mystérieusement.*Je reviens. Quand j'y pense... Il faut tout mettre au
(pis.

Nous vivons dans un siècle où rien n'est impossible ;

Où , bien-loin de servir , le mérite est nuisible.

Il pourroit arriver que ; sans savoir pourquoi ,

La Fortune auroit pris un travers avec toi.

Tu perdrais à beau jeu. Mais en cas de disgrâce ,

J'entre dans tes raisons ; je me mets à ta place.

Je sens que le dépit justement irrité ;

Ton honneur , en un mot , & la nécessité ,

Malgré tous tes amis pourroient bien te réduire

A prendre le parti dont tu viens de m'instruire :

En ce cas , je propose un accommodement ,

Qui nous arrangeroit tous deux également.

MONROSE.

Parle.

DORNANE.

Ton Régiment est à ma bienveillance.

Pourrois-je de ta part avoir la préférence ?

MONROSE.

De tout mon cœur.

ARAMONT.

Oui : mais vous n'avez point d'argent.

DORNANE.

Paisbleu , j'en trouverai.

ARAMONT.

Cet homme est obligeant.

DORNANE.

Pour un si bon usage , on n'est point sans ressources.

Mes amis m'aideront....

ARAMONT.

Ouidà.

DORNANE.

Si dans leurs bourses

42 L'ÉCOLE DES AMIS.
Je ne trouve pas tout, je ferai mon billet
Du surplus.

ARAMONT.
Un billet ! je suis votre valet.
MONROSE.

On peut s'ajuster.

ARAMONT.
Mal.
MONROSE.

Je t'en laisse l'arbitraire.

DORNANE.

Je te suis obligé.

ARAMONT.
Ce seroit à bon titre.
DORNANE.

Puisque nous convenons, mon cher, en attendant,
Garde-moi le secret, de crainte d'accident.

SCENE X.

ARAMONT, MONROSE.

ARAMONT.

LA proposition me paroît surprenante,
Et pour trancher le mot elle est impertinente.
Quoi ! de votre dépouille il veut s'accommoder ?
Après vous avoir dit qu'il ne peut vous aider.

MONROSE.

Je ne vois pas d'où vient cette surprise extrême,
Dornane ne peut rien pour moi ni pour lui-même.
Mais quand il s'agira de faire son chemin,
Sa famille pour lors y donnera la main.

ARAMONT.

Ce marché ridicule aura donc lieu ?

Sans doute.

Puisqu'il faut que je vende. Heureux dans ma déroute
De pouvoir obliger quelqu'un de mes amis !
C'est le dernier plaisir qui me sera permis.

ARAMONT.

On pourroit s'en passer.

MONROSE.

Souffre que je te quitte.

Je voudrois voir Ariste ; & j'y cours au plus vite.

SCENE XI.

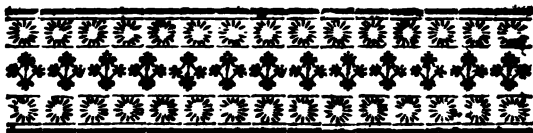
ARAMONT *seul.*

NOUS n'avons plus qu'Hortence en cette extré-
(*mité.*)

Allons hâter le coup que j'ai prémédité ;
Portons au cœur d'Hortence une atteinte fatale ;
Faisons-lui redouter une heureuse rivale ;
Et puisqu'il faut , contre elle , employer ce détour ,
Armons la jalousie en faveur de l'amour.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, UN VALET.

ARISTE *au Valet.*

J'ATTENDRAI son retour. Surtout, qu'on l'aver-
(tisse
Sitôt qu'il rentrera.

SCENE II.

ARISTE *seul.*

F Aut-il que je ne puisse
Lui dire mon secret ? Monrose est étonnant
De ne par voir quel est le péril imminent ,
Où son humeur facile expose sa fortune.
La remontrance ici deviendrait importune ;
Et loin de s'éclaircir par mes avis secrets ,
Il iroit les traduire à ces gens indiscrets ,

A qui sa confiance est un peu trop livrée.
 O ! jeunesse , toujours d'elle-même enivrée !
 Monrose est dans ce tems difficile à passer.
 Il faut y suppléer , & ne nous point laisser :
 Du moins j'ai réparé les fautes qu'ils ont faites.
 Quoiqu'il puisse arriver , j'ai mis ordre à ses dettes ;
 Il ne se perdra point.

SCENE III.

ARISTE, MONROSE,

ARISTE.

Nous nous cherchons tous deux.
 MONROSE.

Oui , je sors de chez vous.

ARISTE.

Quel est ce bruit fâcheux ?
 Ce qu'on dit , est-il vrai ? Vous quittez le service ?

MONROSE.

Je ferai malgré moi ce cruel sacrifice.

ARISTE.

On vous prendroit au mot.

MONROSE.

Je vends mon Régiment
 Afin de m'acquitter. Puis-je faire autrement ?

ARISTE.

Peut-être, rien ne presse encore ; il faut attendre . . .

MONROSE.

Attends ! Quoi , Monsieur ? Qu'ai-je encore à pré-
 { rendre ?

C'est d'un autre que moi dont la Cour a fait choix.

ARISTE.

Savez-vous si cet autre accepte ?

MONROSE.

Ah ! je le crois.

ARISTE.

Où vous le supposez. Est ce une conséquence ?

On revient quelquefois de plus loin qu'on ne pense.

Empêchez cependant qu'on n'aille débiter

A la Cour, & partout, que vous voulez quitter.

Un bruit si ridicule a l'air d'une menace,

Où du moins d'un dépit qui n'est pas à sa place.

MONROSE.

Ce sont mes ennemis

ARISTE.

Non ; ce ne sont point eux.

Il est bien d'autre gens qui sont plus dangereux.

Ne croyez pas, Monsieur, que je taxe personne

Dans ces réflexions que je vous abandonne.

Quand j'y pense, entre nous, je vois présentement

Que l'amitié se donne & se prend aisément ;

Elle est, comme l'amour, hasardeuse & légère.

Une conformité frivole & passagère

D'âge, d'état, d'humeur, & sur-tout de plaisir,

Sans nul autre examen, suffit pour nous saisir.

Nous nous associons, comme on fait en voyage,

Sans sçavoir avec qui le hazard nous engage ;

Et l'on devient ami comme on devient amant :

Pour faire une maîtresse, il ne faut qu'un moment.

Mais l'amitié, du moins comme je l'envisage,

De part & d'autre exige un long apprentissage ;

Et vous devez savoir à vos propres dépens,

Qu'un ami véritable est l'ouvrage du temps,

MONROSE.

On peut me reprocher quelques momens d'ivresse,

Trop de facilité, des erreurs de jeunesse ;

Ma confiance a pû s'égarer quelquefois

Dans la prospérité peut-on faire un bon choix ?

Et comment démêler l'amitié véritable
 D'avec la flatterie alors inévitable ?
 La Fortune nous met un bandeau sur les yeux.
 Depuis qu'elle a changé la face de ces lieux ,
 Pouvois-je mieux choisir dans cette circonstance ,
 Que ceux qui sont venus m'offrir leur assistance ?
 Je n'ai retrouvé qu'eux dans mon adversité.
 L'ascendant , l'habitude , & la nécessité ,
 M'ont forcé d'accepter leurs secours salutaires ;
 Ils se sont partagé le poids de mes affaires ;
 Ils s'en sont emparés. S'ils ne sont pas heureux ,
 Que voulez - vous ? Du moins , je ne crains avec
 (eux

Aucune ingratitude , aucune fourberie ,

A R I S T E.

Mais ne craignez-vous rien de leur étourderie ? ...
 Pardonnez ; je m'échappe ici mal-à-propos :
 C'est , je crois , vous en dire assez en peu de mots ,
 Du reste est-il permis de vous parler d'Hortence ?

M O N R O S E.

Hélas !

A R I S T E.

Qu'est-ce ? On soupçonne un peu votre const-
 (tance.

Vous ne la voyez plus. D'où vient ce changement ?
 Parlez ; auriez-vous pris quelqu'autre engagement ?

M O N R O S E.

Quand la fortune change , & devient si cruelle ,
 Le cœur d'un malheureux devrait changer comme
 (elle.

Ma constance est du moins un secret ignoré.
 Je dévore mes feux , & j'en suis dévoré.

A R I S T E.

Qui peut vous imposer ce pénible silence ?

M O N R O S E.

La probité l'exige , & l'intérêt d'Hortence :
 Tous deux font qu'à ses yeux j'ai cessé de m'offrir.
 J'ai craint de l'offenser , j'ai craint de l'attendrir.

48 L'ÉCOLE DES AMIS,
Son repos m'est trop cher , pour oser le détruire ;
Et je l'estime trop , pour vouloir la séduire.
La distance à présent est trop grande entre nous ,
Il faut que son amant puisse être son époux.
Ainsi je dois cesser une vaine poursuite.
Je n'ai plus que les pleurs , le silence , & la fuite.

A R I S T E.

C'est assez. On me mande ; & je vais à la Cour :
Peut-être vous verrai-je avant la fin du jour.

S C E N E I V.

MONROSE *seul*.

IL n'est plus tems; ses soins ne me serviront guères.

S C E N E V.

MONROSE, CLORINE.

CLORINE.

ON vous attend. Ce sont, je crois, des gens
(d'affaires ;
Ils en ont bien la mine

MONROSE.

Allons, je vais les voir.

CLORINE.

Le départ de Madame est fixé pour ce soir ;

MONROSE.

Je fais que je lui dois rendre un compte fidelle.

Dis-lui que je m'occupe à travailler pour elle.

SCENE

SCENE VI.

CLORINE *seule.*

S'Il vouloit la revoir, il feroit beaucoup mieux.
Mais la voici qui vient d'achever ses adieux.

SCENE VII.

HORTENCE, CLORINE.

HORTENCE *avec un billet à la main.*

JE suis au désespoir ; la méprise est cruelle :
Comment la réparer ?

CLORINE.

Madame, quelle est elle ?

HORTENCE.

Mes gens se sont trompés.

CLORINE.

Peut-on savoir en quoi ?

HORTENCE.

J'ai lû, sans y penser, ce qui n'est pas pour moi.

CLORINE.

Ah ! n'est-ce que cela ? Quitte à brûler la lettre.
Et ne s'en pas vanter !

HORTENCE.

Il faut la lui remettre

Absolument.

CLORINE.

Madame, à qui donc, s'il vous plaît ?

HORTENCE.

A Monrose. Et peut-être ai-je lû mon Arrêt.
On finit ses malheurs, s'il veut être sensible ;
Ce billet l'en assure.

CLORINE,

Ah ! seroit-il possible ?

HORTENCE.

Des offres qu'on lui fait il peut être charmé,
S'il n'est pas inconstant, du moins il est aimé.

CLORINE.

Oui, c'est un grand attrait.

HORTENCE.

Hélas ! qu'elle est heureuse

De pouvoir à son gré se montrer généreuse,
Et d'employer ainsi ! . . .

CLORINE.

Je ne sai ; mais enfin

Cela sent la beauté qui touche à son déclin.

HORTENCE.

Va trouver Aramont . . . lui-même. Il faut lui dire
Que je veux lui parler, avant qu'il se retire.

CLORINE.

Eh ! qu'en voulez-vous faire ? Ah ! si vous l'employez,
Vous l'allez bien charmer. Mais si vous m'en croyez,
Vous le voulez charger de rendre cette lettre ?

HORTENCE.

Sans doute,

CLORINE.

En quelles mains allez-vous la remettre ?

HORTENCE.

La supprimeroit-il ?

CLORINE.

Ah ! n'en ayez pas peur,

D'un bout du monde à l'autre il iroit de bon cœur
Ils la liront ensemble ; & puis gare la glose !
Il fera ses efforts pour pervertir Monrose.

COMÉDIE.
HORTENCE.

51

Il n'importe.

CLORINE.

Madame, il vous sacrifiera.

HORTENCE.

Plus il est son ami, mieux il me servira.

CLORINE.

Monrose est son idole ; il l'aime ; il l'a vu naître ;
Son zèle est sa folie ; il n'en est pas le maître.

HORTENCE.

Sais-tu bien que je suis lasse de t'écouter ?

SCÈNE VIII.

HORTENCE *seule.*

J'Ai donc une rivale ? Il n'en faut point douter.
La preuve que je tiens a de quoi me suffire.
Je ne suis pas la seule à qui l'amour inspire
En faveur de Monrose un projet généreux !
Une autre s'intéresse à son sort malheureux ! ...
Si nous nous rencontrons dans la même pensée ,
J'ai le secret plaisir de l'avoir devancée. ...
Mais on ne revient point... Ah ! que les Valets sont...
Elle paroît inquiète.



SCENE IX.

HORTENCE, UN VALET.

LE VALET.

J'Ai laissé le paquet chez Monsieur Aramont.

HORTENCE *avec inquiétude*.

Avez-vous bien pris garde à ne vous pas méprendre ?

LE VALET.

Oui. Son Valet de chambre aura soin de lui rendre.

SCENE X.

HORTENCE *seule*.

QU'ai-je fait ? Quand je veux l'empêcher de pé-
(*rire*,

N'est-ce point un ingrat que je vais secourir ?

Eh ! dois-je me livrer à cette inquiétude,

Et le sacrifier à cette incertitude ?

N'est-ce que l'intérêt qui doit nous émouvoir ?

Pour être généreuse a-t-on besoin d'espoir ?

Employons les moyens qui sont en ma puissance,

Et qu'il n'en ait jamais la moindre connoissance.

Il est perdu pour moi. Sauvons-le seulement ;

Que ce soit comme ami , si ce n'est comme amant.

SCENE XI.

HORTENCE, CLORINE.

CLORINE *plorée.***O**N attend Aramont.

HORTENCE.

A-t-on quelques nouvelles?

CLORINE.

Oui, Madame, beaucoup ; & même assez cruelles.

HORTENCE.

Pourrois-je encore avoir de nouvelles douleurs ?

CLORINE.

Armez-vous de courage ; il est d'autres malheurs...

Ils vous sont personnels,

HORTENCE.

Serois-je condamnée

A passer sous le joug d'un cruel hymenée ?

Ma fortune sans doute aura tenté quelqu'un ,

Et l'on m'accorde aux vœux d'un amant importun !

CLORINE.

Vous n'avez plus à craindre aucune violence.

HORTENCE.

S'il est vrai , tu peux rompre un si cruel silence.

Tu pleures ? Les détours deviennent superflus ;

Parle.

CLORINE.

Vous étiez riche , & vous ne l'êtes plus.

Cet Oncle de Monrose

HORTENCE.

..... Explique ce mystère.

54 L'ÉCOLE DES AMIS,
CLORINE.

Cet homme qu'on croyoit un sûr dépositaire ,
Que votre pere avoit chargé de votre bien...

HORTENCE.

L'auroit-il dissipé ?

CLORINE.

L'on ne retrouve rien ;

Rien du tout , en un mot.

HORTENCE.

Mais en es-tu bien sûre ?

CLORINE.

Hélas ! que trop , Madame ; & je vous en assure.

A l'instant même on vient de lever le scellé.

J'ai tout su d'un témoin qui me l'a révélé ;

Et ce témoin , Madame , est un des Commissaires.

HORTENCE.

Que dit Monrose ?

CLORINE.

Il est avec ses gens d'affaires.

D'un œil presque insensible il voyoit ses malheurs :

Les vôtres l'ont atteint des plus vives douleurs.

On diroit que lui-même il s'en croit responsable :

Dans son accablement il est méconnoissable :

Toute sa fermeté se change en désespoir :

Sans détourner les yeux il n'a pas pu me voir :

Il m'a caché des pleurs, que sans doute il dévore :

J'en ai versé moi-même ; & j'en répands encore.

HORTENCE.

Ah ! c'est trop m'attendrir & me désespérer.

CLORINE.

En l'apprenant , j'ai cru que j'allois expirer.

HORTENCE *à part.*

Quel bonheur ! j'ai sauvé ce qui m'est nécessaire.

CLORINE.

Qu'allez-vous devenir ?

HORTENCE.

Ce sera mon affaire.

COMÉDIE.

CLORINE.

Penvifage pour vous quelques foulagemens
Qui pourront....

HORTENCE.

Qui font-ils ?

CLORINE.

Ce font vos diamans :

Vous en avez ; ils font d'un prix confidérable.

Du moins, vous vous ferez un fort moins déplorable.

HORTENCE.

Le Baron , par hazard , feroit-il mon état ?

CLORINE.

La nouvelle n'a fait encore aucun éclat.

Il peut n'en rien favoir.

HORTENCE *à part.*

Si cela pouvoit être !

CLORINE.

Il n'étoit point ici quand ... Je le vois paroître.

HORTENCE.

Songe un peu que je pars dans deux heures d'ici.

SCENE XII.

HORTENCE, ARAMONT.

ARAMONT *à part.*

VOyons donc fi ma Lettre aura bien réuffi.

HORTENCE *à part.*

Voici l'inftant fatal ; tout mon cœur en friffonne.

à Aramont.

Monfieur , en arrivant , n'avez-vous vu perfonne ?

ARAMONT.

En entrant , on m'a dit que je devois vous voir ,

C iv

56. L'ÉCOLE DES AMIS,

Et je viens m'acquitter de ce premier devoir.

HORTENCE.

Puis-je compter sur vous ?

ARAMONT.

Tout me sera facile.

HORTENCE.

Je le souhaite.

ARAMONT.

En quoi puis-je vous être utile ?

HORTENCE.

Avant de m'exposer, il faudroit m'assurer. . . .

ARAMONT.

Choisissez le serment ; je suis prêt à jurer.

HORTENCE.

Le service est unique ; & je vais vous surprendre.

ARAMONT.

Voilà précisément comme j'aime à les rendre.

HORTENCE.

Peut-être pourrez-vous le trouver indiscret.

Il faut bien du courage, & beaucoup de secret.

ARAMONT.

Je ferai l'impossible. En serez-vous contente ?

HORTENCE.

Vous vous engagez donc à remplir mon attente ?

ARAMONT.

Je m'en fais un plaisir, un devoir, une loi.

Je vous engage tout, mon honneur & ma foi.

Que je sois réputé le plus grand des parjures

HORTENCE.

Je vais donc vous donner les preuves les plus sûres

De l'état que je fais de votre probité.

Mon cœur va s'épancher avec sécurité.

Monrose vous est cher ?

ARAMONT.

Beaucoup plus que moi-même.

HORTENCE.

Je vous crois trop sensible à son malheur extrême

Pour craindre de vous mettre avec moi de moitié.

ARAMONT.

Sûrement.

HORTENCE.

Unissons l'amour & l'amitié :

Cachez-moi la surprise où ce discours vous jette.

Votre ami va périr. Je sais ce qu'il projette.

Puisque le sort s'obstine à le persécuter,

Vous ne l'ignorez pas, il va s'exécuter.

S'il vend son Régiment, la perte est infaillible :

Il met à sa fortune un obstacle invincible.

ARAMONT.

Il est vrai ; son dessein est de quitter la Cour :

Son malheur l'y contraint ; ce sera sans retour.

Que ne puis-je empêcher ce cruel sacrifice !

Ma fortune, mes biens, seroient à son service ;

Je saurois employer des moyens détournés :

Mais malheureusement mes pouvoirs sont bornés.

HORTENCE.

Oseroit-je vous prendre à vos propres paroles ?

ARAMONT.

Je ne fais point ici des avances frivoles ;

Et je voudrois pouvoir me vendre ou m'engager.

Je n'ai qu'un revenu modique & viager ;

C'est à quoi me réduit la fortune cruelle.

Pour la première fois, je murmure contre elle.

Les malheurs d'un ami me font sentir les miens.

HORTENCE.

Si quelqu'un par hasard vous offroit des moyens....

ARAMONT.

Je les ferois tous : mais, hélas ! qui sera-ce ?

HORTENCE.

Moi-même.

ARAMONT.

Vous, Madame ? ... Ah ! ah ! ceci me
passe.

HORTENCE.

Ne pourrois-je être aussi généreuse que vous ?

Avez-vous des vertus qui ne soient pas pour nous ?

C v

58 L'ÉCOLE DES AMIS,

ARAMONT.

Je fais qu'il n'en est point qui ne vous soit com-
(mune :

Mais avec tout cela, Madame, il en est une

Que l'on n'a pas laissée à votre liberté :

C'est malheureusement la générosité.

Quoique vous jouissiez d'un bien considérable ,

Vous ne pouvez en rien nous être secourable.

HORTENCE.

Mais si par hazard je le pouvois ? ... Hé bien ?

ARAMONT.

Un si , rend tout possible , & ne conduit à rien.

HORTENCE.

Peut-être.

ARAMONT.

Eh non. Les loix, votre sexe, votre âge ,
Vous mettent hors d'état ...

HORTENCE.

Je fais notre esclavage.

Si vous voulez pourtant ne vous pas opposer, ...

J'ai quelque superflu dont je puis disposer.

ARAMONT.

Comment ?

HORTENCE.

C'est peu de choses , & toutefois j'espère
Que ce secours pourroit , du moins ...

ARAMONT.

Quelle chimère ?



SCÈNE XIII.

HORTENCE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE *toute effrayée.*

AH ! Madame , . . . Monsieur , excusez , s'il vous
(plaît.

Je suis toute saisie . . .

HORTENCE.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

CLORINE.

Tout est perdu.

HORTENCE.

Quoi donc ?

CLORINE.

Ce sont vos pierreries . . .

HORTENCE.

Clorine , parlez bas.

CLORINE *à voix entrecoupée.*

Qui sont évanouies :

Je viens de les chercher , mais inutilement :

Et vous êtes volée . . . indubitablement.

HORTENCE *froidement.*

Que veux-tu que j'y fasse ?

CLORINE.

Eh ! comment donc , Madame

Ne savez-vous pas bien que cela se réclame ?

HORTENCE.

Ce n'en est pas la peine.

CLORINE.

Ah ! Vous me confondez.

HORTENCE.

Taisez-vous.

62 L'ÉCOLE DES AMIS,
CLORINE *examinant Hortence & Aramont.*

Je ne fais comment vous l'entendez ;...
Mais je ne comprends rien à cette politique :
J'entrevois du mystère ici.

HORTENCE.

Point de réplique.

Sortez ; retirez-vous.

Clorine sort en regardant Aramont.

SCENE XIV.

HORTENCE, ARAMONT.

ARAMONT.

ME serois-je mépris ?
Ce sont vos diamans qui vous ont été pris ?
Permettez ; je m'en vais chez tous les Lapidaires ,
Leur donner sur ce vol les avis nécessaires :
Il faut entre leurs mains arrêter ces bijoux.

HORTENCE.

Epargnez-vous ce soin, Monsieur, ils sont chez
(vous.

ARAMONT.

Chez moi ?

HORTENCE.

Je les ai fait porter, sans vous l'apprendre.
Je craignois vos refus, & j'ai dû vous surprendre.

ARAMONT.

Vous me l'aviez bien dit.

HORTENCE.

Enfin j'ai vos sermens :
Songez à satisfaire à vos engagements.
Le salut de Monrose est en votre puissance.

COMÉDIE.

61

ARAMONT.

Ah ! c'est trop exiger de mon obéissance.

HORTENCE.

Son sort est dans vos mains , & vous en répondez :
Vous nous sauvez tous trois , si vous me secondez.

ARAMONT.

Oh ! parbleu, serviteur.

HORTENCE.

Quelle froideur funeste !

Cette foible ressource est tout ce qui nous reste.

ARAMONT.

Cessez de me séduire.

HORTENCE.

Eh quoi ! vous hésitez ?

Puis-je mieux employer ces superfluités ,
Qui ne seroient pour moi qu'une charge importune ;
N'auroit-il pas joui de toute ma fortune ?

ARAMONT.

Il l'auroit partagée.

HORTENCE.

Eh ! peut-on me blâmer ?

C'est un infortuné que l'on m'a fait aimer . . .
C'est l'ami le plus cher que vous ayez au monde :
C'est sur vous à présent que notre espoir se fonde ;
Parlà vous détournez son plus pressant malheur ;
Et bientôt il devra le reste à sa valeur.

ARAMONT.

Ce seroit le moyen de lui sauver la vie.

HORTENCE.

Né bien , sauvez-le donc.

ARAMONT.

J'en aurois bien envie ;

Mais si par un malheur , que je ne puis prévoir ,
Monrose quelque jour venoit à le savoir ,
Comptez qu'il en auroit une douleur amère ,
Et qu'il m'accableroit de toute sa colère.
Je le connois , Madame , il seroit furieux ,

62 L'ÉCOLE DES AMIS,
HORTENCE.

Mais il seroit sauvé. Lequel aimez-vous mieux ?
Son courroux est-il plus à craindre que sa perte ?
Comment en feroit-il la moindre découverte ?
Il ne peut le savoir que de vous ou de moi.
Ainsi bannissez donc un ridicule effroi.
Comptez sur mon secret ; je compte sur le vôtre.

ARAMONT.

O sexe , toujours sûr de triompher du nôtre !
L'action est si belle . . .

HORTENCE.

Ah ! j'éprouve en ce jour.
Que l'amitié n'est pas moins tendre que l'amour.
Allez ; que votre zèle ait une heureuse suite !
De tous ses créanciers empêchez la poursuite.
Ce n'est pas tout.

ARAMONT.

Encore ?

HORTENCE.

Oui ; j'exige de vous
Un service moins grand , mais peut-être plus doux.
Rendez-lui le billet , qui s'adresse à lui-même :
Il peut être pour lui d'une importance extrême.

SCENE XV.

MONROSE , HORTENCE , ARAMONT.

MONROSE à *Aramont.*

voyant Hortence.

J E te cherche ... Que vois-je ? Hortence ? Ah ! si je
(puis ,

Cachons-lui sa ruine & l'état où je suis.

HORTENCE à *Monrose.*

J'ai pris à vos malheurs la part qu'on y doit prendre.

MONROSE *embarrassé.*

Vous les adoucissez en daignant me l'apprendre.
 Continuez un soin qui m'est si précieux.
 Madame, je comptois ne m'offrir à vos yeux
 Qu'après avoir donné quelque ordre à vos affaires.
 Je m'occupois des soins qui vous sont nécessaires.

HORTENCE.

Monsieur, occupez-vous d'un objet plus pressant.
 Ne nous direz-vous rien de plus intéressant ?

MONROSE.

Je me trouve garant de votre destinée,
 Et je compte qu'avant la fin de la journée....

HORTENCE.

N'avez-vous plus d'espoir du côté de la Cour :
 La fortune cruelle est-elle sans retour ?

MONROSE.

Ce seroit me flatter contre toute apparence.
 J'ai reçu mon arrêt avec indifférence.
 Le sort peut à présent multiplier les coups :
 Les maux dont on me plaint sont les moindres de
 (tous

HORTENCE.

Mais d'un si grand malheur quelle sera la suite ?

MONROSE.

Si de mon avenir vous daignez être instruite,
 J'irai traîner ailleurs le reste de mes jours :
 Du moins aucun remords n'en troublera le cours.
 Un tendre souvenir me tiendra lieu du reste.

HORTENCE.

On voudroit détourner cet avenir funeste...
 Monsieur, vous n'êtes pas si fort abandonné...
 A des vœux impuissans l'on ne s'est pas borné...

à part.

Si le sort vous poursuit... O ciel ! que vais-je faire ?

à Monrose.

Vous sçavez que l'amour ne vous est pas contraire.

64 L'ÉCOLE DES AMIS.

lui donnant la lettre. à part.

Tenez Ma fermeté commence à succomber
à Monroe. *à part.*

Lisez . . . A ses regards, il faut me dérober

SCENE XVI.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE *le billet à la main.*

Hortense se déclare.

ARAMONT.

On se lasse de seindre?

On vous aime.

MONROSE.

Voilà ce que j'avois à craindre.

ARAMONT.

A craindre? Votre cœur n'en est-il plus charmé?

MONROSE *avec vivacité.*

Ne me parles plus d'aimer, ni d'être aimé.

ARAMONT.

Bon!

MONROSE.

Il ne manquoit plus à cette infortune.

Qu'un malheureux amour. Ah! quelle destinée!

Il lit bas.

ARAMONT *à part.*

Quel changement est-il arrivé dans son cœur?

MONROSE.

Si je veux renoncer à tout autre vainqueur,

il m'offre . . . Ah! je succombe à son malheur extrême.

Vois comme elle m'écrit.

Monroe lui donne le billet.

COMEDIE.

65.

ARAMONT. *étonné & reconnoissant la lettre qu'il a écrite.*

Eh ! morbleu , c'est le même.

MONROSE.

Ce billet-là t'étonne ?

ARAMONT *confus.*

Il n'auroit jamais dû

Tomber entre vos mains ; & j'en suis confondu.

MONROSE.

Eh ! quand elle pourroit régler son hymenée ,
Que seroit-elle , hélas ! puisqu'elle est ruinée ?

ARAMONT.

Elle est ruinée !

MONROSE.

Oui.

ARAMONT.

Je suis désespéré.

Tout de bon ?

MONROSE.

C'est un fait.

ARAMONT.

J'ai fort bien opéré.

MONROSE.

Je vois que tu te plains !

ARAMONT.

Point du tout , je me loue.

à part.

Ah ! s'il savoit le reste !

MONROSE.

Il faut que je l'avoue ,

Je ne reconnois gueres Hortence à cet éclat.

ARAMONT.

Pourquoi ne m'avoir pas instruit de son état ?

MONROSE.

Cher ami , le savois je ? On vient de me confondre.

ARAMONT.

Et moi , de même.

66 L'ÉCOLE DES AMIS;

MONROSE.

Il faut cependant lui répondre;

ARAMONT *en déchirant le billet.*

En voici la réponse Il n'y faut plus penser.

MONROSE

Je n'imagine pas pouvoir m'en dispenser.
Faut-il que je l'abuse, ou que je la méprise ?
Je ne puis.

ARAMONT *à part.*

Il faut donc avouer ma sottise.

à Monrose.

Si ce billet vous cause un si grand embarras ,
On peut vous en tirer.

MONROSE.

Que tu m'obligeras !

ARAMONT *à part.*

Se déclarer un sot , est un grand sacrifice.

MONROSE.

Ne me refuse pas un aussi bon office.

ARAMONT.

Vous vous tourmentez fort , vous vous creusez l'es-
(prit

Pour faire une réponse à ce maudit écrit ;
Il n'en faut point.

MONROSE.

Pourquoi ?

ARAMONT.

Non, vous dis-je; & pour cause.

Il n'est point d'elle.

MONROSE.

Il n'est ?...

ARAMONT.

Oui , j'en fais quelque chose.

MONROSE.

Il n'est point d'elle ? Eh ! mais elle me l'a donné.
N'en es-tu pas témoin ?

ARAMONT.

J'en suis fort étonné.

COMÉDIE. 67

Les femmes vont toujours plus loin que l'on ne pense
Et que l'on ne voudroit. J'ai fait une imprudence.

MONROSE.

Est-il d'un autre ?

ARAMONT.

Non.

MONROSE.

De grace , explique-toi.

ARAMONT.

Tempêtez , fulminez ; que diable ! il est de moi.

MONROSE.

De toi ?

ARAMONT.

Vous l'avez dit.

MONROSE.

Quelle est ta frénésie ?

ARAMONT.

Je voulois lui donner un peu de jalousie
Pour tirer son secret. C'est un petit secours
Que j'avois employé pour aider vos amours.

MONROSE.

Quelle fureur as-tu de signaler ton zèle ?
Que fais-tu si je veux qu'on me serve auprès d'elle ?
T'ai-je employé pour être éclairci de mon sort ?

ARAMONT.

Eh ! n'est-on pas assez puni quand on a tort ?

MONROSE.

Ce seroit à présent , contre toute apparence ,
Que je pourrois douter de son indifférence.
Hortence vient de faire éclater son mépris.

ARAMONT.

Oui !

MONROSE.

Si du moindre amour son cœur étoit épris,
Elle auroit supprimé cette lettre fatale ,
Que sans doute elle a dû croire d'une rivale.

ARAMONT.

Une amante ordinaire eût commencé par-là.



68. L'ÉCOLE DES AMIS;

MONROSE;

C'est un malheur de moins. Mais laissons tout cela;
Et songeons à l'état de cette infortunée,
Que, je ne fais comment, mon oncle a ruinée.
Je tenois tout de lui; Je n'avois presque rien.

ARAMONT.

Il est vrai.

MONROSE.

Jusqu'ici j'ai vécu sur son bien;
J'ai jusques à sa mort surchargé sa dépense.
Ainsi j'ai partagé les dépouilles d'Hortence.
Il me seroit affreux de vivre à ses dépens.
Autant que je pourrai, je dois, & je prétends
Réparer en secret des pertes aussi grandes.
Il me reste une Terre. Il faut que tu la vendes.

ARAMONT.

Eh! ne vous chargez point de semblables remords:
S'il falloit réparer les torts des morts,
Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas suffire.
Ce n'est pas votre faute: on n'a rien à vous dire.

MONROSE.

L'honnête homme ne doit s'en rapporter qu'à lui:
Il se juge lui-même, & jamais par autrui:
Si tôt qu'il se condamne, on ne sauroit l'absoudre:
En un mot, je le veux.

ARAMONT:

Mais...

MONROSE.

Il faut t'y résoudre

Tiens; voilà

ARAMONT.

Qu'est ceci?

MONROSE.

Ma procuration.

ARAMONT.

Doucement, s'il vous plaît.

MONROSE.

Point d'obstination.

COMÉDIE.

69

L'affaire presse. Avant que sa ruine éclate ,
Va , cours , vends à tout prix.

ARAMONT.

Ma foi , non.

MONROSE.

Je m'en flatte.

ARAMONT.

A tort.

MONROSE.

Epargne - toi d'inutiles refus.

ARAMONT.

Mais , vous dis-je . . .

MONROSE.

Je fuis ; je ne t'écoute plus.

SCENE XVII.

ARAMONT *seul.*

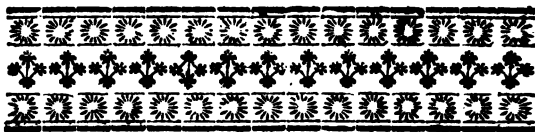
MOnrose , écoutez donc.... Il est bien bien loin.
(*Que faire ?*)

C'est à vous , mon esprit , à me tirer d'affaire.

Vous avez à combattre , en ce moment fâcheux ,

La probité , l'amour , & le diable avec eux.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

PUIS-JE obtenir d'Hortence un moment d'audience ?

CLORINE *d'un air triste & brusque.*

Madame va venir ; donnez-vous patience,

ARAMONT.

Clorine a le cœur triste , à ce qui me paroît ?

CLORINE.

Vous êtes pénétrant.

ARAMONT.

Ah ! je vois ce que c'est.

Vous comptiez suivre Hortence au Couvent ; mais
(sa tante

Avec impolitesse a frustré votre attente
Par un sot compliment.

CLORINE.

Pareil à vos discours.

ARAMONT.

Où diable voulez-vous achever vos beaux jours ;
Dans les ennuis forcés d'une triste clôture ,

Vous dont l'esprit actif, toujours à la torture,
 Pétille dans un corps de salpêtre & de feu ?
 D'ailleurs, si vous voulez, vous m'en ferez l'aveu ;
 Mais, à proportion, vous êtes mieux qu'Hortence.

C L O R I N E *à part.*

Vous y mettez bon ordre.

A R A M O N T.

Et dans sa décadence

Elle ne peut vous faire aucun bien désormais.

C L O R I N E.

Il me reste à gagner les biens qu'elle m'a faits.

A R A M O N T.

Clorine est héroïque !

C L O R I N E.

Et vous ne l'êtes guère.

Je voudrois me charger de toute sa misère.

Que ne puis-je ! ... Du moins, je ne suis pas de ceux
 Qui savent abuser d'un cœur trop généreux.

A R A M O N T.

Ecoute, mon enfant, je vois qu'auprès d'Hortence

Il faut que je te serve.

C L O R I N E.

Ah ! je vous en dispense.

A R A M O N T.

Tu n'as jamais voulu me croire propre à rien ;

Mais je veux t'en punir, en te faisant du bien.

C L O R I N E.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

A R A M O N T.

Parbleu, Mademoiselle

Voyant Hortence,

Ce sera malgré vous ... Mais je la vois ; c'est elle

C L O R I N E *à part.*

Moi, je vais vous servir de la bonne façon.

A R A M O N T *à part.*

Cette fille paroît avoir quelque soupçon.

SCENE II.

HORTENCE, ARAMONT.

HORTENCE *avec empressement.*

Vous m'apportez, sans doute, une heureuse nou-
(velle ?

Mon cœur impatient voloît au-devant d'elle.

ARAMONT.

Oui-dà !

HORTENCE.

N'êtes-vous pas notre libérateur ?

ARAMONT.

Vous me donnez, Madame, un titre trop flatteur.

HORTENCE.

Ne vous est-il pas dû ?

ARAMONT.

Que le Ciel m'en préserve !

HORTENCE.

D'où vient cet embarras ? Quelle est cette réserve ?

Avez-vous fait usage ? ...

ARAMONT.

Ils sont toujours chez moi,

Et mon dessein n'est pas d'en faire aucun emploi.

HORTENCE.

Que dites vous, Monsieur ? O Ciel ! est-il croyable ?

Est-ce donc là cet homme utile & serviable ?

Je le trouve en défaut quand j'ai besoin de lui !

Vous vous démentez donc pour moi seule aujourd-
(d'hui ?

ARAMONT.

Monrose m'est bien cher ; mais je suis incapable

De le servir ainsi. Je serois trop coupable.

HORTENCE.

COMÉDIE.

73

HORTENCE.

Eh ! le ferez-vous moins en le laissant périr ?

ARAMONT.

Je voudrois , autrement , le pouvoir secourir.

HORTENCE.

Vous prétendez l'aimer ?

ARAMONT.

Autant qu'il est possible.

HORTENCE.

Ne vous en vantez plus . . . Serez-vous inflexible ?

ARAMONT.

Ce n'est pas sans raison. Eh ! Madame , en effet ,

Pouviez vous recueillir le fruit de ce bienfait ?

La gloire que mérite une action si belle ,

Devoit s'ensevelir & se perdre avec elle.

Vous ne pouviez passer pour en être l'auteur.

HORTENCE.

Toute ma récompense est au fond de mon cœur.

La générosité n'en veut pas davantage.

ARAMONT.

L'intention suffit.

HORTENCE.

Eh ! quel est ce langage ?

En périra-t-il moins ? Nous connaissons les biens ,

Que peut faire un Guerrier , borné dans ses moyens ?

Il languit , s'il ne tient un état honorable ;

Sa valeur n'est jamais dans un jour favorable.

La gloire coûte cher à qui veut l'acquérir :

Il la faut acheter ; il la faut conquérir.

Et malheureusement (puisqu'il faut vous le dire)

Le courage tout seul n'a pas de quoi suffire.

Vous l'avez éprouvé.

ARAMONT.

Pour le faire briller ,

Du reste de vos biens faut-il vous dépouiller ?

à part.

Songez à vous , Madame. Il faut que je m'en tire.

D

à Hortence.

Vous êtes ruinée. Il est bon de vous dire
Que vous n'avez plus rien que ces foibles débris.

HORTENCE.

S'il est vrai, mon désastre y met un nouveau prix.
L'usage que j'en fais me tient lieu de fortune.
Mais quelle prévoyance, un peu trop importune,
En cette occasion vous révolte si fort ?

Un peu plus, un peu moins, ne fait rien à mon sort.

ARAMONT.

Pour qui conservez-vous un intérêt si tendre ?
Savez-vous seulement si ? ...

HORTENCE.

C'est me faire entendre
Que Montoise peut-être adresse ailleurs ses vœux.

ARAMONT.

Jusqu'ici vous avez si peu flatté ses feux ...

HORTENCE *vivement*.

Eh ! ne vous chargez point d'excuser ce que j'aime.
Je saurai mieux que vous m'en acquitter moi-même.
Je lui pardonne tout pourvu qu'il soit heureux :
Son bonheur me suffit, c'est tout ce que je veux,
Et j'y dois concourir autant qu'il m'est possible.
Pour trancher en un mot, je demeure inflexible ;
Vous ne me ferez point reprendre ce dépôt :
Je désavouerai tout, & je nierai plutôt ...
Au surplus, vous avez le secret de ma vie,
Disposez-en, Monsieur ; au gré de votre envie :
Voyez, quand je descends jusqu'à vous implorer,
Si vous voulez me perdre & vous déshonorer.



SCENE III.

ARAMONT *seul.*

OH ! parbleu , serviteur , pour moi je m'en dé-
(liste)
Je remettrai le tout entre les mains d'Ariste.
Allons . . .

SCENE IV.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE *avec vivacité.*

Arrête. Un mot. Daigne un peu m'éclaircir.
Tu me vois furieux. On vient de te noircir
D'une accusation que je crois téméraire.
Il me seroit cruel de trouver le contraire.
Clorine . . .

ARAMONT *à part.*

Ah ! c'en est fait.

MONROSE

! Vient de me confier
Un mystère affreux. Songe à te justifier.

ARAMONT.

Cette fille m'en veut.

MONROSE.

Ce n'est pas là répondre.
Ne récrimine point , si tu veux la confondre.

Cette fille fait plus que de te soupçonner.
 Que dis-je ? Elle prétend que tu t'es fais donner
 Pour moi les diamans d'Hortence. Est-ce une injure ?
 Les aurois-tu reçus ? Parle , je t'en conjure.
 Tu conviens de ta faute , en n'osant la nier.
 Il ne s'agit donc plus que d'y remédier.

SCENE V.

MONROSE , ARAMONT , UN VALET.

LE VALET à *Monrose*,

Monsieur , un Etranger m'a chargé de vous ren-
 dre (*dit*
 Ce paquet là. *Le Valet s'en va.*

MONROSE *en ouvrant le paquet y trouve
 plusieurs papiers.*

Sachons ce que l'on veut m'apprendre.
 Que vols-je ? Mes billets qui me sont renvoyés !
 Oui , vraiment , ce sont eux ; ils se trouvent payés !

ARAMONT,
 Tant mieux.

MONROSE *transporté de colere.*

Ah ! malheureux ! c'est donc là ton ou-
 vrage ?

Quelle indigne ressource as-tu mise en usage ?

ARAMONT.

Aucune.

MONROSE.

A quel complot as-tu prêté la main ?

Il faut avoir un cœur bien dur , bien inhumain.

J'aurois donné mon sang pour cette infortunée ,

Si j'avois pu lui faire une autre destinée.

Tu connois sa ruine, & tu vas l'achever !
 Ah ! c'est m'assassiner en voulant me sauver,
 Impitoyable ami, barbare que vous êtes !

ARAMONT.

Est-ce ma faute, à moi, si l'on paye vos dettes ?
 J'ignore à qui l'on doit imputer ce bienfait :
 Mais je n'ai point de part au tour que l'on vous fait.
 Il est bien vrai qu'Hortence a voulu me séduire.
 Puisqu'enfin l'on m'y force, il faut vous en instruire.
 Elle avoit fait porter chez moi ses diamans :
 Ils y sont : venez-y ; vous verrez si je mens.

MONROSE.

Ils y sont ? Et pourquoi ? Ne pouviez-vous les ren-
 (dire)

ARAMONT.

Eh ! que diable ! ai-je pu les lui faire reprendre ?
 Ce que veut une femme est écrit dans le Ciel.
 Enfin j'ai tenu bon : voilà l'essentiel
 J'ai fait ce que j'ai pu contre cette obstinée,
 Jusqu'à lui découvrir qu'elle étoit ruinée.

MONROSE.

Nous étions convenus que tu n'en dirois rien,
 Puisque j'ai résolu d'y suppléer du mien.

ARAMONT.

Elle a, sans sourciller, appris cette nouvelle.
 Alors, pour votre honneur, & par pitié pour elle,
 J'ai cru que je devois lui dire franchement
 Qu'elle n'est plus l'objet de votre attachement.

MONROSE.

Moi, je ne l'aime plus ! moi, je suis infidèle !

ARAMONT.

N'avez-vous pas rompu cette chaîne cruelle ?
 Je l'ai cru.

MONROSE.

Non : jamais je n'en eus le dessein.
 Hélas ! c'est lui porter un poignard dans le sein.

ARAMONT.

C'est pour son bien. Ma foi, j'ai cru faire merveilles.

78 L'ÉCOLE DES AMIS,
MONROSE.

Ne me propose point des excuses pareilles...
Mais à qui dois-je donc imputer ce bienfait ?

SCENE VI.

MONROSE, ARAMONT, DORNANE.

DORNANE à *Monrose*.

Tu grandes le Baron ? C'est toujours fort bien
(fait.

à *Aramont*.

Pardonne, si je viens troubler la vespérie.

à *Monrose*.

Sais-tu ce qui m'arrive ? Ecoute, je te prie...
Je n'en puis revenir. C'est pour ton Régiment.
Je pouvois me flatter d'en avoir l'agrément,
Je vais chez qui tu fais en faire la poursuite :
Je me nomme ; on m'annonce, & j'entre tout de suite.
Il me voit ; il se leve ; & d'un air prévenant
Il m'embrasse & me fait un accueil surprenant.
Je le tire à quartier ; je lui fais ma sermone :
Mon homme alors se trouble ; & voici sa réponse.
» Je suis au désespoir (je crois qu'il disoit vrai)
» Vous êtes malheureux, pour votre coup d'essai. »
Bref ; avec des discours à peu près de la sorte :
Il s'est acheminé du côté de la porte.
Nous nous sommes quittés. Ariste à manœuvrer :
Il venoit d'en sortir lorsque je suis entré.
Nous aurions fait ensemble une assez bonne affaire ;
Car j'aurois rassemblé tout l'argent nécessaire :
Mais enfin je te rends ta parole.

ARAMONT.

Tant mieux.

Il s'agit d'un service un peu plus sérieux.

MONROSE.

Il est vrai ; l'aventure est presque inconcevable.

Dis-moi si c'est à toi que je suis redevable

D'un service récent.

DORNANE.

Ma foi, peut-être bien ;

Car je sers tant de gens sans que j'en sache rien.

MONROSE.

Je viens de recevoir, sous une simple adresse,

Tous mes billets.

DORNANE.

Que t'a renvoyé ta Maîtresse ?

MONROSE.

Non : mes camarades.

DORNANE.

Bon !

MONROSE.

Quoi, te dis-je ; à l'instant.

DORNANE.

Je voudrais que les miens en pussent faire autant.

MONROSE.

Tu n'en devrois pas moins. Tout ce qui m'embarasse,

C'est de savoir celui qui s'est mis à leur place.

Quelqu'un les a payés pour moi.

ARAMONT.

Sans contredit.

MONROSE à Dornane.

Marquis, n'est-ce pas toi ?

DORNANE.

Moi ! je te l'aurois dit.

MONROSE.

Quoi, véritablement ?

DORNANE.

Non, par bien, je te jure.

ARAMONT.

Tu te prends pour un autre ; se c'est lui faire injure.

80 L'ÉCOLE DES AMIS,

MONROSE *(à Aramont)*.

Seroit-ce le Baron ?

ARAMONT.

Si j'étois dans le cas,

Ce seroit un secret que je n'avouerois pas.

MONROSE.

Seroit-ce Ariste ?

DORNANE *en ricanant*.

Ariste ? ... Il mérite à merveille.

Qu'on mette sur son compte une action pareille.

MONROSE.

Tu l'en crois incapable ? Il n'est pas de ton goût.

DORNANE *ironiquement*.

Ma foi, je crois qu'Ariste est capable de tout.

Apprens où t'a conduit une erreur trop durable.

Cet homme vertueux, ce sage inaltérable,

Toujours pur au milieu d'un air empoisonné,

Qui paroïssoit avoir acquis & moissonné

De nouvelles vertus où l'on n'a que des vices ;

Cet rare Courtisan, fameux par ses services,

Dont tout autre que lui se seroit prévalu,

Qui pouvant être tout ce qu'il auroit voulu ...

MONROSE.

Tu parois ironique !

DORNANE.

Il faut cesser de l'être.

Ce grave personnage, Ariste n'est qu'un traître ;

C'est lui qui te dépouille ; il a tout envahi.

MONROSE.

Cela ne se peut pas.

ARAMONT.

Ariste l'a trahi.

DORNANE.

Lui-même, il a commis une action si basse

Va le féliciter, te dis-je, il est en place.

Au moment que je parle, entouré de Flatteurs,

Le coupable & son crime ont des Adulateurs.

Eh bien ! que penses-tu d'un tour de cette espèce ?

M O N R O S E

Ah ! daignez-vous prêter à ma délicatesse :
 Je l'ai trop estimé pour ne pas l'excuser.
 Que savons-nous ? Sans doute il n'a pu refuser.
 D'ailleurs j'étois exclu ; je n'y pouvois prétendre. A
 C'étoit des biens vacans , des graces à répandre :
 Aristé en étoit digne ; il en est revêtu ;
 Et la Cour a du moins décoré la vertu.

D O R N A N E . . .

La vertu ! c'est un fourbe , & je ne puis m'en taire.
 Mais s'il t'avoit servi , comme il auroit dû faire ,
 Et comme j'eusse fait , en parlerois-tu mieux ?
 Rends-lui justice : va , c'est un monstre odieux.
 Voilà mon dernier mot. Je lui dirois en face.
 Et je l'afficherois . . . Si j'étois à ta place ,
 Nous nous verrions de près.

A R A M O N T .

L'avis est assez doux.

D O R N A N E .

Je n'écouterois plus qu'un trop juste courroux ;
 Du haut de sa grandeur je le ferois descendre ,
 Ou je le forcerois du moins à la défendre.

A R A M O N T .

Par ma foi , ce seroit des exploits mal placez.
 Son déshonneur nous venge , & le punit assez.

D O R N A N E .

Et sur ce foible espoir sa vengeance se fonde ?
 Se déshonore-t-on maintenant dans le monde !
 Voit-on que cette crainte allarme bien des gens ?
 N'en soyons point surpris. Nous sommes indulgens
 Grace à cette ressource un peu trop éprouvée ,
 Le plus vil des mortels va la tête levée.
 Nous laissons parmi nous habiter des proscrits :
 Bientôt leur impudence épuise nos mépris.
 Et nous avons enfin la basse politesse
 De jouir avec eux de leur scélératesse.
 Aristé y peut compter : & peut-être , à mon tour ,
 Serai-je un jour forcé de lui faire ma cour.

82 L'ÉCOLE DES AMIS,
ARAMONT.

Non pas moi , sûrement.

MONROSE.

Ce dévouement m'étonne !

Ariste... Ah ! c'en est fait... Puisque tout m'abandonne,
Va , j'ai pris mon parti.

DORNANE.

C'est assez... Je t'entens :

Et j'ose me flatter que nous serons contents.

Je m'en vais à la Cour savoir ce qui s'y passe ,

Et je te l'écrirai. Serviteur ; je t'embrasse.

SCENE VII.

MONROSE , ARAMONT.

MONROSE.

Voilà donc mon arrêt ? Espoir , Fortune , Amour,
Vous ne m'êtes plus rien : je perds tout en un jour.

ARAMONT.

Le coup dont tu gémis est celui qui m'accable.

Viens , cher ami , fuyons un siècle trop coupable ;

Sous un Ciel étranger allons vivre pour nous ;

Pourvu que je te suive , il me fera trop doux.

De ma foible fortune accepte le partage.

Que ne m'est-il permis de t'offrir davantage ?

MONROSE.

Hélas ! je puis devoir beaucoup plus à tes soins.

Ecoute ; je suis quitte ; & je n'en dois pas moins

A l'auteur inconnu d'un aussi grand service.

Cherche à le découvrir ; rends-moi ce bon office.

Le soin de m'acquitter est mon premier devoir :

Mais au destin d'Hortence il faut aussi pourvoir.

A ce nom , cher ami , tu vois couler mes larmes.

Ah ! quand mon cœur seroit insensible à ses charmes,
 Pourroit-il ~~m'être pas sensible~~ à la pitié ?
 Par tout ce que t'inspire une vive amitié,
 Oste-moi de l'erreur où son état me plonge :
 C'est-là mon plus grand mal. Le reste n'est qu'un
 (songe.

Je mourrois mille fois : & je n'ai plus que toi
 Qui puisse dissiper un aussi juste effroi.
 Cher ami , sauve-moi dans un autre moi-même :
 D'une indigne détresse affranchis ce que j'aime ;
 Répare sa ruine autant qu'il m'est permis ;
 Employe en sa faveur ce que jet'ai remis ;
 Et sur-tout si tu crains , comme je dois le croire ,
 Si tu crains de fouiller ton honneur & ma gloire ,
 A tel prix que ce soit , remets-lui ses bienfaits :
 Alors j'accepterai l'offre que tu me fais.

THOMAS

SCÈNE VIII.

MONROSE, ARAMONT, CLORINE.

CLORINE à Monroe.

SI vous avez un mot à dire à ma Maîtresse,
 Je viens vous attendre, Monsieur, que le monsieur
 Elle part à l'instant.

MONROSE.

O Ciel ! il faut que j'y cours.

FIN DE LA SCÈNE.

SCENE XI.

ARAMONT, CLORINE.

ARAMONT.

EN vous remerciant de tous vos beaux discours.

CLORINE.

En êtes-vous content ? Pour moi , j'en suis ravie :
Je vous devois cela , pour m'avoir bien servié.
Vous êtes bon ami.

ARAMONT.

~~Vous vouliez me brouiller~~
Avec Monrose ; mais....

CLORINE.

Vous vouliez dépouiller
Ma Maîtresse ; mais....

ARAMONT.

Moi !

CLORINE.

La ressource est commode.
Ruiner une femme , est si fort à la mode ,
Que ce n'est presque plus la peine d'en parler :
On ne voit autre chose ; & c'est un pis aller
Permis & toujours sûr. On ne s'en fait pas faute.

ARAMONT.

Vous vous formez de nous une idée assez haute.

CLORINE.

Vous n'aviez pas dessein de m'en faire changer ;
Notre sexe , vous dis-je , est un peuple étranger ,
Un Ennemi sur qui tout est de bonne prise :
Ce sont-là des exploits que l'amour autorise.

ARAMONT.

Mais sachez donc....

CLORINE.

Je fais que pour notre malheur

Vous ne traitez pas mieux nos biens que notre hon-
(neur.

ARAMONT.

Quand vous aurez lassé votre langue maudite,
J'espère....

CLORINE.

On vient. J'ai fait, j'ai dit, & je vous quitte.

SCENE X.

ARAMONT, MONROSE, HORTENCE,

HORTENCE *en voyant Aramont.***A**H ! ne m'exposez point devant un indiscret,
Qui ne devoit jamais avouer mon secret.MONROSE *à Aramont.*

Laisse-nous, cher ami, ta présence là blesse.

SCENE XI.

MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE.

Ainsi, grace à leurs soins, vous savez ma foi
blesse.
N'êtes-vous pas cruel de paroître à mes yeux ?

86 - L'ÉCOLE DES AMIS,

A quoi nous serviront les plus tendres adieux ?
Je parlois sans vous voir, j'aurois fait l'impossible.
Le sort qui me poursuit est toujours invincible.

MONROSE.

En suis-je mieux traité ? Pour comble de malheurs,
Je dois le détester jusques dans ses faveurs.
Il n'en est point pour moi qu'il n'ait empoisonnées.
L'amertume & le fiel les ont assaisonnées.
Tout, jusqu'à votre amour . . . Quand m'est-il an-

(noncé ?

Ah ! que pour mon malheur tout est bien compensé !

HORTENCE.

Eh ! n'examinons point quel est le plus à plaindre.

MONROSE.

Il n'importe ; achevez. Je ne saurois plus craindre
Tout ce qui peut servir à me désespérer.
Hortence, il est donc vrai, j'ai pu vous inspirer ?
Est-ce pour insulter davantage à vos larmes,
Que j'ose demander un aveu plein de charmes,
A qui doit me haïr autant que je me haïs !

HORTENCE.

Pourquoi se reprocher des maux qu'on n'a point faits ?
Voulez-vous que je sois injuste & malheureuse ?
Ah ! c'est trop exiger. ..

MONROSE.

Quoi ! toujours généreuse ?

Hortence, hélas ! pourquoi nous avez-vous connus ?
Un bonheur assuré, des plaisirs continus,
La plus haute fortune, un brillant hyménée,
Auroient rempli le cours de votre destinée.
Quel contraste inouï ! funestes liaisons,
Que le Ciel en courroux mit entre nos maisons !
Vous pariez ; vous alliez ensevelir vos charmes.
L'exil, l'abaissement, l'infortune, les larmes,
Voilà ce qui vous reste ; & je dois m'imputer
D'avoir aidé le sort à vous persécuter.
J'ai le remords affreux d'en être le complice,
D'être un de vos Bourreaux ; jugez de mon supplice.

H O R T E N C E.

Me consolerez-vous , en vous désespérant ?
Des coups de la fortune êtes-vous le garant ?
Vous me plaignez ? Eh quoi ! ne peut-on vivre heu-
(reuse,

Si ce n'est au milieu d'une Cour orageuse ?
A l'égard de ce bien , qui s'est évanoui ,
Ne pouvant être à vous , en aurois-je joui ?
En effet , à quoi sert une opulence extrême ,
Si l'on ne la partage avec ce que l'on aime ?
Je ne sens pas qu'on puisse en jouir autrement.

M O N R O S E.

Vous l'avez bien fait voir.

H O R T E N C E.

Et véritablement ,

Ma ruine fera le repos de ma vie.
Ma liberté me reste ; on l'auroit poursuivie.
L'autorité , contraire à nos vœux les plus doux ,
M'auroit voulu forcer à prendre un autre époux.

M O N R O S E.

Peut-être auriez-vous fait son bonheur & le vôtre.

H O R T E N C E.

Il dépendoit de vous ; je n'en connois point d'autre.
J'ignore si l'on peut aimer plus d'une fois :
Mais quand on s'est livré sans réserve à son choix ,
Il est bien dangereux de prendre d'autres chaînes.
Que l'on s'apprête un jour de tourmens & de peines ?
Sait-on ce que l'on donne ? Est-on bien sûr d'un cœur
Qu'on arrache de force à son premier Vainqueur ?
Eh ! puisque mon amour s'irritoit à mesure
Que je pouvois vous croire infidèle ou parjure ,

M O N R O S E.

Non , vous n'avez jamais cessé de m'enflammer.
Hélas ! vous ignorez comme on peut vous aimer ?
Depuis que ma fortune incertaine & flottante
Me tient dans une triste & douloureuse attente ,
Il est vrai , mon amour craignoit de se montrer :
J'ai prévu le néant où je vais de rentrer ,

58 L'ÉCOLE DES AMIS,

Et je ne suis pas fait pour être téméraire.
 Pouvois-je imaginer que j'avois pu vous plaire ?
 Et quand je l'aurois su , qu'avois-je à vous offrir ?
 Je devois vous tromper afin de vous guérir ;
 Mais vous l'avez dû voir , même avant mon nau-
 (frage ,
 Je n'osois qu'en tremblant vous offrir mon hom-
 (mage :

Je ne l'ai jamais cru digne de vos appas.
 Si vous n'y suppléez , si vous n'en jugez pas
 Par ma discrétion & par ma retenue ,
 La moitié de mes feux ne vous est pas connue.

HORTENCE.

Hélas ! que dites-vous ? Croyez que mon devoir
 M'empêchoit d'y répondre , & non pas de les voir.

MONROSE *en se jettant à ses genoux.*

Quel aveu ! permettez à mon ame ravie
 Un transport qui sera le dernier de ma vie.
 Je puis donc une fois tomber à vos genoux !
 Ah ! devrait-on survivre à des momens si doux ?

HORTENCE *en le relevant.*

Il le faut cependant. Si je vous intéresse ,
 Vivez pour illustrer l'objet de ma tendresse ;
 Remplissez mon idée , elle est digne de vous ;
 Soyez tel qu'il falloit pour être mon époux ;
 Devenez l'artisan de votre destinée.
 Il est beau de dompter la fortune obstinée ,
 D'arracher ses bienfaits , au lieu d'en hériter ,
 Et de n'avoir que ceux qu'on a su mériter.
 Ce sont là mes adieux , mes vœux , & mon présage...
 Va , l'on ne peut manquer quand on a du courage...
 Imiter mon exemple ; & sachez ...

MONROSE.

Vous pleurez !

HORTENCE.

Séparons-nous ; adieu.

MONROSE.

Pour jamais !...

COMÉDIE.
HORTENCE.

89

Demeure.

MONROSE.

Je ne puis.

HORTENCE.

Je le veux.

Elle fuit.

MONROSE *en la suivant.*

L'instance est superflue.

Non ; dussai-je expirer en vous perdant de vue....

Fin du quatrième Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE.

QUEL état est le mien ! Fortune , en est-ce assez ?
 A peine suis-je né , mes beaux jours sont passez.
 Ai-je pu mériter un sort si déplorable ?
 Le seul bien qui me reste , est un nom qui m'accable.
 Je ne fais où tourner mes pas ni mes regards.
 Ah ! je sens que mon cœur s'ouvre de toutes parts :
 Allons traîner ailleurs mon infortune extrême ,
 Je ne puis plus ici me supporter moi-même.

ARAMONT.

Quel est votre dessein ? Qu'avez-vous aller ?

MONROSE.

Partout où je pourrai vivre & me signaler.
 Dans l'état où je suis on n'a plus de patrie :
 J'abandonne la mienne , où , malgré mon envie ,
 Je ne puis plus m'ouvrir un illustre tombeau :
 Un sujet inutile est pour elle un fardeau :
 Je vais mourir ailleurs , ou mériter de vivre.

ARAMONT.

Je frémis du projet ; gardez-vous de le suivre.

COMÉDIE.

91

MONROSE.

Je crois que tu voudrais m'obliger à rester ?

ARAMONT.

Vous êtes enchaîné.

MONROSE.

Qui pourroit m'arrêter ?

Quelles raisons ? En quoi suis-je ici nécessaire ?

Tu restes ; on n'a point de reproche à me faire.

ARAMONT.

On en fera d'affreux si vous vous écarterez.

MONROSE.

Comment ?

ARAMONT.

Vous me perdez d'honneur si vous partez.

MONROSE.

Quel rapport mon départ a-t-il avec ta gloire ?

ARAMONT.

Le rapport est plus grand que vous ne pouvez croire.

MONROSE.

Je ne le comprends pas.

ARAMONT.

On m'accuse....

MONROSE.

Eh ! de quoi ?

ARAMONT.

D'être votre complice.

MONROSE.

Ah ! tout autre que toi....

ARAMONT.

Le destin a comblé toutes les injustices.

MONROSE.

Depuis quand l'innocence a-t-elle des complices ?

Ce nom convient au crime. Eh ! quel est donc le
(mien

ARAMONT.

Il est imaginaire.

MONROSE.

Ah ! ne me cache rien.

92 L'ÉCOLE DES AMIS,
Quel que soit mon destin je saurai m'y soumettre.
Dis...

ARAMONT.

Dornane m'écrit : jugez-en par sa lettre.

Il lit.

- » Je t'écris à la hâte : Ariste , non content
- » Dès biens de notre ami , lui ravit sa Maîtresse ;
- » Il l'a fait demander : le fait est très-constant.
- » Tu lui diras , en cas que cela l'intéresse.
- » A propos , on le croit riche , & je te l'apprends.
- » Entre nous , tu lui vaux cette galanterie.
- » On l'accuse d'avoir détourné... tu m'entends ?
- » Fais finir au plutôt cette plaisanterie.

MONROSE.

Je suis riche !

ARAMONT.

On le dit.

MONROSE.

Comment ? Explique-moi...

Et je suis accusé d'avoir détourné ? ... Quoi ?

ARAMONT.

Les effets du défunt , & tous les biens d'Hortence.
L'on croit que je vous-ai prêté mon assistance.

MONROSE.

Ah Ciel ! quelle noirceur ! Je deviens furieux.
D'où peuvent provenir ces bruits injurieux ?
L'horreur qu'on m'attribue est-elle imaginable ?
Ah ! si j'en connoissois l'auteur abominable...
Jusques à mon honneur , quoi ! l'on ose attenter ?

ARAMONT.

Il n'est point de malheur qui ne puisse augmenter.

MONROSE.

Qui peut avoir fondé cette imposture affreuse ?

ARAMONT.

Mon amitié constante , & toujours malheureuse.
Sans elle notre honneur seroit encor entier.
Je vous ai fait passer pour un riche héritier.
Ces bruits avantageux m'ont paru nécessaires

Pour vous donner le tems d'arranger vos affaires.
 Je les ai répandus ; c'étoit pour votre bien.
 On m'a cru. Cependant il ne s'est trouvé rien.
 Et je suis soupçonné. Vous devinez le reste.

MONROSE.

Quoi ! l'amitié m'aura toujours été funeste !
 De mes jours malheureux elle est donc le fléau ?
 Le sort me réservoir ce supplice nouveau.

ARAMONT.

Soyez sûr que ces bruits ne seront pas durables :
 Vous n'êtes accusé que par des misérables :
 C'est par des gens comme eux que leurs discours sont

(crus.

MONROSE.

Dans la rage où je suis , je ne me connois plus.

ARAMONT.

Opposez le courage à cette calomnie.

MONROSE.

Du courage ? En est-il contre l'ignominie ?
 On la mérite alors qu'on peut la supporter.

ARAMONT.

Demeurez ; c'est à quoi j'ose vous exhorter.

MONROSE.

Non , tu n'entendras plus parler d'un misérable.
 Je comptois que mon nom me seroit favorable :
 Il faut l'abandonner. Je ne dois plus songer
 Qu'à me cacher. Je vais me perdre & me plonger
 Dans une obscurité la plus impénétrable.
 Périssent ma mémoire ; & le sang déplorable
 Qui m'a fait naître !

ARAMONT.

O Ciel !

MONROSE.

Et toi , laisse-moi fuir.

Pour la dernière fois , ne te fais point haïr.
 Adieu.

SCENE II.

MONROSE, ARAMONT, un GARDE.

MONROSE.

Mais que me veut cet homme ? O Ciel !
(feroit-ce ?

Le GARDE.

Je suis chargé d'un ordre...

MONROSE.

Est-ce à moi qu'il s'adresse ?

Le GARDE.

Oui, Monsieur. A regret je remplis un devoir....

MONROSE.

On m'arrête ! Eh pourquoi ?

Le GARDE.

Vous devez le savoir.

Souffrez que je m'acquitte....

MONROSE.

Allons. Que faut-il faire ?

Faut-il que je vous suive ?

Le GARDE.

Il n'est pas nécessaire.

Et vous m'avez été assigné seulement....

ARAMONT au Garde.

Vouslez-vous bien passer dans cet appartement ?



SCENE III.

MONROSE, ARAMONT.

MONROSE

ON m'arrête ! & déjà l'on me traite en coupable.
On m'enchaîne au forfait dont on me croit capable !
Mes fers me font horreur.

- ARAMONT.

D'où vient cet accident ?

Dormane aura parlé. C'est un homme imprudent.
Vous aurez devant lui projeté votre fuite.
Ce bruit vous aura nuit. La Cour en est instruite :
Et voilà ce qui fait qu'on s'assure de vous.

MONROSE.

Comme d'un criminel.

ARAMONT.

Vous les confondrez tous.

MONROSE.

Eh ! comment les confondre ? Est-il en ma puissance ?
Le crime se défend bien mieux que l'innocence.
Quelle preuve opposer ? Où pourrai-je en trouver ?

ARAMONT.

Votre ruine même.

MONROSE.

Eh ! comment la prouver ?

Par quels moyens veux-tu que je les désabuse ?
En croit-on les sermens de ceux que l'on accuse
Ah ! tout conspire encore à ma conviction.
Ces bruits avantageux à la succession ;
Mes créanciers payés , & le bruit de ma fuite ;
La fortune d'Hortense entièrement détruite ;

96 L'ÉCOLE DES AMIS,
Le reste de ses biens, dont malheureusement
Tu te trouves chargé pour moi secrètement;
Clorine, qui le fait, pourra-t-elle se taire ?
Moi-même puis-je & dois-je éclaircir ce mystère ?
Non : il faut que ce soit un secret éternel :
Je serai convaincu sans être criminel.

SCÈNE IV.

MONROSE, ARAMONT, HORTENCE
entre sans être vue.

MONROSE *accablé dans un fauteuil.*

JE me perds dans l'horreur de chaque circonstance.
Lorsque pour réparer la ruine d'Hortence,
Je détourne sur moi les indignes besoins
Qu'elle auroit par la suite éprouvé sans mes soins ;
Lorsque pour la sauver de cet état funeste,
Je me prive en secret de tout ce qui me reste,
On croit que dans ses biens j'ai pu souiller mes
(mains ;
Et je suis réputé le dernier des humains !
O destin ! est-ce assez mal-traiter ta victime ?
On m'arrête ; on me force à me purger d'un crime :
Qu'est-ce qu'un scélérat a de plus à souffrir ?

HORTENCE.

Les remords,

MONROSE *en se levant.*

Quelle voix ! quel objet vient s'offrir !

HORTENCE.

C'est que amante en pleurs. On empêche ma fuite ;
J'ignore à quel dessein ; je n'en suis pas instruite ;
On m'a fait revenir.

MONROSE *en voulant s'en aller.*

Laissez-moi me cacher.

SCÈNE

SCÈNE V.

MONROSE, HORTENCE.

HORTENCE *le retenant.*

Q Uoi ! vous voulez me fuir ?

MONROSE.

Laissez-moi m'arracher.

HORTENCE.

Eh ! ne nous quittons point dans l'état où nous som-

*(mes.*MONROSE *pénètre.*

Ces regards sont-ils faits pour le dernier des hom-

(mes ?

Je ne puis soutenir vos yeux ni mes revers.

HORTENCE.

Je ne suis donc plus rien pour vous dans l'univers ?

Je ne croyais pas être un objet si funeste.

Je ne puis que pleurer. Le temps fera le reste.

MONROSE.

Dites, mon désespoir.

HORTENCE.

Ah ! cruel, arrêtez.

MONROSE.

Il finira bientôt des jours trop détestés.

HORTENCE.

Mon état, mon amour, ma présence & mes larmes,

N'auront donc point assez de puissance & de charmes

Pour vous rendre un peu moins sensible à vos mal-

(heurté ?

Qu'on ne nous vante plus le pouvoir de nos pleurs :

Vous ne songez qu'à vous.

E

Quel reproche !

HORTENCE.

Il ne tombe

Que sur ce désespoir où votre cœur succombe.
Je fais de quels bienfaits vous vouliez me combler.
Du reste de vos biens vous vouliez m'accabler.

MONROSE.

Qui ma trahi ?

HORTENCE.

C'est toi. Va , tu n'a qu'à poursuivre.
Laisse-moi donc mourir , si tu ne veux plus vivre.

MONROSE.

Ah ! Madame, vivez... répondez-moi de vous ,
Et toute ma fureur expire à vos genoux.

HORTENCE.

Que je vive ! Est-ce à moi d'avoir du courage ?
Je conviens qu'on vous fait le plus sanglant outrage ;
Mais enfin ce n'est pas un opprobre éternel.
Tombe-t-il sur vous seul ? M'est-il moins personnel ?
L'amour qui nous unit n'admet point de partage.
Je souffre autant que vous , si ce n'est davantage ,
Et cependant mon cœur n'en est point abbattu.
La vérité sera triompher la vertu.
Jusqu'à ce que le tems la mette en évidence ,
Ayons la fermeté qui sied à l'innocence ;
Elle en est la ressource & le plus sûr garant.
Rétablit-on sa gloire en se désespérant ?
Le découragement autorise une injure.
Il faut vivre pour vaincre , & la victoire est sûre ;
Et qui perd tout espoir mérite son malheur.
Je vous parle sans doute avec trop de chaleur.
Excusez une amante , ou plutôt une amie.

MONROSE.

Qui me condamne à vivre , accablé d'infamie.
Le sort qui me poursuit peut-il aller plus loin ?
Il ne me manque plus que d'être le témoin

Du bonheur d'un rival... Il en est un, Madame.
 Ariste jusqu'ici vous a caché sa flamme ;
 Jusques dans votre cœur il vent m'assassiner :
 Pour être votre Epoux il s'est fait destiner.

H O R T E N C E.

Ariste, dites-vous ? L'entreprise est hardie.
 Il m'aime ! Il payera bien cher sa perfidie.

S C E N E VI.

MONROSE, ARAMONT, HORTENCE,
 CLORINE.

A R A M O N T.

JE viens d'être éclairci. Vous n'êtes arrêté
 Qu'en vertu d'un propos que l'on vous a prêté.
 Dornanc...

M O N R O S E.

Eh bien ?

A R A M O N T.

Son zèle & sa prudence éclatent.
 C'est un homme qui veut que les autres se battent.
 Il dit que votre idée est de tirer raison
 Du procédé d'Ariste & de sa trahison :
 Et voilà ce qui fait que l'on vous garde à vue.
 Mais vous allez avoir une étrange entrevue.

M O N R O S E.

Comment ?

A R A M O N T.

Ariste.... Il ose ici....

M O N R O S E.

Quel embarras !

E ij

100 L'ÉCOLE DES AMIS,
CLORINE.

Vous l'allez-voir paroître ; il marche sur mes pas.

HORTENCE.

Ah Ciel ! que n'ai-je autant de charmes que de haine ?
Je le veux accabler sous le poids de sa chaîne.

ARAMONT.

Mais le voici qui vient ; contenons-nous un peu.

SCÈNE VII.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT,
HORTENCE, CLORINE, Le GARDE.

ARISTE *au Garde, dans l'enfoncement
du Théâtre.*

Vous pouvez nous laisser : votre ordre n'a plus
(*lieu :*
Je me charge de tout ; la Cour en est instruite.

SCÈNE DERNIÈRE.

ARISTE, MONROSE, ARAMONT,
HORTENCE, CLORINE.

ARISTE *à Monrose.*

JE viens rendre raison de toute ma conduite.

MONROSE *sans se détourner.*

On n'en demande point à ceux qui sont heureux.

COMÉDIE.

101

ARISTE.

Il est vrai , je le suis ; tout succède à mes vœux.

ARAMONT *ironiquement*,

Monsieur , vous voulez bien que je vous félicite ;
Vous voyez quels transports votre bonheur excite.

ARISTE.

Je n'en suis point surpris.

ARAMONT.

Ma foi , je le crois bien.

ARISTE.

On m'a tout accordé.

ARAMONT *en lui remettant l'Ecrin &
la Procuration de Monrose.*

Pour qu'il n'y manque rien ,

Tenez , voilà leur reste : ils n'en savent que faire ,
Ni moi non plus... Prenez toujours ; c'est votre af-
(faire.

ARISTE.

Madame...

HORTENCE *avec dédain.*

Laissez-moi.

ARAMONT.

Je suis hors d'embarras.

HORTENCE.

Je ne sais ce que c'est ; mais je n'ignore pas
Qu'il vous a plu , Monsieur , d'empêcher ma retraite.

ARISTE *rendant à Clorine l'Ecrin
& la Procuration.*

Je crois que vous pourrez en être satisfaite.

HORTENCE.

Quelle audace ! Est-ce à vous que je dois mon re-
(tout ?

ARISTE.

Oui ; j'ai sollicité cet ordre de la Cour :
On ne vous perdra point. L'amour & l'hymenée
Y vont fixer vos jours & votre destinée.
On m'a favorisé...

102 L'ÉCOLE DES AMIS,
HORTENCE *avec indignation.*

Qui ? Vous perfide ami ?

C'est dans la trahison être bien affermi !
Vous voulez que ma main couronne votre ouvrage ;
Mais il faut repousser l'injure par l'outrage.
Notre état différent vous rend audacieux :
Vous croyez m'éblouir ; & je lis dans vos yeux
Un espoir insultant fondé sur mes disgraces :
Mais je ne connois point des ressources si basses....

ARISTE.

Non , Madame , l'hymen vous garde un sort plus
(doux.

D'ailleurs , vous êtes riche.

ARAMONT.

En quoi ?

MONROSE.

Que dites-vous

ARISTE.

Qu'il est faux que Madame ait été ruinée.

ARAMONT.

Quel conte ?

ARISTE.

Cette histoire est mal imaginée.

Ce bruit injurieux s'est détruit aussi-tôt.

Chez un homme public ses biens sont en dépôt.

HORTENCE.

Qu'entens-je ?

CLORINE.

Est-il possible ?

MONROSE.

O Ciel ! quelle surprise !

ARISTE à Monrose.

C'est la précaution que votre oncle avoit prise.

Oui , Monsieur , ce n'est plus un secret aujourd'hui ;

Il est justifié ; vous l'êtes tout comme lui.

MONROSE *transporté.*

Je suis justifié ?

ARISTE.

C'est moi qui vous l'atteste.

MONROSE *transporté de joye.*

Fortune, c'est assez ; je te quitte du reste.

Mes vœux sont épuisés. Mon honneur m'est rendu...
à Hortence.

Madame, pardonnez à mon cœur éperdu

Ce transport excessif....

ARISTE.

Permettez, je vous prie ;

Il est bien juste aussi que je me justifie.

J'ai dû jusqu'à la fin vous cacher des secrets,

Où vous auriez pu faire entrer des indiscrets.

Vos amis vous flattoient, contre toute apparence ;

Lorsque je vous ai vu sans aucune espérance,

J'ai brigué pour moi-même, & j'ai tout obtenu ;

C'est depuis quelques jours que j'y suis parvenu ;

Mais j'avois mes raisons pour en faire un mystère :

Je voulois obtenir une grace plus chère.

L'essentiel manquoit à ma félicité.

Après avoir longtemps pressé, sollicité,

Ce n'est que d'aujourd'hui, qu'à force de prière ;

Enfin la Cour m'a fait la faveur tout entière.

Jouissez-en, Monsieur, les bienfaits sont à vous ;

Le Prince m'a permis de vous les céder tous,

Et je vous les remets avec toute la joye....

Souffrez qu'en m'acquittant tout mon cœur se dé-
(ploys.*Il embrasse Monrose.*

MONROSE.

Monsieur, ce n'est pas là tout ce que je vous dois.

Mes créanciers....

ARISTE.

Raissons cet incident.

MONROSE,

Je vois

Que c'est à vous, Monsieur, que je suis redevable.

A R A M O N T.

J'ai pensé m'en douter.

H O R T E N C E.

Que je me sens coupable !

A R I S T E à Hortence.

Madame, c'est pour lui que je viens d'obtenir
Le don de votre main : vous pourrez vous unir.

H O R T E N C E.

J'ai des torts avec vous.

A R A M O N T.

Bon, bon, point de rancune :
Pour moi, je vous réponds que je n'en garde aucune.

A R I S T E.

Notre premier devoir nous appelle à la Cour :
Venez, passons, l'hymen vous attend au retour.

M O N R O S E.

Ah ! permettez du moins que ma reconnoissance.
Se manifeste autant qu'il est en ma puissance.

A R I S T E.

En vous faisant jouir du destin le plus doux ,
Croyez-vous que je sois moins fortuné que vous ?

M O N R O S E.

à Hortence.

Ah ! Madame, souffrez que mon cœur se partage.

à Ariste.

Monsieur, je ne puis rien vous offrir davantage.
O fortune ! je sens , & j'éprouve à présent
Qu'un ami véritable est ton plus grand présent.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier
l'Ecole des Amis, Comédie, & je crois que le Pu-
blic verra avec plaisir l'impression d'un Ouvrage
qu'il a si justement applaudi dans les représentations.
Fait à Paris ce 8. Mars 1737. DANCHET.

MAXIMIEN,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois
le 28 Février 1738.

A C T E U R S.

MAXIMIEN, pere de Fausta. . . *M. Sarasin.*

CONSTANTIN, Empereur
d'Occident. *M. Dufresne.*

FAUSTA, femme de Constantin. . *Mlle. Gossin.*

AURELE, Général des Armées. . *M. Grandval.*

MAURICE, ancien Gouverneur
& confident d'Aurele. *M. Dubreuil.*

ALBIN, confident de Maximien. . . *M. Legrand.*

EUDOXE, } femmes de la suite
PULCHÉRIE, } de l'Impératrice.

GARDES & suite de Constantin.

*La scène est à Marseille dans le palais
de Constantin.*



MAXIMIEN,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AURELE *seul.*



U repos des mortels implacable ennemi,
Monstre le plus cruel, que l'Enfer ait
vomi,
Funeste ambition, source de tant de
crimes,

Trouveras-tu toujours de nouvelles victimes ?
Quels excès en ces lieux vont se renouveler !
Malheureuse Fausta, qu'ai-je à te révéler !
Que de pleurs te prépare un pere trop coupable !
Hélas ! pour te sauver, il faut que je t'accable.
Et toi dont je voulois ensevelir l'horreur,
Détestable secret, ne souille plus mon cœur.
Sur ce mystère affreux répandons la lumière,
Et reprenons enfin ma vertu toute entière.

Aii

Mais pourrai-je obtenir ce fatal entretien ?

Maurice ne vient pas ; je l'aperçois : eh bien....

S C E N E I I .

M A U R I C E , A U R E L E ,

L A U R E L E .
L'Impératrice enfin consent-elle à m'entendre ?
Pourrai-je lui parler ?

M A U R I C E .
Vous la pouvez attendre ,
Seigneur, vous vous troublez... Et pourquoi la revoir ?
Que ne la fuyez-vous ?

A U R E L E .
Est-il en mon pouvoir ?

M A U R I C E .
Je ne dois plus entrer dans votre confiance ;
Mais dussai-je aujourd'hui commettre une impru-
dence ,

L'amitié tient sur vous mes yeux trop attachés ,
Pour ne pas découvrir ce que vous me cachés .
On a donc corrompu le sang de Marc Aurele ,
Et vous n'en êtes plus l'imitateur fidèle :
Souffrez , lorsque je vois un si grand changement ,
Que je ne garde plus aucun ménagement ;
Depuis assez long-tems , l'inutile espérance ,
D'un retour désormais , hors de toute apparence ,
A contenu mon zèle , & suspendu ma voix ;
Je vais vous offenser pour la première fois .

A U R E L E .
Votre amitié m'est chère , & jamais ne m'offense ;
Remis entre vos mains dès ma plus tendre enfance ,
Je n'ai su qu'applaudir à vos sages avis ,
Et j'ose me flatter de les avoir suivis .

TRAGÉDIE.

MAURICE.

Est-ce en entretenant ces liaisons intimes ,
Ce commerce odieux , ces nœuds illégitimes ?
Avec qui vivez-vous ? Juste Ciel ! je frémis ;
Maximien vous compte au rang de ses amis ,
Lui qui n'en eût jamais d'autres que des complices
Destinés à subir les plus honteux supplices ,
Lui dont l'ambition ne peut se ralentir ,
Toujours inaccessible au moindre repentir ,
Et moins sensible encore à la haine publique :
Seigneur , ignorez-vous quelle est sa politique ?
Si Diocletien le mit à ses côtés ,
Ce fut pour rejeter sur lui ses cruautés ;
Ce Prince en apparence humain & débonnaire ,
Avoit alors besoin d'une main sanguinaire ;
Ainsi Maximien , devenu Souverain ,
Fit gémir l'Occident sous un sceptre d'airain :
Mais parmi ses excès , ses fureurs & ses crimes ,
Je ne vous compte pas tant de saintes victimes .
Ces Baptêmes de sang , loin de porter l'effroi ,
Dans les cœurs incertains ont fait germer la foi ;
Et ce sang dont la terre alors fut arrosée ,
Est devenu pour elle une heureuse rosée ,
Qui produit aujourd'hui les plus riches moissons :
Seigneur , au nom de tous , je vous dis nos soupçons ;
D'où vient cette union ; qui l'a pu faire naître ?
Quel appas vous séduit , qu'attendez-vous d'un traître ?
Eternel Artisan de complots dangereux ,
Toujours mal concertés , & toujours malheureux ;
Rebut de la fortune , ennemi de la terre ,
Moins digne de pitié que d'un coup de tonnerre ;
Tout autre qu'un ingrat , qui le sera toujours ,
A la reconnoissance eût consacré ses jours ;
Et charmé de se voir au sein de sa famille ,
Honoré de son gendre , adoré de sa fille ,
Aussi souverain qu'eux dans leurs propres Etats ,
N'eût point formé contr'eux les plus noirs attentats .

Que n'a point fait pour lui cette fille si tendre !
 Que de torrens de pleurs il a fallu répandre ,
 Pour fléchir son Epoux , & lui faire épargner
 Un sang que dévorait la fureur de régner !
 On diroit à le voir tranquille en apparence ,
 Qu'il soutient sa disgrâce avec indifférence :
 On croiroit qu'il ne songe au fond de ce Palais ,
 Qu'à jouir d'un repos qu'il ne goûta jamais :
 Tant de tranquillité n'est qu'un pur artifice ,
 Il est né dans le crime , il faut qu'il y périsse ;
 Il vous entraînera , s'il ne l'a déjà fait.
 Ce lien réciproque est pour vous un forfait ;
 Ce n'est qu'une amitié funeste & redoutable ;
 Qu'ai-je dit ? Je profane un nom si respectable ;
 L'amitié ne convient qu'à des cœurs vertueux :
 Nous allons voir éclore un crime infructueux ;
 Il va se consommer , & c'est sous vos auspices ,
 Si vous n'y prêtiez pas des secours si propices...

A U R E L E .

Pour paroître coupable , on ne l'est pas toujours ;
 Crains moins pour ma vertu , ne crains que pour mes
 jours.

Oui , Maurice , ma vie est tout ce que j'expose ;
 Je remplis un devoir que la pitié m'impose :
 Ma naissance , & le rang que je tiens dans l'Etat ,
 N'y serviront jamais l'audace & l'attentat ;
 C'est pour les empêcher que je me sacrifie :
 Ecoute , puisqu'il faut que je me justifie ,
 Je ne le vois que trop , tu sembles soupçonner
 Que mon cœur par l'amour se laisse empoisonner.
 Tu crois que pour Fausta mon ardeur se ranime ;
 Et qu'un espoir fondé sur le succès d'un crime ,
 Me ramene aux genoux d'un objet trop aimé ;
 Ne puis-je la revoir sans en être enflammé !
 Sans que mes premiers feux m'en inspire l'audace ,
 L'amitié ne peut-elle en occuper la place ?
 Pourquoi n'aurai-je pas un pur attachement ?
 Ah ! Maurice , le cœur n'a-t'il qu'un sentiment ?

TRAGÉDIE.

Et l'amour ne peut-il se changer en estime ?
Ce triomphe demande un effort magnanime :
Mais enfin il n'est pas au-dessus d'un Chrétien ;
Apprens donc le secret d'un fatal entretien.....
Il lui coûtera cher.... Mais je la vois paroître :
Ami, reste en ces lieux, tu vas me reconnoître.

SCENE III.

FAUSTA, AURELE, MAURICE,
EUDOXE, PULCHÉRIE

dans l'éloignement.

AURELE.

J'ai devancé les pas de votre auguste Epoux,
J'ai recherché l'honneur d'être admis devant vous ;
Je vous ai fait presser de vouloir bien m'entendre :
Ma conduite, Madame, aura pu vous surprendre ;
Vous allez me juger, & j'ose sur ce point....

FAUSTA.

Seigneur, dans vos desseins ne pénétrai-je point ?
Auprès de mon Epoux, vous suis-je nécessaire ?
Vous pouvez demander, dites, que faut-il faire ?
Permettez-vous qu'on cherche à vous récompenser ?
Le Prétoire est vacant, daignez-vous y penser ?
Parlez, oseroit-on vous offrir cette place ?
Vous avez des rivaux ; Albin même a l'audace
De porter jusques-là ses vœux démesurés :
Déclarez-vous, Seigneur, vos droits sont assurés.

AURELE.

Si les grandeurs faisoient le bonheur où j'aspire,
Il ne tiendrait qu'à moi de partager l'Empire.

A iiii

5 **M A X I M I E N ,**

FAUSTA.

Ah ! Que m'annoncez-vous ?

AURELE.

Un malheur trop certain.

Je refuse à la fois le trône & votre main.

FAUSTA.

Qu'entends-je ! Et qui pourroit vous les donner ?

AURELE.

Le crime.

FAUSTA.

Juste Ciel ! Je me perds au fond de cet abîme ,
Daignez plus clairement m'annoncer mon destin :
Seigneur , menace-t'on les jours de Constantin ?

AURELE.

Oui , la mort en ces lieux lui creuse un précipice ,
Un furieux conspire , & me croit son complice.

FAUSTA.

Qui ? Vous , Seigneur ?

AURELE.

Daignez ne me rien reprocher :

En flattant son erreur , je voulois empêcher
L'assassinat affreux que sa rage médite.

FAUSTA.

Je ne fais que penser ; je demeure interdite.

AURELE.

Votre cœur incertain se trouble & se confond :
J'interprète aisément ce silence profond :
Mon rapport vous paroît douteux , même infidèle ;
Je vous deviens suspect ; vous soupçonnez mon zèle ;
Vous croyez que je viens supposer un forfait ,
Avouez-le , Madame ?

FAUSTA.

Ah ! Seigneur , en effet ,

Que voulez-vous ? Pourquoi faut-il que je vous
croie ?

S'il est vrai , vous deviez chercher une autre voie
Qui pût faire échouer un projet aussi noir.

A qui recourez-vous ? Et quel est votre espoir ?

Falloit-il que j'en fusse instruite la première ?

A quoi peut me servir cette triste lumière ?

Quels moyens assez prompts , quels secours si puissans

Ai-je pour détourner des malheurs si pressans ?

AURELE.

Vous en pourrez trouver. . . . Le Ciel en fera naître ;

A qui prétendez-vous que je livre le traître ?

FAUSTA.

A l'Empereur.

AURELE.

Hélas ! Vous ne le voudrez pas ;

Vous serez la première à retenir mes pas.

FAUSTA.

Je serai la première à hâter son supplice ;

Si vous ne le livrez , vous êtes son complice

Et le plus odieux de tous nos ennemis.

AURELE.

Quand vous saurez son nom , Madame. . . .

FAUSTA.

Je frémis.

AURELE.

Vous voudrez ménager une tête si chère.

FAUSTA.

Quel est ce malheureux ?

AURELE.

Maximien.

FAUSTA.

Mon père ;

La source de mon sang , l'objet de tant d'amour.

Non , cruel , vous voulez , par un affreux détour ,

Vous venger à la fois d'une triste famille ,

Et perdre en même tems le père par la fille.

AURELE.

Ce rapport est fondé sur un fait trop constant ;

Il seroit dangereux d'en douter un instant :

Toutefois j'ai prévu votre injustice extrême ;

J'ai compté qu'il faudroit vous combattre vous-même ,

Et qu'un père aisément seroit justifié.

Mon sort sera toujours d'être sacrifié :

Cependant si j'étois armé par la vengeance ,

J'aurois mieux profité de notre intelligence ;

Je serois en état de vous donner la loi ;

Vous ne regneriez plus , si ce n'est avec moi.

Je me verrois vengé de cette préférence ,

Que votre époux obtint sur ma persévérance.

On a crû que des feux éteints par le devoir ,

Pourroient être aisément rallumés par l'espoir.

On a compté qu'un trône , orné de tous vos charmes ,

A ma foible vertu feroit rendre les âmes :

Que dis-je ? On s'est flatté qu'un aussi grand bien-fait

N'étoit point trop payé par le plus grand forfait.

Mon crédit , mes emplois , & quelque renommée

Que je me suis acquise à la cour , à l'armée ,

M'ont rendu nécessaire aux yeux de cet ingrat.

Il a désespéré de renverser l'Etat ,

Si je ne lui prêtois ma coupable assistance ;

Et moi , pour vous servir , dans cette circonstance ;

(Il le falloit) j'ai feint d'épouser sa fureur :

J'ai fait plus , pour sauver le sang de l'Empereur ;

Je me suis , en secret , chargé de le répandre :

C'est maintenant de vous que son sort va dépendre.

F A U S T A .

Ah ! Seigneur , pardonnez au trouble de mes sens ;

Je vous ai laissé voir des soupçons offensans.

A tous les malheureux l'injustice est commune.

A U R E L E .

Madame , votre excuse est dans votre infortune.

F A U S T A .

Dans mes pleurs , dans mon sang , il veut donc se baigner. . . .

Mon pere. . . . Ah ! Le cruel. . . .

A U R E L E .

Madame , il veut régner. . . .

FAUSTA.

Mon cœur , comme le sien , n'est pas impitoyable.
 Quelqu'autre sauroit-il ce secret effroyable ?
 Seigneur , est-ce à vous seul ?

AURELE.

Il n'a point transpiré ,
 Et personne , avec nous , je crois , n'a conspiré :
 Mais n'en craignez pas moins le sort qui vous menace.
 De mes retardemens , Maximien se lasse.
 Je vois que les délais deviennent dangereux ;
 Il n'arrive que trop au crime d'être heureux.
 Les vertus ne font pas tant d'amis que les vices :
 Pour le moindre salaire , on trouve des complices.
 Peut-être qu'il pourroit , ne ménageant plus rien ,
 Au défaut de mon bras , substituer le sien.

FAUSTA.

Le barbare ! Ah ! Seigneur . . .

AURELE.

S'il m'eût été possible
 De ramener ce cœur , toujours plus inflexible ,
 Je vous eusse épargné ce coup inattendu.
 Mais enfin mon espoir s'est trouvé confondu :
 C'est à votre vertu , c'est à votre prudence ,
 Madame , à profiter de cette confiance.

FAUSTA.

Qu'elle est affreuse !

AURELE.

A qui pouvois-je mieux qu'à vous
 Remettre le destin d'un pere & d'un époux ?
 Puissiez-vous à la fois les sauver l'un & l'autre :
 Mon art a succombé ; tout dépendra du vôtre.

FAUSTA.

Seigneur , continuez . . .

AURELE.

N'exigez rien de plus.
 Ma présence & mes soins deviennent superflus.

M'abandonnerez-vous à la main qui m'opprime ?

A U R E L E.

Je n'ai que trop marché dans les ombres du crime ;

C'est passer trop long-tems pour être criminel ,

Souffrez que je m'impose un exil éternel.

Ce n'est pas seulement d'aujourd'hui que j'y pense :

Je vais le demander pour toute récompense.

L'Empereur m'en dois une , & j'ai toujours compté
D'en recevoir enfin ces marques de bonté.

[*Il sort.*]

S C E N E I V.

FAUSTA , EUDOXE , PULCHÉRIE.

I F A U S T A à Eudoxe qui se rapproche.
L me quitte , il me laisse incertaine , tremblante :

Eudoxe, qu'ai-je appris ? O nouvelle accablante !

Ciel ! Encore une fois , mon pere veut regner ;

Il veut reprendre un rang qu'il sembloit dédaigner :

Envisage l'horreur de cette conjoncture !

Si j'écoute un moment la voix de la nature ,

Eudoxe , c'en est fait , & mon époux est mort.

E U D O X E.

Qui fait si l'on vous fait un fidèle rapport ?

D'un amant méprisé , c'est peut-être une feinte ,

Et c'est trop aisément vous livrer à la crainte.

F A U S T A.

C'est l'oracle fatal des cœurs infortunés.

Je vois tous les malheurs l'un à l'autre enchaînés.

Je dois en croire Aurele , il ne m'a point trompée :

Eudoxe , tu me vois mortellement frappée.

Je connois trop mon pere ; il m'aime tendrement :

Je le sais : il m'a fait le sort le plus charmant ,

En m'accordant l'objet de mon amour extrême ;
 Mais son ambition sera toujours la même :
 Il déteste le rang où le ciel l'a remis ;
 Et pour lui tous les rois sont autant d'ennemis.
 Eh ! Depuis que lui-même a couronné Constance ;
 Jusqu'où n'a point été sa cruelle inconstance !
 Après avoir cédé le fruit de ses exploits ,
 Il croit que ses regrets lui rendent tous ses droits.
 Un repentir cruel sans cesse le déchire ;
 Il croit que mon époux doit lui rendre l'empire ,
 Et qu'il n'est l'héritier que d'un usurpateur.
 Cette erreur n'a jamais abandonné son cœur.
 Voilà de tous nos maux la déplorable source.
 A présent que mon pere est sans autre ressource ;
 Tout lui paroît permis ; il cède au désespoir.

E U D O X E.

Vous connoissez la loi d'un rigoureux devoir :
 Un époux doit toujours l'emporter sur un pere.
 Le sacrifice est grand , & cependant j'espere....

F A U S T A.

Oùï , je sens qui des deux doit être préféré ;
 Mais toutefois mon cœur n'est pas moins déchiré.

E U D O X E.

Madame , la pitié seroit trop dangereuse ;
 Il faut tout révéler.

F A U S T A.

Que je suis malheureuse !

Car enfin l'Empereur est jaloux de son rang :
 Sa propre sûreté veut qu'il répande un sang
 Qui m'a déjà coûté tant de peine à défendre.
 Ah ! Le passé m'apprend ce que je dois attendre,
 Dans cette extrémité , je dois appréhender
 D'obtenir un pardon que je dois demander.
 La pitié qu'il m'inspire entretient son audace ;
 Il osera toujours abuser de sa grace :
 Son bras , de plus en plus , se fera redouter.
 Je ne prévois que trop ce qu'il peut m'en coûter ;

Et la nécessité veut que l'on me refuse :
 Mais pour comble de maux , il faut que je l'accuse.
 N'est-ce pas de ma main porter les premiers coups ?
 S'il périt . . . De quel œil verrai-je mon époux !
 Pourrai-je lui montrer un amour aussi tendre !
 D'une secrète horreur pourrai-je me défendre ?
 Non , la nature alors reprendra tous ses droits :
 Eudoxe , il est trop vrai , je perds tout à la fois . . .
 Entre ces deux écueils je demeure flottante.
 Ai-je , contre mon pere , une preuve constante ?
 Pour pouvoir le convaincre, où pourrois-je en trouver ?
 Est-ce par un rapport difficile à prouver ?
 Et si c'est une erreur , je fais un parricide.
 Je m'y perds : cependant il faut que je décide . . .
 Grand Dieu ! C'est à toi seul à me déterminer ;
 De tes rayons divins daigne m'illuminer.
 M'abandonneras-tu ? Non , je ne le puis croire :
 Le sujet de mes pleurs intéresse ta gloire.
 Mon pere , mon époux , sont tes plus grands bien-
 faits.
 Ah ! Laisse-moi jouir des dons que tu m'as faits.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAXIMIEN, ALBIN.

Notre victime approche , & tout nous favorise ;
Cependant au moment d'achever l'entreprise ,
Ma fille veut me voir : conçois-tu mon effroi ?
Je ne sais quel empire elle eut toujours sur moi ,
Peut-être je t'en fais un aveu trop fidèle ;
Mais mon cœur n'a jamais tremblé que devant elle :
Sa tendresse m'accable autant que sa vertu ,
Je ne la vois jamais sans être combattu . . .
Qui pourroit résister au pouvoir de ses larmes ?
Mais dans tout autre temps j'aurois eu moins d'alarmes.

ALBIN,
Je ne suis point surpris qu'elle cherche à vous voir ,
Ce qu'elle doit vous dire est facile à prévoir :
Quand vous saurez qu'Aurele a vu l'Impératrice . . .

MAXIMIEN,
Ah ! S'il m'avoit trahi . . .

ALBIN,
Prononcez son supplice ;
MAXIMIEN.
Aurele l'auroit vûe ?

ALBIN:
En secret dans ces lieux ,
Et Maurice avec lui.

MAXIMIEN.
Que m'apprens-tu ? Grands Dieux !

Eausta , n'en doutez point , à tout appris d'Aurele ;
Ce secret est sorti de sa bouche infidelle ,
Et bien-tôt il ira jusques à l'Empereur .
Non , Seigneur , ce n'est plus une fausse terreur ;
L'intérêt d'un époux emporte la balance :
Croyez-vous que Fausta puisse , par son silence ,
Concourir avec vous à son propre malheur ?

M A X I M I E N .

La nature pourroit combattre en ma faveur .
C'est peut-être trop loin pousser la défiance ,
C'est un amant qui cède à son impatience :
L'espérance & l'amour auront conduit ses pas ,
Aurele a voulu voir un objet plein d'appas ,
Qui doit être bien-tôt son heureuse conquête .
Non , Albin , tu proscriis trop aisément sa tête ,
Il ne m'a point trahi .

A L B I N .

Seigneur , qu'a-t-il donc fait ?
L'entreprise devoit avoir eu son effet .
C'est pour en empêcher le succès infaillible
Qu'il s'en étoit chargé ; la feinte est trop visible ,
Aurele n'a jamais osé s'y dévouer ,
Que dans le seul dessein de la faire échouer .
En faut-il des garans qui soient plus manifestes ,
Que ces retardemens & ces délais funestes ,
Ces risques , ces dangers , qui n'ont jamais été ,
Et qui , jusqu'à présent , l'ont toujours arrêté ?
Mais , où pouvoit-il mieux , que dans cette occurrence ,
Immoler la victime avec pleine assurance ?
Il étoit dans un Camp dont il s'est fait chérir :
C'est-là , s'il eût voulu , qu'elle devoit périr ;
Cependant elle échappe , elle respire encore .

M A X I M I E N .

Aurele a des desseins qui vont sans doute éclore .

A L B I N .

ALBIN.

De quoi vous flattez-vous ; sera-ce dans ces lieux ?

MAXIMIEN.

Il adoré ma fille , il est ambitieux ;
On cherche à s'élever autant qu'il est possible ;
Cette ardeur héroïque est toujours invincible :
Mais , que dis-je ? Il seroit honteux d'entreprendre.
Un grand cœur ne doit point chercher à l'étouffer :
Que le vulgaire en fasse un crime à ma mémoire ;
Il est fait pour ramper , & pour haïr la gloire.
S'immortalise-t-on dans le sein du repos ?
Albin , l'ambition est l'âme d'un Héros :
Elle émane du Ciel , elle vient des Dieux mêmes ;
C'est une portion de ces êtres suprêmes ,
Et le signe éclatant qui sert à désigner
Ceux , d'entre les mortels , qui sont faits pour re-
gner :

Je ne crois pas qu'Aurele ait une autre pensée.

ALBIN.

Vous ne combattez pas cette Secte insensée ,
Qui s'accroît chaque jour sous le nom de Chrétiens.

MAXIMIE N.

Que je les hais !

ALBIN.

Aurele est un de leurs soutiens.
Si-tôt qu'on a reçu les eaux de leur Baptême ,
Il semble qu'on devienne ennemi de soi-même ;
Ils exercent sur eux les plus grandes rigueurs ,
Ils se font des devoirs , des vertus & des mœurs ,
Qui ne furent jamais que de tristes chimères ;
Ils n'ont d'autres plaisirs que des douleurs amères ,
Ils ne desirer ptus que des biens à venir ,
Que l'esprit ne sauroit prévoir ni définir.
Le présent n'est plus fait pour être à leur usage ,
Et pour eux , cette vie est un simple passage ,
Où , sans aucune attache , ils attendent la mort
Pour finir leur exil , & les conduire au port.

Je saurai profiter de cette confiance ;
 C'est assez , laisse-moi , que notre intelligence
 Demeure , comme elle est , dans un profond secret ;
 Un plus long entretien pourroit être indiscret.

S C E N E I I.

M A X I M I E N *seul.*

A Lbin peut m'avoir fait un rapport infidèle ;
 Il a toujours voulu me détacher d'Aurele :
 Je vois sa politique & sa témérité ;
 Mais , sans nous prévenir , cherchons la vérité ;
 Sachons à qui je dois ôter ma confiance :
 Ma fille n'aura point assez d'expérience ...
 C'est elle que je vois , je vais être éclairci.

S C E N E I I I.

F A U S T A , M A X I M I E N.

E F A U S T A *à sa suite.*
 Loignez-vous.... Sortez , que l'on nous laisse ici.

[*Ils se regardent tous deux un instant.*]

M A X I M I E N.

Votre époux , sur ses pas , enchaîne la victoire ,
 Il moissonne à son gré dans les champs de la Gloire ;
 Il revient triomphant , ses invincibles mains
 Ont enfin , pour jamais , désarmé les Germains ,
 Le Rhin leur sert en vain de barrières profondes ;
 Un ouvrage immortel , élevé sur ses ondes ,

TRAGÉDIE.

Affûre, à Constantin, le fruit de ses exploits;
Pour gage de la paix, il emmene leurs Rois.
On n'a jamais regné sous de plus sûrs auspices;
Que les destins lui soient toujours aussi propices.

FAUST A.

Il est vrai qu'il n'a plus d'ennemis étrangers...
Dans le sein de la paix, il est d'autres dangers.

MAXIMIEN.

Quelle est donc cette crainte?

FAUST A.

Elle est bien légitime;

Et le Trône est souvent sur le bord de l'abîme.

MAXIMIEN.

Je vois que l'on se plaît soi-même à se troubler:
Pour moi qui ne fais point ce qui vous fait trembler;
Je ne puis qu'applaudir à l'heureux hyménée,
Qui joignit ce Héros à votre destinée.

Que je m'estime heureux de l'avoir préféré!

Plus d'un rival alors en fut désespéré:

Il en est un sur-tout, dont la haine couverte

Médite ma ruine, & travaille à ma perte.

C'est à vous à me mettre à l'abri de ses coups;

Cependant, jouissez du bonheur le plus doux,

Fondé sur vos vertus, autant que sur vos charmes;

A votre heureux époux tout doit rendre les armes.

Qu'il regne, qu'il transmette à sa postérité

Un Trône inaccessible à la témérité:

Contre un Prince aussi grand l'audace est inutile,

Il s'est trop fait aimer.

FAUST A.

Que je serois tranquille,

Si parmi tous les cœurs qu'il cherche à s'acquérir,

Il ne s'en trouvoit un qu'il n'a pu conquérir!

Ce triomphe seroit préférable à tout autre.

MAXIMIEN.

Quel est-il donc, ce cœur?

FAUST A.

C'est peut-être le vôtre.

B ij

Je ne vois votre état qu'avec saisissement ;
 Un Héros n'est pas fait pour tant d'abaissement ,
 Si vous saviez combien la disgrâce où vous êtes
 Me coûte de soupçons & de larmes secrettes.
 Hélas ! Mes plus beaux jours en sont empoisonnés ,
 Mes plaisirs avec eux ont été moissonnés.
 Que ne m'est-il permis , que ne suis-je maîtresse
 De partager mon sceptre , ainsi que ma tendresse !
 Quelle félicité : Ciel ! Qu'il me seroit doux
 De voir à mes côtés mon pere , mon époux !
 Assis au même rang , dans une paix profonde ,
 Et regner avec moi sur la moitié du monde.
 Quelle fatalité regle tout à son choix !
 Le Trône n'admet plus deux Maîtres à la fois ;
 Cependant mon époux m'aime autant que je l'aime ,
 Et je puis espérer de sa tendresse extrême ,
 Qu'un oubli généreux vous rendra sa faveur ;
 Je saurai , malgré lui , vous ramener son cœur :
 Il me verra sans cesse à ses pieds , sur ses traces.

M A X I M I E N :

Qui n'a plus de desirs , est au-dessus des graces ...
 De semblables refus vous paroîtront nouveaux ;
 Mais , pendant quarante ans d'erreurs & de travaux ,
 Assez de vains lauriers ont surchargé ma tête ,
 Le mépris des grandeurs vaut mieux que leur conquête.

Le temps a découvert à mes yeux enchantés
 Le néant de ces biens si faussement vantés ;
 Leur éclat désormais n'a rien qui me séduise ,
 Je ne l'aurois pas crû , l'ambition s'épuise .

F A U S T A .

Mon pere , est-il bien vrai , ne vous trompez-vous pas ?

Que cette certitude auroit pour moi d'appas !
 Hélas ! N'aurois-je plus à trembler pour vous-même ?
 Mon époux est jaloux des droits du Diadème ,
 Et rien n'éteindroit plus son courroux rallumé ;
 A son heureux Empire on est accoutumé :

On n'a jamais fait naître un amour aussi tendre ;
 Et, quand par un revers qu'on ne doit pas attendre,
 Il pourroit succomber, ne vous y trompez pas,
 L'Occident s'armeroit pour venger son trépas ;
 Ainsi du criminel la mort seroit certaine.
 Mais, contre ce Héros, d'où vous vient tant de haine ?
 Il n'a point usurpé le partage d'autrui ;
 Par les droits les plus saints l'Occident est à lui.
 Quel autre que vous-même a couronné son pere ?
 Ah ! Seigneur, c'est de vous, c'est d'une main si chère
 Que nous tenons les biens qu'il vous plut autrefois...

M A X I M I E N.

Ma fille, il n'est plus temps de discuter mes droits...
 [*Fausta se trouble encore plus.*] [*Maximien s'en aperçoit.*]

Ne dissimulez plus, laissez couler vos larmes ;
 Je fais où vous puisez ces indignes alarmes :
 Mon ennemi triomphe, & cause votre effroi ;
 Il se venge à la fois & de vous, & de moi.
 Quelle prévention ! quelle erreur est la vôtre ?
 Ma fille, l'on prétend nous perdre l'un par l'autre ;
 Apprenez que l'on cherche à m'ôter un appui.
 C'est l'amour outragé qui m'accuse aujourd'hui ;
 Peut-être, d'un projet dont lui-même est capable.
 On sait qu'il est aisé de me rendre coupable ;
 Que l'Empereur, & vous, le croirez aisément ;
 Qu'il ne faut qu'un soupçon, même sans fondement,
 Pour me perdre, on le sait ; mais, on veut que vous-
 même
 Vous serviez leur vengeance, & leur fureur extrême ;
 On cherche à vous couvrir de l'opprobre éternel,
 D'avoir trempé vos mains dans le sang paternel.
 Que dis-je ! Il faut tout croire, allez livrer ma tête,
 Retardez pas.

F A U S T A.

Ah, Ciel !

M A X I M I E N.

Que rien ne vous arrête...

Mais , ces cris d'allégresse annoncent l'Empereur ;
Allez sacrifier mes jours à votre erreur.

S C E N E I V.

CONSTANTIN , suite de Guerriers
& de Rois enchaînés , F A U S T A ,
MAXIMIEN , AURELE , ALBIN ,
MAURICE.

V OUS voyez que le Ciel , sensible à vos alarmes ,
A lui-même hâté le bonheur de nos armes ;
J'aime à vous rapporter ma gloire & mes lauriers.

[*En regardant les Guerriers qui sont à sa suite.*]

Je n'attendois pas moins de ces braves Guerriers ,
Dont la Gaule est toujours une source féconde ;
Avec eux on feroit la conquête du Monde :
Allez , Troupe héroïque , & triomphez de vous ,
Ce dernier avantage est le plus grand de tous.

F A U S T A à Constantin.

Vous m'êtes donc enfin rendu par la victoire ;
Que j'aime à vous trouver tant d'amour & de gloire :
Puisse-je avoir tremblé pour la dernière fois.

C O N S T A N T I N .

La paix est le seul but où tendent mes exploits ,
La gloire d'enchaîner le démon de la guerre ,
Et de fixer enfin le repos sur la terre ,
Suffit pour m'acquérir le nom le plus flatteur ;
Je ne veux que celui de pacificateur :
Je forcerai le monde à m'accorder ce titre ,
C'est régir l'Univers que d'en être l'arbitre.

Les Germains sont vaincus , & leurs superbes Rois
Viennent à vos genoux . . . Mais , qu'est-ce que je
vois ?

TRAGÉDIE.

23

Vous ne paroissez pas sensible à leur hommage.

FAUSTA.

Hélas, Seigneur !

CONSTANTIN.

Qu'entens-je ? ... Et, quel sombre nuage
Semble de plus en plus obscurcir tant d'appas ?
D'où viennent ces soupirs que je n'attendois pas ?
Quel sujet douloureux pourroit les faire naître ?
Vous vous attendrissez ? Quoi, ne puis-je connoître ...

[Elle regarde tendrement son pere.]

Ah ! Ce regard m'apprend la cause de vos pleurs ...
Vous triomphez, il faut se rendre à vos douleurs.

[à Maximien.] -

Seigneur, je ne mets plus de borne à ma clémence ;
Qu'une amitié nouvelle entre nous recommence ;
Que nos divisions, que tout soit effacé ;
Réunissons nos cœurs, oublions le passé :
Je ne me trouve heureux qu'autant que je pardonne ;
Que chacun suive ici l'exemple que je donne.

[à Aurele.]

Pour vous, Seigneur, cessez de vouloir me priver
D'un sujet vertueux que je veux conserver ;
Un ami vous en presse, un maître vous l'ordonne.
La sagesse peut-elle être trop près du Trône ?
Si l'on veut qu'elle attire, & charme les mortels,
C'est à la Cour qu'il faut lui dresser des Autels.

[aux Rois enchaînés,]

Et vous, Princes & Rois, qui suivez votre maître,
Ornemens d'un triomphe où vous devez paroître,
Et suivre d'un vainqueur le char victorieux,
Vous ne servirez point de spectacle en ces lieux ;
Soyez libres, partez, ma gloire est satisfaite,
Pour ceux que j'ai domptés la honte n'est point faite ;
Allez, sur vos sujets, pratiquer mes leçons,
Que leur félicité vous serve de rançons ;
Que vos bontés pour eux soient le gage durable ;
D'une paix entre nous toujours inalterable ;

Rempportez vos trésors , je ne veux rien de plus ,
Que la reconnoissance & l'amour des vaincus.

[à *Fausla*.]

Et nous , Madame , allons prendre part à ces fêtes ,
Dont ces peuples charmés honorent nos conquêtes :
Venez les embellir aux yeux de votre époux ,
Leur plus brillant éclat ne viendra que de vous.

S C E N E V.

MAXIMIEN , AURELE

MAXIMIEN *arrête Aurele.*

A H ! Seigneur , c'en est trop ; il faut enfin se
rendre ,
Contre tant de vertus , qui pourroit se défendre ?
Sa générosité me désarme à jamais ;
Je ne puis , je ne veux que l'aimer désormais :
Tout autre sentiment me devient impossible ;
Il se faut avouer , la haine est trop pénible ,
Et la mienne cent fois a pensé se trahir ;
C'en est que par effort qu'un grand cœur peut haïr :
L'estime ou le mépris sont seuls à son usage ,
La haine la plus forte est le plus grand hommage
Dont on puisse jamais honorer un rival ;
Constantin m'inspira ce sentiment fatal : ...
Sa gloire , son éclat , ses exploits , sa fortune ,
Tout offroit une idée , une image importune ,
Que mes yeux & mon cœur ne pouvoient supporter ,
J'avois cette victoire encore à remporter ,
Et sur moi-même enfin je l'obtiens toute entière ,
Laissons à ce Héros une libre carrière :
Qu'il regne ; abandonnons à ses heureuses mains
Le soin de dispenser le bonheur des humains ,

Ne

Ne nous opposons plus au Ciel qui le désigne :
Ne consentez-vous pas de céder au plus digne ?

AURELE.

Seigneur, si je souscris à des ordres si doux,
Je n'en reçus jamais de plus dignes de vous.
A cet heureux retour, souffrez que j'applaudisse ;
On obéit sans honte où règne la justice :
Sous un Monarque humain, vertueux & prudent,
On ne s'apperçoit pas que l'on soit dépendant.

MAXIMIEN.

Seigneur, c'en est assez, si vous m'en voulez croire ;
Renonçons au projet qui blesse notre gloire ;
L'ambition funeste alloit nous égarer,
Ne nous en souvenons que pour tout réparer.

[*Aurele sort.*]

SCÈNE VI.

MAXIMIEN *seul.*

TU n'es qu'un vil esclave, & tu dois toujours
l'être ;
Vas, puisque tu le veux, ramper aux pieds d'un
maître,
Reste dans le néant d'où tu pouvois sortir,
Aveugle que j'étois, j'aurois dû présenter...

S C È N E V I I .

M A X I M I E N , A L B I N .

M A X I M I E N .

TU l'aurois bien prévu , je viens de tout apprendre ,
 C'est une lâcheté que je ne puis comprendre ;
 L'ambition , l'amour n'ont pu le retenir ,
 Il a tout révélé , mais j'ai su prévenir .
 Les dangereux effets de sa foiblesse extrême ,
 J'ai feint , avec ce traître , un retour sur moi-même ,
 Et je viens de briser le lien qui nous joint .

A L B I N .

Un lâche est soupçonneux ; il ne vous croira point ;
 Si vous vous en flattez , c'est une autre imprudence ;
 Ce malheureux secret est trop en évidence :
 Il faut s'attendre à tout .

M A X I M I E N .

Quel est donc cet effroi ?
 Le péril t'épouvante ?

A L B I N .

Il n'est pas fait pour moi ,
 Je n'en dois craindre aucun , c'est pour vous que je
 tremble .
 Sait-on les liaisons que nous avons ensemble ?
 A l'Idole du temps on me croit asservi ,
 Auprès de l'Empereur je vous ai desservi :
 Je vous ai toujours nui , personne ne l'ignore ,
 Je professe en public un culte que j'abhorre :
 Dans cette obscurité , qui peut me découvrir ?
 Si vous ne le voulez , je ne saurois périr ,

Et ce n'est que sur vous que peut tomber la foudre.

MAXIMIEN.

Comment la conjurer ?

ALBIN.

C'est à vous de résoudre...

Puis-je vous demander, en ce pressant danger,
Quel est votre dessein ?

MAXIMIEN.

De n'en jamais changer.

Comme j'ai commencé, j'acheverai ma course ;
Dans notre fermeté, cherchons notre ressource ;
Pour être désarmé, je ne suis pas vaincu ;
Pour recouvrer enfin le rang où j'ai vécu,
Il n'est rien que mon bras ne tente & n'exécute ;
Je tombe de trop haut pour craindre une autre chute ;
Je suis ma destinée en poursuivant mes droits.
Les Dieux sont mes garans, & je soutiens leur choix ;
Je n'étois qu'un mortel conçu dans les ténèbres ;
Je n'en dois pas rougir ; les noms les plus célèbres
N'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui :
Enfin, quoi qu'il en soit, c'est le destin, c'est lui,
Qui pour mieux signaler sa suprême puissance,
M'a tiré du néant qui couvroit ma naissance,
Et qui m'a vers le trône aplani les chemins...
Je ne défendrois pas l'ouvrage de mes mains.
N'aurois-je acquis la gloire, & le surnom d'Hercule ;
Que pour être chargé d'un titre ridicule ?
Quoi, j'aurois réuni tant de climats divers,
Tant de sceptres épars, & dans tout l'Univers,
Je n'aurois fait qu'un trône & qu'un seul diadème ?
Un autre jouiroit de ce bonheur suprême !
L'Occident est témoin que je n'ai rien cédé,
Que par la violence on m'a dépouillé.
C'est Dioclésien, ce Collègue timide,
Qui m'a contraint, au gré de son gendre perfide,
À couronner celui qu'on me fit adopter ;
Ainsi j'abandonnai ce qu'on m'alloit ôter.

Contre la trahison tentons la même voie,
 Par les mêmes moyens je puis ravir ma proie :
 Je la disputerois au Souverain des Cieux,
 C'est bien assez pour moi d'être au-dessous des Dieux,
 Puis-je compter sur toi ?

... A L B I N.

Seigneur, vous devez croire.

M A X I M I E N.

En attendant qu'on donne un Préfet au Prétoire,
 Tu tiens sa place ici, le palais t'est soumis,
 Le spin de le garder en tes mains est remis.
 Veux-tu monter plus haut que tu n'osois prétendre ?
 L'occasion t'appelle ; oseras-tu l'entendre ?
 Je te vois étonné ; rassemble tes esprits,
 D'un moment aussi cher tu connois tout le prix...
 Si nous hâtons le coup...

... A L B I N.

Hé bien, Seigneur, je cède,
 Un mal aussi pressant demande un prompt remède ;
 Il le faut violent... terrible ;

... M A X I M I E N.

Explique-toi,
 Tant de ménagemens ne sont plus faits pour moi.

A L B I N.

Il vous fera frémir.

M A X I M I E N.

Proposez l'assurance.

A L B I N.

Je puis, dès cette nuit, remplir votre espérance,
 Et mettre entre vos mains l'Empire & l'Empereur.

M A X I M I E N.

Tu pourrois me livrer l'objet de ma fureur ?

A L B I N.

Oui, mais jusqu'à ce temps vous avez tout à craindre,
 Autèle ni Falsta ne pourroient se contraindre ;
 Tout est perdu, Seigneur, s'ils n'ont été prévus ;
 Il faut, par des moyens qu'il leur soit inconnus,

Faire tomber sur eux des soupçons vraisemblables ;
 Il faut que ce soient eux qui paraissent coupables.
 J'ai des ressorts tout prêts que je vais disposer ...
 Séparons-nous, Seigneur, c'est trop nous exposer,
 Dans un lieu plus secret je saurai vous instruire ;
 Vous regnerez, Seigneur, mais, laissez-vous con-
 duire.

MAXIMIEN. M E D E

Cours signaler ton zèle, & romps d'indignes fers,
 C'est toi-même, ton Prince & tes Dieux que tu lers.

*Après que Maximien est sorti, Albin reste seul, &
 fait la scène suivante.*

S C E N E V I I I

A L B I N *seul.*

JE t'entends, & quel espoir... quelle audace il
 m'inspire !
 Me voici donc au point de partager l'Empire,
 Secondons la fortune, elle vient me choisir,
 Et le trône appartient à qui fait le saisir.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN.

Ces malheureux, dis-tu, vouloient m'ôter la vie?

ALBIN.

N'en doutez point, Seigneur, il vous l'aurôient ravie,
Si par des surveillans & d'invisibles yeux,
Je n'eusse découvert ce complot odieux.

CONSTANTIN.

Contre leur Souverain, quel sujet les irrite ?
Qu'ai-je à me reprocher ? Qu'ai-je fait qui mérite
D'être exposé sans cesse à tant de trahisons ?

ALBIN.

Je n'en ai point encor pénétré les raisons.

CONSTANTIN.

Quoi, je verrai toujours suspendu sur ma tête
Un glaive menaçant, & la mort toute prête ?

ALBIN.

Je crains que ce ne soient deux Payens furieux,
Désespérés de voir la chute de leurs Dieux,
Et qui voudroient du moins vous entraîner vous-même ;

Peut-être qu'on en veut à votre Diadème,
Et que ces assassins ont un chef dangereux.

CONSTANTIN.

Un chef ! Est-il possible ? Ah ! Quels soupçons affreux !

(in O)

ALBIN.

Ce sont des préjugés, de simples conjectures,
Que l'on peut éclaircir au milieu des tortures.
Ne permettez-vous pas...

CONSTANTIN.

Albin, sois mon vengeur ;

Va, je les abandonne à toute ta rigueur.

H le faut, je le dois, ordonne leurs supplices,

Que l'on sache quel est le chef de ces complices ;

Et, s'il s'en trouvoit un, prends soin de t'en saisir ;

Mais, épargne à Fausta ce mortel déplaisir :

Que ce nouveau danger soit un secret pour elle ;

Et, reviens m'annoncer le succès de ton zèle.

[*Albin sort.*]

SCÈNE II.

CONSTANTIN *seul.*

O Malheur ! qu'en régnant on ne peut prévenir,
En est-il un plus grand que d'avoir à punir ?

SCÈNE III.

CONSTANTIN, FAUSTA.

OU portez-vous vos pas & votre inquiétude ?
Est-ce moi qui vous fait chercher la solitude ?
Vous fuyez les plaisirs qu'on voit de toutes parts
Se présenter en foule à vos tristes regards.

C iij

Dans un jour le plus beau , peut-être de ma vie ,
 Par quel chagrin étrange êtes-vous poursuivie ?
 Ne puis-je le savoir ? Et , par quel changement
 Votre cœur n'a-t-il plus ce doux épanchement ,
 Et cette confiance entière & mutuelle ? ...
 Levez sur moi ces yeux qui vous rendent si belle :
 Si j'ai pu vous déplaire , est-ce à vous de gémir ? ...
 Dans ce doute cruel , cessez de m'affermir.
 J'ai quitté des erreurs qui m'ont été si chères :
 Les Dieux que j'adorais étoient ceux de mes pères ;
 Cependant vous voyez que partout où je suis ,
 Je fais regner le vôtre autant que je le puis.
 J'ai , pour Maximien , désarmé ma colère ;
 Croyez qu'en sa faveur mon retour est sincère :
 Que reste-t-il de plus à vous sacrifier ?

F A U S T A .

Seigneur , ne cherchez point à vous justifier ,
 Quand je ne puis suffire à la reconnoissance.

C O N S T A N T I N .

Cependant vous gardez un injuste silence .
 Est-ce là cet amour qui doit tout prévenir ?
 Je pourrais ordonner , mais je veux obtenir.

F A U S T A .

Hé bien , je vais parler ... c'est le Ciel qui m'inspire .
 Il faut donc ... je ne puis , ma foible voix expire ;
 Mon malheureux secret rentre au fond de mon cœur .

C O N S T A N T I N .

C'est traiter un époux avec trop de rigueur .

F A U S T A .

Quel injuste reproche ! Est-ce à moi qu'il s'adresse ?
 A moi , dont chaque instant augmente la tendresse ,
 Qui sens de plus en plus quel seroit mon bonheur ,
 S'il n'étoit pas troublé par autant de frayeur ?
 En craignant de le perdre , il me fuit , il m'échappe ,
 Au milieu des terreurs dont mon ame se frappe :
 Puis-je goûter les biens dont je devrais jouir ,
 Quand je les vois toujours prêts à s'évanouir ?

CONSTANTIN.

Dans le sombre avenir puisez-vous ces alarmes ?
 Craindriez-vous qu'un jour , infidèle à vos charmes ,
 Mon amour . . .

FAUSTA.

Cé malheur ne seroit que pour moi.

Ah! . . . Vivez seulement.

CONSTANTIN.

D'où vous vient cet effroi ?

FAUSTA.

Vous me reprocherez qu'il est imaginaire ,
 Que c'est une foiblesse à mon sexe ordinaire ;
 A mes pressentimens vous n'aurez point d'égards.
 Ah ! Par pitié pour moi , jetez quelques regards
 Sur les périls sans nombre où je vous vois sans cesse :
 La prudence , Seigneur , n'est point une foiblesse ,
 Ni la précaution un défaut de valeur ;
 Un peu de prévoyance éloigne le malheur ,
 Ecarte la tempête , & dissipe l'orage ;
 Contre les trahisons , à quoi sert le courage ?
 Seigneur , si vous m'aimez . . .

CONSTANTIN.

Quel est donc ce discours ?

FAUSTA.

Il n'est que trop aisé d'attenter à vos jours.
 Au nom de notre hymen rendez-moi plus tranquille ;
 Je frémis , quand je pense à cet accès facile ,
 Qu'à vos moindres sujets on vous voit prodiguer.

CONSTANTIN.

Ils sont tous mes enfans , dois-je les distinguer ?

FAUSTA.

Je sai qu'ils ont en vous un pere au lieu d'un maître,
 Un Prince est rarement aimé comme il doit l'être :
 Ce malheur est commun aux plus grands Potentats ,
 Le meilleur est celui qui fait le plus d'ingrats :
 Il en sera toujours , quelque bien qu'on leur fasse ;
 Mais ce qui peut surtout animer leur audace ,

Et servir contre vous de prétexte odieux ,
 C'est le coupable espoir de conserver leurs Dieux
 Que ne peut inspirer l'amour de leurs Idoles ?
 Laisseront-ils périr ces déités frivoles ,
 Que l'on peut adorer sans être vertueux ?
 Le crime soutiendra leur culte monstrueux.
 Des Ministres de sang , des Prêtres en furie
 Répandront dans les cœurs toute leur barbarie :
 Il n'arrive que trop que le zèle irrité
 Combat mieux pour l'erreur que pour la vérité ;
 Cependant vous vivez parmi ces Infidèles :
 Voilà ce qui me livre à des frayeurs mortelles.
 Je vous vois entouré de tous vos ennemis ,
 Ils sont auprès de vous également admis ,
 Et votre garde même en est toute remplie :
 A qui confiez-vous le soin de votre vie ?
 N'est-elle qu'à vous seul pour l'exposer ainsi ?

C O N S T A N T I N .

En attendant un chef Albin commande ici :
 Je dois en être sûr , il m'a prouvé son zèle.

F A U S T A .

Hélas ! Je le veux croire , Albin vous est fidèle ;
 Mais on peut le surprendre , il a trop à veiller :
 Souffrez que ma tendresse ose vous conseiller.
 Il faut opter enfin , ce mélange funeste
 Entretiendrait sans cesse un péril manifeste ,
 Et rendrait ce palais toujours tumultueux.
 Seigneur , je ne demande aucun retour contr'eux ,
 Ni qu'ils soient accablés de toutes les misères
 Qu'ils ont fait sans relâches effuyer à nos frères.
 M'en croyez-vous ? Changez la face de ces lieux ,
 Bannissez à la fois l'impie avec ses Dieux ;
 Que leur idolâtrie en ces lieux répandue ,
 Avec la pureté n'y soit point confondue :
 Pour les mieux engager à subir cet arrêt ,
 Il est un moyen sûr , flattez leur intérêt ,
 Achetez leur retraite , & des jours plus paisibles ,
 Augmentez leur fortune , ils y seront sensibles ,

TRAGÉDIE.

35

Et porteront ailleurs leur respect importun ;
Mais , hâtez leur départ , je n'en excepte aucun.
Seigneur , il n'en est point que je ne sacrifie ,
De tous également mon ame se délie.
Enfin , si votre amour...

CONSTANTIN.

En pouvez-vous douter ?

FAUSTA.

C'est encore un garant qu'il y faut ajouter.

CONSTANTIN.

Que me demandez-vous ?

FAUSTA.

N'êtes-vous pas le maître ?

CONSTANTIN.

Oui , mais je ne le suis qu'autant qu'on le doit être.

FAUSTA.

Seigneur , il faut céder à la nécessité :

La politique veut...

CONSTANTIN.

La mienne est l'équité.

Sur de simples terreurs je proscrirois d'avance ;

C'est une cruauté que tant de prévoyance :

Le châtement doit suivre , & jamais prévenir.

Est-ce donc là le prix que doivent obtenir

Tous ceux qui m'ont suivi dans ces plaines sanglantes ?

Où nous avons cueilli des palmes si brillantes ?

Je leur dois cet aveu , je n'ai point de lauriers

Qui ne soient arrosés du sang de ces Guerriers ;

Et lorsque je dois tout à leurs bras tutélaires ,

La disgrâce , l'exil , deviendroient leurs salaires.

L'Occident affranchi , purgé de ses tyrans ,

Verroit ses défenseurs bannis , pros crits , errans ,

Immolés lâchement à mon inquiétude.

Que pourroit-on penser de tant d'ingratitude ?

Est-ce un droit que le Trône accorde aux Potentats ?

Non , la reconnaissance est de tous les états :

Mais , n'est-il point pour eux de retour salutaire ?

Si l'erreur est un crime , il est involontaire :



De leur aveuglement ils peuvent revenir,
Il faut les éclairer, & non pas les punir.

F A U S T A.

Puissent tant de vertus préserver votre vie
Des dangers imminens dont elle est poursuivie...
Voulez-vous donc me voir mourir à chaque instant?
Cruel ! Dans vos refus resterez-vous constant ?

C O N S T A N T I N.

Ce que vous demandez n'est pas en ma puissance,

F A U S T A.

Si c'est trop exiger de votre complaisance,
Ne pourrai-je obtenir quelque adoucissement ?
Je ne demande plus un si grand changement,
Qui seul auroit tari la source de mes larmes ;
Mais un autre pourroit appaiser mes alarmes.

C O N S T A N T I N.

Daignez vous expliquer ; quels en sont les moyens ?
Quoi ?

F A U S T A.

C'est de confier ce palais aux Chrétiens ;
De rendre votre garde entièrement chrétienne :
C'est où je me réduis , Seigneur , qu'il vous souvienne
Qu'avant votre départ c'étoit votre projet.
Qui l'a pu retarder ? Quel en est le sujet ?
Vous êtes à leurs yeux la plus fidelle image
De la Divinité qui reçoit leur hommage.
Qui peut mieux veiller qu'eux à votre sûreté ?
Quels cœurs & quelles mains ont plus de pureté ?
Pour prix de vos bontés qui leur sont nécessaires ,
Ils seront à leur tour vos Anges tutélaires :
Ainsi , par la frayeur , mes esprits moins glacés...

C O N S T A N T I N.

Je puis vous satisfaire,

F A U S T A.

Ah ! Ce n'est pas assez ,
Si vous ne hâtez pas le bonheur où j'aspire ,
Les momens sont plus chers , que je ne puis vous dire ;

Mais, sur-tout, donnez-leur un chef plus digne d'eux.
Il en est un : hélas ! que nous serions heureux,
Si mon choix se trouvoit d'accord avec le vôtre !
Que dis-je ? Pouvez-vous en préférer un autre ?
Dois-je vous désigner, par des traits superflus,
Celui de vos sujets que vous aimez le plus,
Et de tous les mortels en effet le plus digne
De votre confiance, & de ce poste insigne ?

CONSTANTIN.

Vous voulez dire Aurele, & vous me prévenez ;
C'est sur lui que mes vœux s'étoient déterminés.
Qu'il commande au palais, qu'il soit chef du Prétoire,
Quel autre pourra mieux en relever la gloire ?

[aux gardes.]

Qu'on avertisse Aurele ; unissons-nous tous deux,
Pour obtenir de lui qu'il se rende à nos vœux.

SCÈNE IV.

FAUSTA, CONSTANTIN,
MAXIMIEN.

MAXIMIEN.

S Eigneur, permettez-moi ces transports légitimes :
On vient en ce moment d'immoler deux victimes,
Dont les desseins secrets ont été découverts :
Souffrez que j'applaudisse, avec tout l'Univers,
Aux soins que le sort prend de votre auguste vie ;
On dit qu'aujourd'hui même on vous l'auroit ravie....

FAUSTA.

Qu'entends-je ? Je frémis de ce nouveau danger.

CONSTANTIN.

Il n'est plus, par mon ordre on vient de me venger.

FAUSTA en regardant son pere.
Puisse-t-il n'avoir point de plus funeste suite.

CONSTANTIN.

C'est Albin que je vois , vous allez être instruite.

S C E N E V.

FAUSTA, CONSTANTIN.
MAXIMIEN, ALBIN.

H E bien , ces furieux ?

ALBIN.

Seigneur, ils ont parlé ,
Au milieu des tourmens ils ont tout révélé.
Vous ne devez plus craindre aucune violence :
Que ne m'est-il permis de garder le silence !

CONSTANTIN.

Non , je veux être instruit. Quels étoient leurs des-
seins ?

Qu'il pouvoit déchaîner sur moi ces assassins ?

ALBIN.

La fureur de regner.

CONSTANTIN.

Explique ce mystère.

Ils avoient donc un chef ?

ALBIN.

Oui, Seigneur.

FAUSTA.

Ah , mon pere !

CONSTANTIN.

Le traître périra , s'il est en mon pouvoir.

[à Fausta.]

Pourquoi frémissez-vous ?

FAUSTA.

[à part.]

Vous allez le savoir.

[à Constantin.]

O ciel ! C'en est donc fait. Ah ! Si je vous suis chère,
Songez à réprimer une aveugle colere.

CONSTANTIN à Albin.

Est-il en ma puissance ?

ALBIN.

Il n'échappera pas.

CONSTANTIN.

Quel est donc ce cruel ?

ALBIN.

Le plus grands des ingrats.

CONSTANTIN.

Et c'est... Qui te retient ?... Acheve...

ALBIN.

C'est Aurele.

FAUSTA.

Aurele, ô ciel !

MAXIMIEN.

Grands Dieux !

CONSTANTIN.

Quelle affreuse nouvelle !

Du coup que je reçois je demeure abattu ;
Quoi , j'avois contre moi l'amitié , la vertu !
Le chrétien le plus pur devient un parricide.
Que dis-je ; il n'eut jamais que l'ame d'un perfide.

[à Fausta.]

Qui l'androit crû ! Madame, il nous trompoit tous deux
Où m'allois-je engager ? Dans quel péril affreux...
Et vous m'aidiez vous-même à tomber dans le piège
Où je devois trouver une main sacrilège.
Je cédois , & j'allois au gré de vos souhaits
Confier à sa foi ma garde & mon palais.

MAXIMIEN avec un grand trouble affecté.

Ma fille vous pressoit... Ah ! Que viens-je d'entendre ?

CONSTANTIN.

Son cœur comme le mien s'étoit laissé surprendre.

Est-ce là le bonheur que je m'étois promis ?
Malheureux Souverains , vous n'avez point d'amis.

[à Albin.]

Acheve d'irriter ma fureur vengeresse ,
Et ne me cache rien de ce qui m'intéresse.
Quel est donc le détail de cette trahison
Qui trouble en même tems mon cœur & ma raison ?

F A U S T A , à part.

De ce rapport fatal que faut-il que je pense ?

CONSTANTIN à Albin.

Non , parle : je le veux ; que rien ne t'en dispense.

ALBIN mystérieusement.

Un témoin trop suspect m'empêche de parler ;
Et ce n'est qu'à vous seul que je puis dévoiler
D'un complot malheureux la suite trop funeste.

CONSTANTIN.

[à Fausta.]

[à Maximien.]

[à Albin.]

Madame , permettez ; qu'on me laisse ; & toi , reste.

S C E N E V I.

CONSTANTIN , ALBIN.

CONSTANTIN *en regardant sortir Maximien*

Pourquoi Maximien paroît-il si troublé ?
Que dois-je en augurer ? D'où vient qu'il a tremblé ?
Du malheureux Aurele est-ce encore un complice ?
Tu n'auras pas voulu devant l'Impératrice....

ALBIN.

L'Impératrice , hélas !

CONSTANTIN.

Ne le sauvera plus.

ALBIN.

Seigneur , vous me voyez également confus....

Daignez

Daignez me dispenser d'en dire davantage ;
Ne sachez rien de plus.

CONSTANTIN.

Quel est donc ce langage ?

ALBIN.

Ce que vous avez dit devant Maximien,
Peut être le sujet de son trouble & du mien ;
C'est un pere blessé par l'endroit le plus tendre,
Effrayé, comme moi, de ce qu'il vient d'entendre.

CONSTANTIN.

Que m'est-il échappé ?

ALBIN.

Daignez-vous rappeler.

Mon zèle va plus loin qu'il ne devoit aller.

CONSTANTIN.

Je ne puis supporter cette attente cruelle ;

Acheve d'éclaircir les trahisons d'Aurele.

Quel autre secondoit ses projets inhumains ?

ALBIN.

Vous alliez vous livrer vous-même entre ses mains :

Je ne croirai jamais que Fausta soit capable. . . .

Mais elle vous pressoit en faveur du coupable ;

Elle vous a prescrit un choix si dangereux. . . .

CONSTANTIN.

Je ne soupçonnois point d'intelligence entr'eux.

Garde-toi d'outrager la vertu la plus pure :

Je ne me livre point à cette conjecture.

Son pere la condamne avec témérité ;

Mais dans un jugement aussi peu mérité,

Je reconnois un cœur que le vice empoisonne,

Qui respire le crime ; aisément le soupçonne :

Mais, toi-même, comment, & par quelles raisons

Oses-tu concevoir ces indignes soupçons ?

ALBIN.

C'est à moi de me rendre.

CONSTANTIN.

Il faut me satisfaire :

Dans cette obscurité, je veux que l'on m'éclaire.

Disipe une terreur qui croît à chaque instant.

A L B I N.

Ce que j'ajouterois n'est pas plus important :
Mais puisqu'il faut enfin que je vous obéisse ,
Seigneur , on sait qu'Aurele aime l'Impératrice :
Il peut l'aimer encor. Peut-être cet amour
Est ce qui l'attachoit à vous , à votre cour :
Il vouloit mériter l'objet de sa tendresse ;
Et c'est , pour ce dessein , conduire avec adresse ,
Qu'il a , sous des dehors qu'il dément aujourd'hui ,
Pratiqué des vertus qui ne sont pas à lui.
Qui n'a point de dessein , ne cherche point à plaire.
Cependant on l'a vu se rendre populaire ;
Et par mille bienfaits répandus à propos ,
Du peuple & du soldat devenir le héros :
On surprend leur estime , & leur faveur s'achette ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui . . .

C O N S T A N T I N.

Dans quel trouble il me jette !

A L B I N.

Je ne vous parle point des fréquens entretiens
Que sans doute ils n'avoient qu'en faveur des Chré-
tiens.

C O N S T A N T I N.

Que dis-tu ?

A L B I N.

D'où vient cette surprise extrême ?
L'Impératrice a dû vous l'apprendre elle-même.

C O N S T A N T I N.

Arrête. Quels soupçons ! Quel orage imprévu
S'élève tout-à-coup dans mon cœur éperdu !
Ils se voyoient. Fausta m'en faisoit un mystère.
Est-ce là cet amour si tendre & si sincère ?
Elle avoit des secrets que je ne savois pas.

A L B I N.

Aurele , aujourd'hui même , a devancé vos pas ,

Pour avoir avec elle encore une entrevue.

CONSTANTIN.

Albin, est-il croyable ?

ALBIN.

Oui, Seigneur, il l'a vûe ;
Ils se sont tous les deux long-tems entretenus :
Du reste, leurs secrets ne m'ont pas connus.

CONSTANTIN.

Qu'entens-je ? Qu'ai-je appris ? Que viens-tu de me dire ?

Sur mes yeux prévenus, quel voile se déchire !
Je ne puis, sans frémir, arrêter mes regards
Sur l'horreur que je vois regner de toutes parts.

ALBIN.

Seigneur, je vous l'ai dit, la plus forte apparence
N'est souvent qu'une erreur.

CONSTANTIN.

Inutile espérance.

Je cherchois dans son cœur confus, embarrassé ;
Le secret d'un accueil si sombre & si glacé ;
Et je n'y voyois pas sa coupable inconstance.
Non, je ne me rappelle aucune circonstance
Qui ne soit de leur crime un trop fatal garant.
Ils s'aimeroient... Fausta... Quel poison dévorant
S'allume dans mon cœur & coule dans mes veines !
Non, je n'écoute plus des remontrances vaines :
Je m'abandonne à vous, transports impétueux,
De l'amour qu'on outrage, enfans tumultueux.
Oui, je mettrai le comble à mon malheur extrême.
Bornons tous nos desirs à la grandeur suprême...
Inutiles grandeurs dont j'étois si charmé ;
Tout reçoit son éclat du bonheur d'être aimé.
Je l'étois d'une épouse & d'un ami fidèle...
Viens m'aider à trouver une clarté cruelle :
Cherchons à démêler l'horreur où je me perds ;
Et sachons si je dois effrayer l'univers.

Fin du troisième acte.

D ij

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALBIN, MAXIMIEN.

LALBIN.
 L'Empereur est en proie aux plus noires furies :
 J'ai versé dans son sein toutes leurs barbaries.
 Lui-même il s'empoisonne ; il en faut profiter.
 Continuons, Seigneur ; qui peut vous agiter ?
 Aurele , contre vous , ne peut rien entreprendre :
 Il demeure accusé sans pouvoir se défendre ;
 Et ses accusateurs , sur la rive des morts ,
 Ont , avec leurs secrets , emporté leurs remords.

MAXIMIEN.

Pardonne ma foiblesse ; elle est bien légitime :
 Je crains qu'il ne m'en coûte encore une victime.

ALBIN.

Quel est ce repentir ?

MAXIMIEN.

Je ne m'impute rien :
 Tout devient légitime à qui reprend son bien.
 Qu'ai-je à me reprocher , quand le destin contraire
 Me force de commettre un crime nécessaire ?
 Ce sont là des remords aisés à surmonter :
 C'est un autre ennemi que je ne puis dompter.

ALBIN.

Quel est cet ennemi terrible ?

MAXIMIEN.

La nature.

C'est elle qui m'arrête en cette conjoncture :

Mon sang , mon propre sang s'éleve contre moi ,
Ma fille. . . . Ah ! Son danger me cause trop d'effroi !
Considere l'abîme où nous l'avons jettée !
La couronne à ce prix seroit trop achetée.
Non , Albin , je ne puis ; tu t'es trop avancé :
Son époux est jaloux ; il se croit offensé :
Il est impétueux. Sa rage impitoyable
Peut faire sur ma fille un exemple effroyable.
Je mourrois de douleur ; je ne puis m'y prêter :
Cet obstacle est le seul qui pouvoit m'arrêter.

ALBIN.

Je ne prévoyois pas cet obstacle invincible :
Je n'entreprendrai point de vous rendre inflexible.
Seigneur , à d'autres soins il faudra se borner :
Aux pieds de votre gendre allez vous prosterner ,
Et lui faire l'aveu de votre intelligence ;
C'est l'unique moyen d'arrêter sa vengeance.
L'abaissement convient quand on est criminel :
D'ailleurs , ne consultez que l'amour paternel.

MAXIMIEN.

Quel état est le mien ! Quelle affreuse torture !
L'ambition devroit étouffer la nature.
Funestes sentimens , qui partagez mon cœur ,
Cessez de vous combattre avec tant de fureurs !
Souffrez, pour un moment, qu'un malheureux respire,
Et laissez-moi céder , ou reprendre l'empire.

ALBIN.

Si je connois l'amour , j'ai tout lieu de douter
Qu'un courroux aussi prompt soit fort à redouter.
Tant de rage à la fois n'entre point dans une ame :
Ce n'est que par degré qu'un cœur jaloux s'enflamme.
Vous ne connoissez pas les retours d'un amant :
Sa vengeance n'est pas l'ouvrage d'un moment :
On menace long-tems la beauté qu'on adore.
L'entreprise , d'ailleurs , est sur le point d'éclorre.
Vous voyez que la nuit a commencé son cours ,
Jusqu'au terme fatal les momens sont si courts ,

Et vous ne pourriez pas dissimuler encore ?
 Notre ennemi commun ne verra point l'aurore :
 Comptez qu'il n'aura pas le tems de se venger.
 Ainsi , pour votre fille , il n'est aucun danger.
 De sa vie , au surplus , je suis dépositaire :
 Elle ne peut périr que par mon ministère ;
 Et je puis à mon gré , du moins jusqu'à demain ,
 Eluder ou suspendre un arrêt inhumain.

M A X I M I E N ,

Tu calmes la frayeur dont mon ame est saisie.

A L B I N .

Seigneur , si vous cessez d'aigrir la jalousie
 Dont je viens de remplir le cœur de Constantin ,
 Vous vous livrez vous-même au plus honteux destin ;
 Et votre propre arrêt devient irrévocable.
 Fausta , de plus en plus , doit paroître coupable :
 Il faut que son époux n'en puisse pas douter ,
 Et qu'il ne daigne pas seulement l'écouter.

M A X I M I E N .

Elle peut aisément prouver son innocence ;
 Pourrons-nous l'empêcher ? Est-il en ta puissance
 De forcer la fortune à séconder nos vœux ?
 Et si , pour les convaincre , il veut les voir tous deux ,
 L'artifice est détruit. Que pourras-tu répondre ?

A L B I N .

L'innocence accusée est aisée à confondre :
 L'embarras qu'elle éprouve en cette occasion ,
 La surprise , le trouble & la confusion ,
 Sont autant de témoins qui déposent contr'elle :
 On pourra leur porter une atteinte nouvelle ,
 Et trouver le secret de couvrir cette erreur
 D'un voile impénétrable aux yeux de l'Empereur.

SCENE II.

CONSTANTIN, ALBIN,
MAXIMIEN, GARDES.

QU'EST-CE QUE CONSTANTIN à un Garde.
 Que l'on fasse venir ici l'Impératrice :
 Allez... Albin ; & toi , va chercher son complice.
 Je veux voir ces ingrats , ce couple malheureux ;
 Qu'ils viennent se défendre , ou me perdre avec eux.
 Faut-il ne me croit pas instruit de cet outrage.

ALBIN.

Ah ! Seigneur , pourrez-vous supporter cet orage ?

CONSTANTIN.

Ne me réplique pas ; je veux être obéi ,
 Et tirer un aveu de ceux qui m'ont trahi.

SCENE III.

CONSTANTIN, MAXIMIEN.

QU'EST-CE QUE MAXIMIEN à part.

Uel affreux contre-temps !

CONSTANTIN.

Je vous prends pour arbitre,

MAXIMIEN.

Ah ! Ne ne me chargez pas de ce malheureux titre !
 Contre qui voulez-vous qu'il me serve en ce jour ?

CONSTANTIN.

Je veux contre elle armer la nature & l'amour.

Votre épouse est l'objet de ma tendresse extrême.
C O N S T A N T I N .

Ah ! Je frémis pour elle , ou plutôt pour moi-même ,
Si , comme je le crois , je me vois condamné
A venger notre hymen par l'amour profané.
On me ravit un bien qu'on ne peut plus me rendre.
Hélas ! J'étois heureux. Ah ! Devoit-on m'apprendre
Que ma crédulité faisoit tout mon bonheur ?
En me désabusant , on m'a percé le cœur.

M A X I M I E N .

En faveur de sa fille un père vous implore :
Vous ne pouvez la voir sans vous aigrir encore ,
Sans porter la fureur à son dernier accès ;
La plus juste vengeance est toujours un excès :
Craignez-en sur vous-même un effet déplorable :
Plus l'amour est vengé , plus il est misérable.
Par égard pour vous-même , il faut y renoncer ;
Vous m'avez pris pour juge , & je vais prononcer.
Ah ! Seigneur , la pitié peut bien m'être permise ;
Ordonnez qu'en mes mains ma fille soit remise :
Le divorce & l'exil vous vengeroient bien mieux ;
Laissez-moi désormais la soustraire à vos yeux :
Quel supplice , en effet , pourroit être plus rude !
Qu'elle aille pour jamais dans une solitude
Expier le malheur d'avoir pu vous trahir.

C O N S T A N T I N .

L'infidèle Fausta vivroit pour me haïr ,
Et je la laisserois jouir de son parjure :
Il me faut tout son sang pour laver cette injure :
Je veux qu'elle fournisse un exemple éternel. . .

M A X I M I E N .

La vengeance périt avec le criminel :
Il vaut mieux lui laisser une vie importune , . . .
Et lui faire sentir toute son infortune :
Cet exemple est , du moins , plus terrible à mes yeux.
Pour qui tombe d'un rang qui l'égaloit aux dieux ,

La

La mort n'est pas toujours le plus grand des supplices.

SCENE IV.

CONSTANTIN, MAXIMIEN,
FAUSTA *entre sans être vûe.*

Non, CONSTANTIN.
Non, je t'ai trop aimée ; il faut que tu périsses.
MAXIMIEN.

Seigneur, voyez-moi donc embrasser vos genoux ;
Accordez-moi. . .

FAUSTA *à part.*

Mon pere aux pieds de mon époux !
Il n'en faut plus douter ; sa trame est découverte :
Unissons-nous à lui pour empêcher sa perte.
[*à Constantin en se jettant à ses pieds.*]

Seigneur, il faut aussi triompher de mes pleurs ;
Puis-je trop en répandre en de si grands malheurs !

CONSTANTIN.

Qui ne lui croiroit pas la vertu la plus pure ?

FAUSTA.

Vous voyez à vos pieds l'amour & la nature.

CONSTANTIN.

Dites la perfidie & la témérité.

FAUSTA *se relève.*

Vous ne me regardez que d'un œil irrité :
Pourquoi vous offenser de mes justes allarmes ?
Un si cher ennemi mérite bien mes larmes,
Et le tendre intérêt que je prends à ses jours,

CONSTANTIN.

Que dites-vous, perfide ? Et quel est ce discours ?

E

Vous m'appellez perfide. Est-ce une perfidie,
Que de m'intéresser à l'auteur de ma vie ?
Puis-je empêcher mon sang de s'émouvoir pour lui ?

C O N S T A N T I N .

Qu'entends-je ? Eh ! De qui donc vous rendez - vous
l'appui ?

F A U S T A .

Vous êtes enflammé d'une juste colere :
Je le fais ; mais enfin le coupable est mon pere.

C O N S T A N T I N .

O ciel ! De ses forfaits , elle ose l'accuser.

F A U S T A ,

Mes forfaits ! Quelle erreur a pu vous abuser !
Et de quoi votre épouse est-elle soupçonnée ?

C O N S T A N T I N .

Vous augmentez l'horreur que vous m'avez donnée,

F A U S T A .

Quel effroi de mon cœur commence à s'emparer !

C O N S T A N T I N .

Dans quel sombre détour elle veut m'égarer !
Je découvre le piège où l'on veut me conduire,
Des soupçons partagés sont aisés à détruire ;
Et vous ne demandez qu'à diviser les miens :
Mais je fais éluder vos coupables moyens.

F A U S T A .

Je n'imaginois pas ce qu'on ose entreprendre :
Il est affreux pour moi d'avoir à me défendre,
Ah ! Mon pere , est-ce vous qui me sacrifiez ?

[à Constantin.]

Seigneur , permettez-moi de tomber à ses pieds ;
Il ne soutiendra pas. . . Il n'osera poursuivre.
Mon pere , je m'engage à ne vous pas survivre ;
Mais mon devoir m'oblige à me justifier.

M A X I M I E N pénétré.

C'en est trop ; c'est moi seul qu'il faut sacrifier ;
C'est moi, n'en doutez plus, Seigneur , il faut la croire,
Et lui rendre à la fois votre amour & sa gloire,

Délivrez-vous enfin d'un mortel ennemi,
Toujours de plus en plus contre vous affermi.

CONSTANTIN.

La pitié vous suggère un si grand sacrifice.

MAXIMIEN.

Croyez que cet aveu n'est pas un artifice.

Non, ce n'est point un père alarmé pour son sang :

Je n'ai jamais songé qu'à reprendre mon rang :

Aux dépens de vos jours je le voulois encore.

La même ambition m'enflamme & me dévore ;

C'est un mal dont mon cœur ne peut jamais guérir.

CONSTANTIN.

Prince, on n'écoute point ceux qui veulent périr.

[à Fausta.]

Sortez... Et vous, souffrez qu'un père se dévoue.

FAUSTA.

Eh ! Comment voulez-vous que je le désavoue ?

En s'accusant lui-même, il n'a rien supposé :

Quel est donc le témoin qui peut m'être opposé ?

CONSTANTIN.

Aurele va paroître ; il saura tout confondre.

FAUSTA.

Mon père l'entendra ; c'est à lui de répondre.

Mais il a prévenu des rapports trop certains :

Songez que son aveu doit vous lier les mains.

Que le pardon doit suivre, & non pas la vengeance ;

Qui s'accuse soi-même a réparé l'offense.

CONSTANTIN.

Je vois sur quel espoir vous osez vous fier :

Aurele s'est flatté de vous justifier :

Vous comptez sur l'amour de cet ami perfide ;

Vous êtes convenus d'un autre parricide.

FAUSTA impétueusement.

Ah cruel ! C'en est trop. Vos yeux se vont ouvrir :

Votre erreur va cesser ; tout va se découvrir :

Songez à réparer votre honte & la mienne :

Méritez votre grâce en m'accordant la sienne.

Quelle audace !

FAUSTA.

Sachez qu'en prononçant sa mort ;
Le coupable & sa fille auront le même sort.

SCENE V.

FAUSTA , CONSTANTIN , ALBIN.

CONSTANTIN.
Mais j'apperois Albin, Aurele doit le fuivre ;
Que le traître paroisse.

ALBIN.

Il a cessé de vivre.

CONSTANTIN.

Qu'entends-je ?

ALBIN.

Son destin vient d'être terminé.

FAUSTA.

Aurele ne vit plus ! il est assassiné.

CONSTANTIN *à Fausta.*

Perfide , vous pleurez ! C'est un nouvel outrage.

[*à Albin.*]

Son trépas est sans doute un effet de sa rage.

ALBIN.

J'allois exécuter votre ordre souverain :
Seigneur , je l'ai trouvé les armes à la main ,
Prêt à se dérober par une prompte fuite.
Alors ne pouvant pas éviter ma poursuite ,
Il s'est , avec fureur , précipité sur nous.
Je voulois l'empêcher de tomber sous nos coups,
Aux dépens de mes jours je ménageois sa vie ;
Mais on a , malgré moi , secondé son envie.

Ne pouvant échapper , il cherchoit le trépas :
Il l'a trouvé , Seigneur ; & je ne doute pas ,
Que pour le dérober au dernier des supplices ,
Il n'ait été frappé par ses propres complices :
La plupart ont péri ; le reste est dispersé.

FAUSTA.

Ainsi tout mon espoir se trouve renversé.

CONSTANTIN à Fausta.

Sa mort vient de m'ôter l'avantage funeste
D'arracher au coupable un aveu manifeste.

FAUSTA.

Hélas ! Il n'étoit pas plus coupable que moi.

CONSTANTIN.

Je ne vous entends point sans un nouvel effroi.
Il n'étoit point coupable !

ALBIN.

Au défaut de ce traître ,

La vérité se peut aisément reconnoître :

On a trouvé sur lui....

CONSTANTIN *en prenant un billet.*

Donne.... Il est de sa main.

FAUSTA *d'un air plus consolé.*

O ciel ! Tu prends pitié de mon sort inhumain.

CONSTANTIN.

Qu'ai-je lû ? ... Détruisez des preuves si complètes ;

Tout parle contre vous , perfide que vous êtes :

C'est à vous qu'il s'adresse.

FAUSTA.

A moi ?

CONSTANTIN.

Vous frémissez

Lisez donc votre arrêt.

FAUSTA.

Que vois-je !

CONSTANTIN.

Obéissez

E ij

Constantin doit périr : sa perte est assurée ;

Il touche à son dernier instant ,

Et c'est pour cette nuit que sa mort est jurée :

Maurice vous fera ce détail important.

CONSTANTIN.

En est-ce assez ? Faut-il une preuve plus claire ?

F A U S T A .

Je vois que l'on vous donne un avis salutaire :

Dans les bras du sommeil vous êtes attendu ;

C'est là que votre sang doit être répandu.

Si vous vous obstinez à me croire coupable ,

C'en est fait ; votre mort devient inévitable.

CONSTANTIN.

Ainsi de plus en plus vous voulez obscurcir

Un fait trop évident qui vient de s'éclaircir.

F A U S T A .

Ainsi tout m'est nuisible , & rien ne vous éclaire ;

La vérité sur vous fait un effet contraire :

Il me reste un témoin (s'il échappe à leurs coups)

Faites chercher Maurice , il les confondra tous.

A L B I N .

Maurice ! Hélas, Seigneur, je l'ai cherché moi-même ;

Ce malheureux se cache avec un soin extrême.

CONSTANTIN.

Eh ! Que pourroit me dire un témoin suborné ,

Un traître que sa fuite a déjà condamné ?

F A U S T A .

Voulez-vous donc périr , aveugle que vous êtes ;

Et servir de ministre à leurs fureurs secrètes ?

Restez dans votre erreur. Juste ciel ! Je frémis :

Vous ne pouviez pas mieux servir vos ennemis.

Achevez leur triomphe aux dépens de ma vie ;

Ordonnez qu'à l'instant elle me soit ravie.

Le dernier de mes jours deviendroit le plus doux ,

Si ma mort vous pouvoit dérober à leurs coups.

Vous m'y verriez voler avec plus d'assurance ;

Mais je n'emporte pas cette heureuse espérance :

La victime en mourant ne vous sauvera pas ,
 Et nous perdrons tous deux le fruit de mon trépas .
 Vous ne me répondez qu'avec un air farouche ;
 L'estime , la pitié , l'amour ; rien ne vous touche .
 Que la seule innocence est un foible secours !
 Mais au moins de ma vie examinez le cours ;
 Vous n'y trouverez point un funeste présage :
 Vous savez si jamais l'art fut à mon usage .
 Mon cœur vous fut connu par des titres plus doux ;
 Vous fûtes avant moi qu'il étoit fait pour vous .
 Vous reçûtes ma main comme un gage céleste
 Des plus grandes faveurs de ce Dieu que j'atteste .
 Depuis , qu'ai-je donc fait ? Quelle fatalité
 Peut armer contre moi votre crédulité ?
 On a beau se cacher sous un dehors austère ,
 Un penchant malheureux porte son caractère :
 Il paroît à travers le plus sombre détour ;
 On laisse appercevoir ce qu'on doit être un jour :
 Puis-je être tout d'un coup parricide & parjure ?

CONSTANTIN.

Ces frivoles discours n'ont rien qui me rassure :
 Les crimes ont entr'eux un triste enchaînement .
 Des moindres aux plus grands on parvient aisément .
 Un amour effrené s'y porte de lui-même :
 Plus il est criminel , & plus il est extrême ;
 Mais c'est trop employer d'inutiles raisons ;
 Avouez-moi plutôt toutes vos trahisons ;
 Convenez des forfaits dont vous êtes complice ;
 Je veux que cet aveu vous serve de supplice .

FAUSTA.

Vous me faites frémir.

CONSTANTIN.

Ne déguisez plus rien.

FAUSTA.

Vous avez prononcé votre arrêt & le mien :
 Vous pouvez me plonger dans la nuit éternelle ;
 Je ne conviendrai point que je sois criminelle .

Pour vous défabuser mes soins sont superflus ;
 Vous lirez dans mon cœur quand je ne serai plus ;
 Vous connoîtrez trop tard toute votre injustice :
 Son excès deviendra votre plus grand supplice.
 Ils me justifieront en vous perçant le sein :
 Ce n'est qu'en expirant sous le fer assassin ,
 Que tout s'éclaircira dans votre ame jalouse ;
 Et vos derniers soupirs seront pour votre épouse :
 Mais je ressens déjà tout ce que je prévois.
 Ah ! Je ne soutiens plus tant de maux à la fois ;
 Et je succombe enfin à ma douleur mortelle.

[*Elle tombe entre les bras d'Eudoxe.*]

CONSTANTIN *attendri.*

Qu'on l'ôte de mes yeux , & qu'on prenne soin d'elle.

S C E N E V I .

CONSTANTIN , ALBIN.

A CONSTANTIN *à sa suite.*
 Mes vives douleurs laissez un libre cours :
 Faut-il que je me venge en l'adorant toujours ?
 Ah ! Qu'il est mal aisé de punir ce qu'on aime !
 Pour la justifier je me confonds moi-même ;
 Je cherche des raisons que je ne puis trouver :
 Ses pleurs m'en ont plus dit qu'elle n'en peut prouver.
 Je vois , je sens qu'il faut que sa mort nous sépare ;
 Ma foiblesse m'impose une loi si barbare.
 Vengeons-nous. Qu'elle meure... Ah ! Quel arrêt
 affreux !

Dois-je être aussi cruel que je suis malheureux ?
 L'amour désespéré me parle encore pour elle :
 Que dis-je ? Si Fausta ne m'étoit pas fidelle ;
 Je connois trop son cœur ; en ce moment fatal
 Elle auroit autrement regretté mon rival :

Elle eût fait , pour le suivre , un aveu déplorable.
 Laisse-moi respirer , furie inexorable !
 Affreuse jalousie ! Ou du moins sur mes yeux ,
 Cesse enfin d'épaissir un nuage odieux !
 Chère & funeste épouse ! O doux nom qui m'accable !...
 Albin , est-il bien sûr qu'elle soit si coupable ?
 Elle accuse son pere ; il m'a toujours hai :
 Pour prix de ma clémence il m'a toujours trahi.
 Il médite sans cesse un retour vers le trône :
 Je fais que cet espoir jamais ne l'abandonne.
 Il s'accuse lui-même ; il ose s'imputer
 Un complot qu'il voudroit peut-être exécuter :
 Il s'offre à ma vengeance : il vole au devant d'elle.
 N'est-ce point pour sa fille une ruse nouvelle ?
 Peut-être pour lui-même ? Il veut m'embarrasser.
 Par cet aveu , sans doute , il croit tout effacer.
 Seroit-il criminel ? ... Eh ! Comment peut-il l'être ?
 Mais qui peut démêler tous les replis d'un traître ?
 Il l'a toujours été. Dussai-je m'abuser ,
 Mon cœur à ses soupçons ne peut se refuser :
 Ils me sont bien permis.

ALBIN.

En faut-il davantage ?

Dès que Maximien vous cause quelque ombrage ;
 Dès qu'il vous est suspect , il le faut prévenir.
 Aucun égard pour lui ne doit vous retenir.

CONSTANTIN.

Mais n'est-ce point commettre une injustice extrême ?

ALBIN.

Seigneur , vous savez trop les droits du diadème ,
 Surtout dans un danger qui vous est personnel.
 Un sujet qu'on soupçonne est assez criminel.
 Et qui fait en effet le sort qu'il vous apprête ?
 Pour votre sûreté , souffrez que je l'arrête.

CONSTANTIN.

J'y consens à regret , assure-toi de lui ,
 Que nul autre que toi ne m'approche aujourd'hui.

[Il sort.]

Vous ferez obéi Tout nous devient propice.

S C E N E V I I .

A L B I N , M A X I M I E N *qui va après*
Constantin.

S Eigneur, *A L B I N à Maximien.*
que voulez-vous ?

M A X I M I E N .

Sauver l'Impératrice.

A L B I N .

Arrêtez.

M A X I M I E N .

Je ne puis ; mais ne crains rien pour toi .
Je vais me charger seul . . .

A L B I N .

Hola , gardes , à moi ,

Qu'on s'affure de lui.

M A X I M I E N .

Tant d'audace m'étonne :

Ah ! Traître.

A L B I N .

Obéissez , l'Empereur vous l'ordonne.

M A X I M I E N .

Qu'on me mène à lui-même.

A L B I N .

Il n'en est pas besoin ;

Dans son appartement , qu'on le garde avec soin.

SCENE VIII.

ALBIN *seul.*

GRands Dieux ! Où l'entraînoit sa pitié paternelle !

Il alloit renoncer au trône qui l'appelle :

Allons lui faire voir qu'il n'a plus qu'à frapper,

Et que notre ennemi ne peut nous échapper.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

ALBIN, MAXIMIEN, Gardes.

P Rince, vous le voyez , notre heureux stratagème
Semble être concerté par la fortune même ;
L'occasion , la nuit & la sécurité ,
Secondent un courroux justement irrité :
Tout dort , & rien ne veille ici que la vengeance.
L'Empereur accablé , sans soupçon , sans défense ,
Est tombé , malgré lui , dans les bras du sommeil ,
Que dans ceux de la mort il trouve son réveil.

M A X I M I E N .

Je partage avec toi la fureur qui t'anime.

A L B I N .

On va vous introduire auprès de la victime :
Dès que vous paroîtrez , les portes vont s'ouvrir ,
Et les miens , s'il le faut , sauront vous secourir ;
Ceux que j'ai fait entrer dans votre confiance
Viennent de m'en donner une entière assurance :
Vous savez le signal , vous savez les chemins ,
Reglez votre destin , il est entre vos mains.

M A X I M I E N .

Je puis donc recouvrer la grandeur où j'aspire ?

A L B I N .

Allez , & revenez le maître de l'Empire.

M A X I M I E N .

Dieux , je vais vous venger , je vais briser vos fers ,
Votre persécuteur va descendre aux enfers.

SCENE II.

ALBIN *seul.*

TU périras aussi, Princesse malheureuse,
La pitié n'a plus lieu quand elle est dangereuse;
Tu pourrois engager ton pere à me punir,
C'est le premier danger que je dois prévenir,
Allons tout préparer.

[*Il apperçoit Fausta.*]

C'est elle qui s'avance,
Sans doute elle me cherche, évitons sa présence.

SCENE III.

FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE,
& ALBIN *qui sort.*

FAUSTA.
DEvant ce malheureux j'allois m'humilier,
Je venois m'abaisser jusques à le prier;
Mon aspect l'épouvante, il me fuit, il m'évite.

EUDOXE.

De tout ce qui se passe, êtes-vous bien instruite?
Du moins de votre époux le sort est assuré;
Ne craignez plus pour lui, l'orage est conjuré.

FAUSTA.

Hélas ! Tu ne vois pas au fond de ce mystere.

EUDOXE.

L'Empereur vient de faire arrêter votre pere,

Albin même en répond.

F A U S T A .

Ils sont d'accord entr'eux ,

C'est un tissu conduit avec un art affreux ;
Albin prête à mon pere une main criminelle ,
Il est l'accusateur , le meurtrier d'Aurele ;
Il sera mon bourreau , celui de mon époux ,
Et Maurice est le seul qui peut nous sauver tous ;
Il n'auroit qu'à paroître , il n'auroit qu'à produire
Ces deux Gardes qu'Albin a crû pouvoir séduire ,
Et qu'il compte en effet parmi les assassins ;
C'est par eux que Maurice a sù tous leurs desseins.
Par un avis secret il vient de m'en instruire :
J'avois pris un espoir trop facile à détruire ;
Je vois que ces Chrétiens , qui devoient déposer ,
Saisis par la frayeur , n'osèrent s'exposer :
Il n'en faut point douter , ils auront pris la fuite ;
Peut-être ils ne sont plus , & la preuve est détruite.
Jusques chez l'Empereur je ne puis pénétrer ,
Albin , le traître Albin , ne permet pas d'entrer ;
Peut-être on l'assassine , & j'en suis soupçonnée :
Ma dernière heure est-elle assez empoisonnée ?
Ah ! Je crois voir couler un sang si précieux ;
Barbares , arrêtez . . . Quoi , presque sous mes yeux
Il périt , & ma main ne peut pas le défendre ?
On m'écarte , on m'arrête . . . hélas ! Je crois l'en-
tendre :

Tout mon cœur se déchire en ce moment ; va , cours ,
Je n'ai plus désormais d'espoir qu'en ton secours ;
Puisse-tu détourner les effets de leur rage :
Précipite tes pas , arme-toi de courage ,
Répands , sème en tous lieux l'horreur que je ressens ,
Remplis tout ce palais de tes tristes accens ,
Chasse de tous les yeux un sommeil si funeste ;
Cette foible ressource est tout ce qui me reste.

SCENE IV.

FAUSTA *seule.*

C'Est à toi qu'on en veut , Arbitre des humains ,
Abandonneras-tu l'ouvrage de tes mains ?
Veux-tu laisser périr ta plus parfaite image ?
Quel autre pouvoit mieux te faire rendre hommage ?
Son exemple suivi du reste des mortels ,
Eût par-tout cimenté ton culte & tes Autels ;
Hélas ! C'étoit le prix de sa tendresse extrême ,
Il me l'avoit promis , & tu semblois toi-même
L'avouer pour Ministre & pour Restaurateur.
Verrai-je évanouir un espoir si flatteur ?
Tes indignes rivaux , ces Dieux imaginaires ,
Feront-ils triompher leurs Prêtres mercénaires ?
Pour les cœurs qui sont prêts de se donner à toi ,
Quel sujet douloureux , d'épouvante & d'effroi !
Qu'ai-je dit ? Ah ! Grand Dieu , je t'offense , pardonne.
Dans un si grand revers , ma raison m'abandonne ;
Je devois , en tremblant , adorer tes decrets :
Le désespoir fait-il mesurer ses regrets ?

SCENE V.

EUDOXE, FAUSTA.

QUOI , déjà de retour ? Quel sujet te rappelle ?
FAUSTA à Eudoxe.
EUDOXE.

Albin a prévenu les effets de mon zèle ;

De vos persécuteurs c'est le plus inhumain ,
 Le crime à découvert est sur son front d'airain ,
 La rage & le blasphème exhalent de sa bouche :
 Mes pleurs , loin d'adoucir un monstre si farouche ,
 N'ont fait que lui prêter de nouvelles fureurs ;
 Dans ses yeux enflammés j'ai lû d'autres horreurs.
 Ce n'est qu'en frémissant que je vous les déclare ,
 Vos jours sont menacés , le poison se prépare ,
 Et la coupe fatale a frappé

F A U S T A .

Je l'attends ;
 Mon cœur est occupé de soins plus importants :
 Du sort de mon époux ne peux-tu rien m'apprendre ?

E U D O X E .

C'est lui qui vous condamne , ils me l'ont fait entendre ,

De ses transports jaloux c'est le cruel effet ,
 Ou peut-être est-ce un nom qui couvre leur forfait.

F A U S T A .

Mon époux me condamne ... Ah ! quelle circonstance

Il ajoute à sa mort ! Ciel ! Soutiens sa constance ,
 Calme son désespoir en ces derniers instans.

Mon sort ne vaudroit pas les pleurs que tu répands ,
 Si dans tout autre temps j'avois cessé de vivre ;
 Mais tout ce qui précède , & tout ce qui doit suivre ,
 Rend mon heure dernière horrible à soutenir ;
 Le passage est affreux , que dira l'avenir ?
 Je perds tout , mon trépas , mon époux & ma gloire :
 Qui les empêchera de charger ma mémoire
 Du parricide affreux qui va se consommer ?
 De quel nom l'Univers pourra-t-il me nommer ?
 Pourra-t-il être instruit de leur intelligence ?
 On croira mon trépas une juste vengeance.
 O fortune ! Est-ce assez éprouver ta rigueur ?

[Un Garde paroît avec la coupe.]

L'assassin passera pour être le vengeur.

Soumettons-

Soumettons-nous... je touche à mon terme funeste;
Du moins employons mieux le moment qui me reste.

SCÈNE VI.

FAUSTA, EUDOXE, UN GARDE

suivi de plusieurs autres.

FAUSTA *au Garde qui approche tristement.*

JE vois ce qui t'amène, approché... tu gémis :
Hélas ! Sans le savoir, tu fers nos ennemis.
Si tu n'épouses pas la rage qui m'opprime,
Si la pitié te touche en voyant leur victime,
Avant de mettre enfin le comble à leur fureur,
N'ose-tu me conduire aux pieds de l'Empereur ?
On craint qu'il ne revoye une épouse qu'il aime.

LE GARDE.

Je ne puis qu'obéir à son ordre suprême.

FAUSTA.

Tu ne peux qu'obéir ? J'ai prévu tes refus :
Épargnons-nous tous deux des combats superflus.
Puisqu'il faut à leur gré terminer ma carrière,
Je vais livrer ma vie à leur main meurtrière.
Chère Eudoxe, prends soin de me fermer les yeux ;
Recueille mes soupirs & mes derniers adieux,
Recommende aux Chrétiens ma cendre infortunée,
Et fais leur déplorer ma triste destinée.
Je leur servois de mère, ils me doivent des pleurs :
Ah ! Qu'ils ne jugent pas de moi par mes malheurs ;
Et toi, grand Dieu ! Reçois mon ame en sacrifice,
J'abandonne en mourant le reste à ta justice.
Donne-moi.

[Elle prend la coupe des mains du Garde, & Maximien la lui ôte.]

S C E N E V I I .

MAXIMIEN, ALBIN *entrant en même temps*
par un des côtés, FAUSTA, EUDOXE.

N O N M A X I M I E N .

On, ma fille.

F A U S T A ,

Ah ! Mon pere , est-ce vous ?

M A X I M I E N .

Oui , Princeſſe , vivez pour un deſtin plus doux.
 Albin , nous triomphons , ma haine eſt aſſouvie ;
 L'uſurpateur n'eſt plus , il a perdu la vie.

A L B I N .

Seigneur , ne perdons point des inſtans précieux ,
 Achevons de changer la face de ces lieux.

F A U S T A .

Non , cruel , achevez des horreurs imparfaites ,
 Conſommez-les ſur moi , barbares que vous êtes ;
 Pere dénaturé , je ne te connois plus ,
 Tous les liens du ſang viennent d'être rompus ;
 J'en déteſte à la fois la ſource criminelle ,
 Et le fatal amour que j'eus toujours pour elle.
 Mon époux a péri , ſigre altéré de ſang !
 Aſſouvis-toi du mien , frappe , voilà mon flanc.

M A X I M I E N .

Vivez , & moderez une douleur trop vive.

F A U S T A .

Quand vous m'aſſaſſinez , vous voulez que je vive ?
 Mais ne crois pas jouir de ce forfait affreux ,
 Il en eſt un plus grand où tendront tous mes vœux ;
 Ne me regarde plus que comme une furie . . .

M A X I M I E N à Eudoxe.

C'eſt trop nous arrêter , prenez ſoin de ſa vie . . .

TRAGÉDIE.

67

Albin , viens achever de signaler ta foi ,
Pour prix de tes secours sois Consul avec moi :
Du peuple & des soldats achetons le suffrage ,
En leur abandonnant ce palais au pillage.
Viens , partageons la pourpre , allons la reclamer ,
Et de l'aveu des Dieux faisons-nous proclamer.

SCENE DERNIERE.

CONSTANTIN, MAURICE, deux
Gardes, FAUSTA, EUDOXE,
PULCHERIE, MAXIMIEN,
ALBIN.

A CONSTANTIN *à Maximien.*
Arête, malheureux, & reçois ton salaire.

FAUSTA.

Que vois-je, cher époux ! Seigneur, qu'allez-vous
faire ?

CONSTANTIN *se tournant vers
Maximien & Albin.*

Madame quel bonheur c'est moi que vous
voyez ,

Traîtres ! A mon aspect vous êtes foudroyés.

[*à Albin.*]

Et toi qui me creusoit un affreux précipice ,

Ne fouille plus mes yeux , qu'on l'entraîne au sup-
plice.

Chere épouse . . .

FAUSTA.

Ah ! Seigneur.

CONSTANTIN.

Sa fureur l'a trompé ;

Ce n'est point dans mon sang que son bras s'est
trempé ;

Maurice & ces Chrétiens que je n'osois pas croire ,
 Ont sù me révéler une trame si noire ;
 Et pour mieux m'assurer de ce qu'ils m'avoient dit ,
 On a livré l'entrée & l'accès de mon lit :
 Il croyoit assouvir sa furie implacable ,
 Il n'est que le bourreau d'un esclave coupable.
 C'en est trop , à la fin je dois songer à moi ,
 Et la nécessité m'en impose la loi.

[à Maximien.]

Eternel ennemi du repos de la terre ,
 Vengez-moi de vous-même au défaut du tonnerre ,
 Ouvrez-vous les chemins des enfers , choisissez ;
 Mais terminez vos jours , sortez , obéissez.

F A U S T A .

Ah ! Cruels , arrêtez.

C O N S T A N T I N .

Je ne puis y souscrire.

Allez.

F A U S T A .

En sa faveur , je n'ai qu'un mot à dire.
 Seigneur , vous me devez encore à son amour ,
 Vous m'aviez condamnée , il m'a sauvé le jour.

C O N S T A N T I N .

J'ai voulu votre mort , je vous ai condamnée.

F A U S T A .

Oui , Seigneur , on alloit trancher ma destinée ,
 Et je lui dois la vie une seconde fois ;
 Laissez-moi vous aimer autant que je le dois :
 S'il subit son arrêt , il ne m'est plus possible
 De conserver pour vous un cœur aussi sensible ;
 Craignez déjà l'horreur dont je me sens saisir ...
 Mais , quel temps plus propice avez-vous à choisir
 Pour immortaliser votre auguste clémence ?
 La vengeance avec elle éternise une offense.
 Voulez-vous être grand ? Le titre est dans vos mains ;
 Le pardon seul élevé au-dessus des humains.

CONSTANTIN.

Il a trop signalé la fureur qui l'anime.

FAUSTA.

Vous vivez, il périt, je ne vois plus son crime.

Quoi, je répands des pleurs qui ne vous touchent pas ?

Mon pere, il faut ceder, qu'on nous mène au trépas.

CONSTANTIN.

Vous mettez à sa mort un invincible obstacle ;

Votre amour va, pour lui, faire encore un miracle.

Hé bien, je vous le rends, je l'accorde à vos vœux,

Votre pere vivra, j'y consens, je le veux ;

Mais . . .

FAUSTA.

Je vous reconnois à cet effort sublime,

L'amour, dans un Héros, est toujours magnanime.

CONSTANTIN.

Non, ce n'est point assez réparer mon erreur,

J'ai pu vous soupçonner : juste Ciel, quelle horreur !

Votre mort a pensé devenir mon ouvrage ;

Il faut un sacrifice aussi grand que l'outrage.

[à Maximien.]

Seigneur, vous le savez sans vous le retracer,

Ce que j'ai fait pour vous ne sauroit s'effacer,

Et vous ne respirez qu'autant que je l'adore :

Ma clémence veut bien se signaler encore,

Et se porter, pour vous, à son dernier degré.

Depuis assez long-temps vous m'avez trop montré

Que votre ambition toujours plus affermie,

Dans le fond de votre ame est ma seule ennemie.

Je me rends, n'ayons plus rien à nous imputer ;

Cessez à votre tour de me persécuter.

Vous n'êtes point heureux, & vous ne pouvez l'être

Que dans le rang suprême où le Ciel m'a fait naître ;

Il faut vous contenter. L'Occident va nous voir

Jouir également du suprême pouvoir,

Ma générosité vous appelle au partage.

MAXIMIEN.

Non, cette égalité n'est qu'un moindre esclavage ;

70. **MAXIMIEN, TRAGÉDIE.**

J'ai trop sù qu'un collegue est un maître importun :
Tu crois me faire un don , c'est moi qui t'en fais un ;
Je te laisse le trône entier & sans partage ,
Et pour mieux t'assurer un si grand avantage.

[*Il se frappe.*]

Sois enfin délivré d'un rival dangereux ;
Juge qui de nous deux est le plus généreux.

FAUSTA.

Ah ! Mon pere.

MAXIMIEN.

C'est à toi que je me sacrifie ;
Ne pleure point ma mort , ne pleure que ma vie :
Tu n'aurois jamais eu que des jours orageux ,
Mon trépas vous étoit nécessaire à tous deux.
[*à Constantin.*]

Toi , pour qui la fortune est féconde en miracles ,
Mon destin cede au tien , tu n'auras plus d'obstacles ;
L'Orient , désormais , peut tomber sous tes fers ,
Et mon dernier soupir te livre l'Univers.

[*On l'emmen.*]

CONSTANTIN.

Trop superbe rival , jusqu'où va ta vengeance ?
Tu ne veux rien devoir à la reconnoissance :
Cruel ! En préférant la mort à mes bienfaits ,
Tu mets enfin le comble aux maux que tu m'as faits.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

**J'i lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier;
Maximien, Tragédie; & je crois que le Public, qui
lui a donné de justes applaudissemens dans les repré-
sentations, en verra l'impression avec le même plai-
sir. Fait à Paris, ce 19. Mars 1738.**

DANCHET.



MELANIDE,

COMEDIE NOUVELLE.

De Monsieur DE LA CHAUSSE'E, de
l'Académie Française.

EN CINQ ACTES EN VERS.

*Représentée sur le Théâtre de la Comédie Française
au mois de Mai 1741.*

Le prix est de 30 sols,



A P A R I S,

Chez PRAULT fils, Quai de Conty, vis-à-vis
la descente du Pont-neuf, à la Charité.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE NATIONAL BUREAU OF

THE NATIONAL BUREAU OF

THE NATIONAL BUREAU OF

THE NATIONAL BUREAU OF

THE NATIONAL BUREAU OF

THE NATIONAL BUREAU OF

THE NATIONAL BUREAU OF

THE NATIONAL BUREAU OF

THE NATIONAL BUREAU OF



THE NATIONAL BUREAU OF

THE NATIONAL BUREAU OF

THE NATIONAL BUREAU OF

THE NATIONAL BUREAU OF

THE NATIONAL BUREAU OF

THE NATIONAL BUREAU OF

MÉLANIDE.

COMÉDIE

En cinq Actes, en Vers.

ACTEURS.

DORISÉE, veuve *M^{lle} de la Motte.*

ROSALIE, fille } *M^{lle} Grandval.*
de Dorisée.

THÉODON, beau-frere } *M. Montmery.*
de Dorisée.

LE MARQUIS D'OR- } *M. Sarazin.*
VIGNY, Amant de Ro-
salie.

MÉLANIDE, Amie de } *M^{lle} Gauffin.*
Dorisée.

D'ARVIANE, Amant de } *M. Grandval.*
Rosalie.

UN LAQUAIS.

La Scène est à Paris, dans un Hôtel.



MÉLANIDE.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCÈNE PREMIÈRE.
DORISÉE, MÉLANIDE.
MÉLANIDE.



'AURAI fait à Paris un voyage inutile,

DORISÉE.

Mais auriez-vous mieux fait de demeurer tranquille

Au fond de la Bretagne, où, depuis si long-temps,
Vous avez essuyé des chagrins si constans ?

A ij

MÉLANIDE,

MÉLANIDE.

Ils étoient ignorés ; & le secret console
Je ne crains que l'éclat.

DORISE'E.

Quelle crainte frivole !

N'êtes-vous pas ici comme au fond d'un desert ?
Aucun de vos secrets n'y sera découvert.

MÉLANIDE.

S'ils étoient divulguées , j'en serois désolée.

DORISE'E.

Sachez qu'à Paris même on peut vivre isolée.
Dès que l'on fuit le monde , il nous fuit à son tour ;
Ainsi , ne craignez point l'éclat d'un trop grand jour.
Dans votre appartement reculé , solitaire ,
A tous les importuns vous pourrez vous soustraire.
Il vous est fort , aisé si vous le trouvez bon ,
De n'admettre que moi , ma fille , & Théodon.
Je vous l'ai toujours dit , ma chere Mélanide ,
Comptez que mon beau-frère est un ami solide ,
Un homme essentiel. Je l'éprouve aujourd'hui.
Hélas ! Je deviendrois bien à plaindre sans lui.
Daignez donc l'honorer de votre confiance ,
Et vous en rapporter à son expérience.

MÉLANIDE.

J'ai suivi ses conseils , mais sans trop espérer
Que ses soins généreux puissent rien operer.
Je crois même entrevoir qu'il n'oseroit m'instruire.

DORISE'E.

Par de fausses terreurs vous vous laissez séduire.
Ah ! vous méritez trop pour espérer si peu.
Mais permettez qu'enfin je vous fasse un aveu ,
Qui , depuis quelque tems , m'embarrasse & me pèse.

COMÉDIE.

3.

MELANIDE.

D'où vient?

DORISE'E.

C'est que je crains...

MELANIDE.

Quoi?

DORISE'E.

Qu'il ne vous déplaîse.

MELANIDE.

Vous me connoissez mal. Eh, de grace, ordonnez.
Puis-je vous être utile?

DORISE'E.

Oui, sans doute. Apprenez.

Celui de mes chagrins qui m'est le plus sensible.

Ma fille en est la cause.

MELANIDE.

Ah! Seroit-il possible?

DORISE'E.

Je l'aime, elle en est digne. A son goût, comme au
mien,

Je voudrois la pourvoir; & vous concevez bien.

Le sujet douloureux de mes peines secrètes.

Est-ce avec peu de bien, des procès & des dettes,

Que je puiss, à mon gré, lui choisir un époux?

Je crois que le plus sûr, s'il n'est pas des plus doux.

Seroit de ne penser qu'à gens d'un certain âge.

Parmi ceux que m'attire ici le voisinage,

Il seroit un parti qui rassemble à la fois.

Tout ce qui peut d'ailleurs déterminer mon choix.

Gloire, faveur, emplois, opulence, noblesse,

Tout s'y trouve, excepté la première jeunesse.

MELANIDE.

Est-ce un homme de guerre?

A iij.

M É L A N I D E.

D O R I S E' E.

Oui ; mais très-estimé.

M É L A N I D E.

Aime-t-il Rosalie ?

D O R I S E' E.

Il m'en paroît charmé.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en est la conquête ;
 Mais je crois entrevoir l'obstacle qui l'arrête ;
 Et s'il n'a pas encore osé se proposer ,
 J'ai lieu de soupçonner qu'il craint de s'exposer ...

M É L A N I D E.

Madame , il faut l'aider ; vous ne pouvez mieux faire.

D O R I S E' E.

Vous me conseillez donc de suivre cette affaire ?

M É L A N I D E.

Quoi ! C'est un avantage , & vous vous consultez ?

D O R I S E' E.

Il est vrai que j'y vois quelques difficultés ?

M É L A N I D E.

Quelles difficultés ?

D O R I S E' E.

Sur-tout il en est une.

Si je poursuis le bien que m'offre la fortune ;

Monsieur votre neveu sera désespéré ;

A tout autre parti je l'aurois préféré.

Car enfin , son amour , dont il n'est pas le maître ,

Depuis plus de deux ans s'est fait assez connoître.

Cet heureux mariage eût ressermé les nœuds

De la tendre amitié qui nous joint toutes deux.

D'Arviane & ma fille étoient nés l'un pour l'autre ;

Mais vous connoissez trop mon état & le vôtre.

Tant de félicité n'est pas faite pour nous :

Madame , cependant , parlez , qu'ordonnez-vous ?

COMÉDIE.

7

MÉLANIDE.

D'Arviane, sans doute, a grand tort de prétendre
Au bonheur de pouvoir être un jour votre gendre;
S'il ose s'en flatter, je ne fais pas pourquoi.
Il manque de fortune; &, comme il n'a que moi
Sur qui puisse rouler toute son espérance,
Il poursuit un bonheur hors de toute apparence.
Mais d'un enchantement, plus fort que mes discours;
Je vois bien qu'il est tems d'interrompre le cours.
N'ayez pour d'Arviane aucune complaisance.
Et, comme son amour, & sur-tout sa présence;
Pourroient nuire aux projets dont vous m'entretenez,
Mes ordres absolus lui vont être donnés.

DORISÉE.

Comment ?

MÉLANIDE.

L'occasion en est fort naturelle.

N'est-il pas tems qu'il aille où son devoir l'appelle ?
Quoi qu'il prétende encor éloigner son départ,
Pour mes avis, je crois qu'il aura quelqu'égard.

DORISÉE.

Madame, ce départ est un grand sacrifice;
Pourra-t-il s'y résoudre ?

MÉLANIDE.

Il faut qu'il obéisse.

DORISÉE.

Je le plains.

MÉLANIDE.

Il m'est cher.

DORISÉE.

Ah ! Vous pouvez l'aimer,

Sans craindre que personne ose vous en blâmer;
Il a tout ce qui rend la jeunesse charmante.

A iii

M É L A N I D E.

M É L A N I D E.

Je lui vois tous les jours un défaut qui s'augmente.

D O R I S É E.

Quel est-il ?

M É L A N I D E.

Un peu trop d'impétuosité.

D O R I S É E.

Non , qu'il n'en perde rien. Tant de vivacité
Désigne un grand courage , & beaucoup de droiture ;
Ces cœurs-là font toujours honneur à la nature.
D'ailleurs , je ne crois pas qu'on puisse , à dix-huit ans ,
Avoir moins de défauts avec plus d'agréments.

M É L A N I D E.

Je vous suis obligée. Il aura beau se plaindre ,
A partir dès demain je saurai le contraindre ;
Et je vais de ce pas . . .

D O R I S É E.

Je crois le voir entrer.

Adieu. Je voudrois bien ne le pas rencontrer.

S C E N E . I I.

D'ARVIANE , MÉLANIDE.

M É L A N I D E.

J'Avois à vous parler.

D'ARVIANE.

Ma joie en est extrême.

Le sujet qui m'amène est sans doute le même ;
Et je venois exprès vous chercher en ces lieux.

COMÉDIE.

9

MÉLANIDE.

Vous avez dû songer à faire vos adieux.

D'ARVIANE.

Non, Madame.

MÉLANIDE.

Tant pis. Vous auriez dû les faire.

D'ARVIANE.

Rien ne me presse encor ; & je compte

MÉLANIDE.

Au contraire ;

Vous partez dès demain.

D'ARVIANE.

Sur un nouveau congé,

Qu'on m'a fait espérer, je m'étois arrangé.

MÉLANIDE.

Vous n'en obtiendrez point, si vous voulez me plaire.

Faut-il, sur vos devoirs, qu'un autre vous éclaire ?

Et voulez-vous tomber dans le relâchement ?

Puisqu'on pense de vous avantageusement,

Conservez ce bonheur sans y porter atteinte.

D'ARVIANE.

Ne puis-je demander sans scrupule & sans crainte ;

Que l'on me renouvelle un malheureux congé ?

Est-ce donc le premier que l'on ait prolongé ?

MÉLANIDE.

D'accord : mais le plus sage est celui qui s'en passe.

Hé ! Peut-on, sans rougir, aller demander grace,

Quand il est question de remplir son devoir ?

Quel prétexte avez vous à faire recevoir ?

Vous n'osez me le dire ; & j'entens ce langage.

D'ARVIANE.

Je n'imaginois pas être dans l'esclavage.

Dans ma profession, il est quelques loisirs,

Que la gloire permet de prêter aux plaisirs ;

Quand il en sera tems , je pourrai m'y soustraire :
Je ne fais point manquer où je suis nécessaire.

M É L A N I D E .

J'ai vu que votre ardeur & votre activité
Ne se mesuroient pas sur la nécessité.
Un cercle moins étroit renfermoit votre zèle.
Déjà l'on vous citoit par-tout comme un modèle.
Ah ! Vos devoirs , pour vous , auroient le même
appas :

Mais un charme funeste enchaîne ici vos pas.
Vous vous dissimulez le tort que vous vous faites.
Vous convient-il d'aimer , dans l'état où vous êtes ?
Laissez , Monsieur , laissez l'amour aux gens heureux,
Hélas ! C'est un plaisir qui n'est fait que pour eux.
Accablé sous le poids d'une chaîne importune ,
Eh , comment voulez-vous aller à la fortune ?
Il sera tems d'aimer quand vous serez au port.

D' A R V I A N E .

Vous verrai-je toujours soupirer sur mon sort ?
Est-il si différent de celui de tant d'autres ;

M É L A N I D E .

Ne vous comparez point.

D' A R V I A N E .

Quels discours sont les vôtres !
Mon sort n'est pas des plus heureux , sans contredit.
Je n'ai rien oublié. Vous m'avez assez dit
Que les infortunés à qui je dois la vie ,
Contraints , par des malheurs , à quitter leur patrie ;
Ayant bien-tôt après fini leurs tristes jours ,
Ne m'avoient , en mourant , laissé d'autres secours ;
Que vos seules bontés , avec quelque naissance :
Et vous avez pour moi , dès ma plus tendre enfance ;
Pris des soins , que le tems n'a pû diminuer ;

COMÉDIE.

11

Tant que vous daignerez me les continuer,
Ma situation ne sera point affreuse.

MÉLANIDE.

Il ne tiendrait qu'à vous qu'elle fût plus heureuse ;
Mais , par un contre-tems qu'on éprouve toujours ,
La prudence ne vient qu'à la fin des beaux jours.
L'amour , qui peut vous faire un tort si manifeste ,
N'est pas le seul écueil qui vous sera funeste :
Vous en rencontrerez bien d'autres en tous lieux ;
Vous avez dans l'esprit un feu séditieux ,
Qui prend de plus en plus sur votre caractère.
Le plus léger obstacle aussi-tôt vous altère ;
Vous ne supportez rien. N'apprenez-vous jamais
L'art de dissimuler , ou de souffrir en paix
Les contrariétés dont la vie est semée ?
La moindre , dans votre ame aisément enflammée ,
Vous donne du dépit , du dégoût , de l'humeur.
Quand on veut , dans le monde , avoir quelque bon-
heur ,
Il faut légèrement glisser sur bien des choses :
On y trouve bien plus d'épines que de roses.
Aux contradictions il faut s'accoutumer ,
Ou , loin de tout commerce , aller se renfermer.
Ce discours vous ennuie ?

D'ARVIANE.

En quoi donc ?

MÉLANIDE.

J'en soupire.

Mais tels sont les avis que l'amitié m'inspire ,
A la veille du jour où vous m'allez quitter ;
Par tout où vous serez , tâchez d'en profiter.

MÉLANIDE.

D'ARVIANE.

Pourquoi ce prompt départ ?

MÉLANIDE.

N'y formez point d'obstacle.

Le cœur d'un galant homme est son plus sûr oracle :

Interrogez le vôtre , & suivez son conseil.

SCENE III.

D'ARVIANE *seul.*

OH, parbleu , je ne vis jamais rien de pareil ;
 C'est me tyranniser d'une façon cruelle.
 Je veux bien lui passer ses leçons & son zèle.
 Mais , qu'à propos de rien , elle fixe à demain
 Mon malheureux départ ! L'ordre est trop inhumain.
 C'est une cruauté qui n'eût jamais d'égale ;
 Et l'on ne permet pas que mon dépit s'exhale ?
 Il faut paisiblement digérer ce poison ?
 Non , malgré ma douceur , j'enrage ; & j'ai raison.

SCENE IV.

ROSALIE , D'ARVIANE.

D'ARVIANE *allant au-devant de Rosalie.***A**H, Rosalie !

ROSALIE.

Eh bien ? Quel sujet vous agite ?

D'ARVIANE.

On prétend que je parte ; on veut que je vous quitte.

ROSALIE.

Est-ce un mal aussi grand que vous l'imaginez ?

D'ARVIANE.

Et vous aussi , cruelle , & vous m'y condamnez !

Quoi , vous me prescrivez ce départ inutile ?

Mais pour quelles raisons faut-il que je m'exile ,

Que j'aie sans besoin prévenir mon devoir ,

Et perdre des momens consacrés à vous voir ?

Vous le savez ; pour peu que la gloire m'appelle ;

Je ne balance pas à vous quitter pour elle.

Que dis-je ? Pardonnez ; ce n'est pas vous quitter

Que d'aller acquérir de quoi vous mériter.

Mais quand rien ne m'oblige...

ROSALIE.

Ecoutez. On m'ordonne

D'user de tous les droits que votre amour me donne.

On s'en prendroit à moi si vous ne partiez pas ;

Comme si je pouvois disposer de vos pas ,

Et vous faire obéir au gré de mon envie.

D'ARVIANE.

Eh ! Qui peut mieux que vous décider de ma vie ?

Ah ! Du moins , convenez , enfin de bonne foi ,

De l'empire absolu que vous avez sur moi.

ROSALIE.

Il faut donc m'en donner la preuve la plus claire.

D'ARVIANE.

Je suis bien malheureux , dès qu'elle est nécessaire.

Hélas ! Je dois m'attendre à tout de votre part.

ROSALIE.

On veut que vous partiez.

Quoi, toujours ce départ ?

Vous l'avez résolu ?

ROSALIE.

Si l'amour vous arrête,

Vous y gagnerez peu. Sachez ce qui s'apprête.

D'ARVIANE.

Voyons.

ROSALIE.

Ma mere...

D'ARVIANE.

Eh bien ?

ROSALIE.

M'ordonne de vous fuir.

D'ARVIANE.

On n'aura point de peine à vous faire obéir.

ROSALIE.

J'obéirai, sans doute.

D'ARVIANE.

On vous l'a fait promettre ?

ROSALIE.

Et j'exécuterai ma parole à la lettre.

D'ARVIANE.

Je le crois.

ROSALIE.

Cependant, vous ferez sagement

De vous prêter de même à cet arrangement ;

D'avoir l'attention d'éviter ma présence.

D'ARVIANE.

Ne faut-il pas plus loin pousser la complaisance,

Et, pour l'amour de vous, cesser de vous aimer ?

ROSALIE.

Vous feriez bien.

COMÉDIE.

12

D'ARVIANE *animé.*

L'avis a de quoi me charmer !

ROSALIE.

Vous vous fâchez , je crois ?

D'ARVIANE.

J'ai tort d'être sensible ;

Et de ne pas avoir cet air toujours paisible ,

Qui montre que , pour vous , tout est indifférent !

Ah ! Je n'en connois pas de plus desespérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

D'ARVIANE.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage :

Si pour vous c'en est un ; quant à moi , je le suis.

Plus je sens vivement , plus je sens que je suis.

L'égalité d'humeur vient de l'indifférence.

Et quoique vous puissiez dire pour sa défense ,

L'insensibilité ne sçauroit être un bien.

Quoi ! Jamais n'être ému , n'être affecté de rien ;

Rester au même point tout le tems de sa vie ,

Tandis qu'autour de nous , tout change , tout varie ;

Borner , ou pour mieux dire , anéantir son goût ;

Ne voir , ne regarder , & n'envisager tout

Qu'avec les mêmes yeux , que sous la même forme ;

N'avoir qu'un sentiment , qu'un plaisir uniforme ;

Etre toujours soi-même : Y peut-on résister ?

Est-ce là vivre ? Non. C'est à peine exister.

ROSALIE.

Ainsi votre bonheur est grand ?

D'ARVIANE.

Il devoit l'être.

Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître

Qu'il le faut . . . Mais , quel est l'état où je vous vois ?
 Vous ne me quittez pas pour la première fois ,
 Et vous n'avez jamais eu tant d'inquiétude !

D'ARVIANE.

Hélas ! Je vous laissois dans une solitude ;
 Où vos charmes naissans , par moi seul adorés ;
 De tout ce qui respire étoient presque ignorés.
 A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres.
 Grands dieux ! Que ce départ est différent des autres !
 Vous restez à Paris. Déjà de tous côtés
 On se plaît à semer le bruit de vos beautés.
 Et sur quoi voulez-vous que mon repos se fonde ?
 Je vous vois mille amans.

ROSALIE.

Qui sont-ils ?

D'ARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore , il faudroit me nommer . . .

D'ARVIANE.

Eh ! Ce sont

Tous ceux qui vous ont vûe , & ceux qui vous verront ;
 Paroîtrez-vous toujours surprise d'être aimée ?
 Ou n'y seriez-vous pas encore accoutumée ?
 Vous feignez d'ignorer quel est votre pouvoir.
 On ne fait point d'amant sans s'en appercevoir.
 Le Marquis d'Orvigny n'est pas sous votre empire ?

ROSALIE.

Et quand cela seroit , qu'auriez-vous à me dire ?

D'ARVIANE.

Qu'il vous plaît de le voir épris de vos appas ,
 Et qu'ici tous les jours il ne reviendrait pas ,
 Si vous ne l'attiriez ,

ROSALIE.

Je dépens d'une mere,

Et d'un oncle, qui m'a toujours servi de pere.

Il m'aime ; & vous savez que je puis esperer

D'en hériter un jour, s'il veut me préférer.

Puis-je avoir trop d'égards pour tous ceux qu'il honore ?

A l'égard du Marquis ; s'il m'aime, je l'ignore :

Tout ce que j'en puis dire, est qu'il est fort discret,

D'ARVIANE.

Vous lui ferez bien-tôt avouer son secret :

ROSALIE.

Je ne prétens lui faire aucune violence.

D'ARVIANE.

Il ne tardera pas à rompre le silence :

Apprenez que vos yeux en savent plus que vous.

Vous leur laissez parler un langage si doux ;

Ils savent regarder d'une façon si tendre,

Qu'on croit être bien-tôt en droit de les entendre ;

Chacun de vos regards paroît un sentiment ;

Qui semble autoriser les desirs d'un amant ;

Et dès qu'ils sont formés, l'espoir les fait éclore.

ROSALIE.

L'avez-vous, cet espoir, qui fait que l'on m'adore ?

D'ARVIANE.

De tous ceux que l'amour a mis sous votre loi,

Vous n'avez jamais su désespérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à souffrir un si dur esclavage ?

D'ARVIANE.

Vous, à qui l'on ne peut cesser de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis ? Osez le réclamer.

R

D'ARVIANE.

Ne s'engage-t-on pas, quand on se laisse aimer ?

ROSALIE.

Ainsi vous m'apprenez, d'une façon discrète,
Que, naturellement je suis un peu coquette.

D'ARVIANE.

Ah ! Si vous vouliez l'être, il ne tiendrait qu'à vous.

ROSALIE.

Eh ! N'est-ce point aussi que vous seriez jaloux ?

D'ARVIANE.

Qui suis-je donc pour être exempt de jalousie ?

Mais la mienne, bien loin d'être une frénésie,

N'est qu'un sentiment vif, & toujours animé

Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

Non, je vous ai connu dès l'âge le plus tendre.

Quand je pouvois encore à peine vous entendre ;

Il sembloit que, pour vous, l'amour & la raison

Auroient dû, dans mon cœur, prévenir leur saison ;

A vos fausses terreurs, tout servoit de matière ;

Vous vouliez occuper mon ame toute entière.

Chez vous, l'inquiétude est dans son élément :

On n'a jamais été plus injuste en aimant.

En croyant pénétrer au fond de ma pensée,

Hélas ! combien de fois m'avez-vous offensée ?

L'amour dans votre cœur est toujours en courroux.

D'ARVIANE.

Ah ! Vous me trahirez, je le fais mieux que vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin laissons-là le reproche.

Monfieur, en attendant que le tems nous rapproche,

Il faut vous éloigner ; il faut nous séparer.

Votre départ m'importe ; allez le préparer.

Imaginez pourtant que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être.

D'ARVIANE.

Ah ! Seroit-il possible ?

Oserois-je expliquer ? ...

ROSALIE.

Finissons l'entretien ;

Il n'a que trop duré : je n'écoute plus rien.

SCENE V.

D'ARVIANE *seul.*

C'En est fait ; aux chagrins je ne suis plus en proie.
Non , jamais je ne fus si transporté de joie.
L'absence est donc un bien ? ... Sans elle , aurois-je
appris

Que j'ai touché l'objet dont mon cœur est épris ?
Il falloit me bannir pour savoir qu'elle m'aime.
Mais puis-je me flatter de ce bonheur suprême ?
Que dis-je ? S'il est vrai , je l'apprend un peut tard.
Pour la première fois , au moment d'un départ ,
Ce cœur , où je n'ai vu que de l'indifférence ,
Me donne tout-à-coup une douce espérance !
Pourquoi m'aimeroit-elle ? Est-ce une trahison ?
Auroit-elle employé cet aimable poison
Pour me perdre ? ... Il faut voir. Ma présence fatiguée
Contre mes intérêts on trame quelque intrigue :
Rosalie elle-même y pourroit avoir part.
Pour nous en éclaircir , retardons mon départ.

Fin du premier acte.

B ij

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS D'ORVIGNY,
THÉODON.

LE MARQUIS.

J'Allois me plaindre à vous.

THÉODON.

Eh , de quoi , je vous prie ?

LE MARQUIS.

D'avoir empoisonné tout le cours de ma vie.

THÉODON.

C'est me faire un reproche assez mortifiant.

LE MARQUIS.

En flattant mon amour , en le fortifiant

Dans mon ame incertaine , & toujours combatue ;

Vous avez irrité le poison qui me tue.

Sans vous , le fol espoir ne m'eût pas enyvré ;

Et peut-être déjà serois - je délivré

D'un mal , qui , dans le tems , n'étoit pas incurable.

THÉODON.

Mon tort est donc bien grand ?

LE MARQUIS.

Il est irréparable.

THÉODON.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

Sur votre appui je n'ai que trop compté !
Devois-je encore aimer ? Je vous ai raconté
L'histoire de ce triste & secret hymenée ,
Dont on me fit briser la chaîne fortunée.
Vous savez quelle fut la douleur que j'en eus ;
Et, qu'ayant employé bien des soins superflus
A chercher en tous lieux une épouse si chère ,
Alors pour me venger des rigueurs de mon pere ;
Je me promis du moins le reste de mes jours
De fuir également l'hymen & les amours.
Vaine promesse ! Hélas ! Qu'est-elle devenue !
Sans vous , cruel ami , je l'aurois mieux tenue.

THÉODON.

J'aurois quelque reproche à vous faire à mon tour.
Avois-je mandié l'aveu de votre amour ?
Votre cœur s'est ouvert sans nulle violence :
Quand vous avez rompu ce pénible silence ,
Vous cherchiez de l'espoir , je vous en ai donné.

LE MARQUIS.

C'est de quoi je me plains.

THÉODON.

J'en dois être étonné.
Car enfin je n'ai pû , ni dû vous faire un crime
D'une ardeur , qui n'a rien que de très-légitime.
D'où viennent ces remords ? Votre épouse n'est plus ;
Depuis assez long-tems ; & croyez au surplus ,
que , pour peu que sa mort eût été moins certaine ,
Malgré l'arrêt cruel qui brisa votre chaîne ,
Je n'aurois pas laissé mourir un feu si beau ;
Mais cette infortunée est au fond du tombeau.

MÉLANIDE, LE MARQUIS.

J'ai trahi mes sermens ; j'ai vaincu mes scrupules ;
Et c'est pour me couvrir des plus grands ridicules.

THÉODON.

Quels sont donc ces travers si grands & si fâcheux ?

LE MARQUIS.

C'est l'amour à mon âge , & l'amour malheureux ;
Je vais servir à tous de fable & de risée.

THÉODON.

Eh ! Par où cette crainte est-elle autorisée ?

LE MARQUIS.

Puis-je plaire à l'objet qui m'a trop enflammé ?

D'Arviane l'adore ; il doit en être aimé.

Et n'est-ce pas à moi la plus grande folie

D'oser lui disputer le cœur de Rosalie ?

El l'aime ; il lui conviens ; ils sont dans leurs beaux
jours ;

El vient de me jurer qu'il l'aimera toujours.

J'en jure bien autant. Mais quelle différence ?

Je sens trop que l'amour lui doit la préférence.

Entre nous , en effet , le choix n'est pas égal.

THÉODON.

Il est rare d'aimer sans avoir de rival.

LE MARQUIS.

Je le crois. Mais , du moins , il eût fallu m'instruire.

THÉODON.

D'Arviane , en tout cas , ne pourra pas vous nuire.

LE MARQUIS.

Il n'est point de rival qui ne soit dangereux.

THÉODON.

Il vient de recevoir un ordre rigoureux ,

Qui va vous délivrer de cette concurrence.

LE MARQUIS.

Comment ?

COMÉDIE.

22

THÉODON.

Il part demain, & perd toute espérance.

LE MARQUIS.

Vous me débarrassez d'un poids bien importun.

Il faut qu'à cet aveu j'en ajoute encore un

Qui va me rabaisser à mes yeux comme aux vôtres.

Mes ardeurs ne sauroient se comparer à d'autres.

Je sens de plus en plus que j'ai bien moins aimé.

La première beauté dont je fus si charmé.

Ce déplorable amour, que j'ai pour Rosalie,

Va jusqu'à la fureur; oui, c'est fait de ma vie;

J'en mourrai, s'il n'a pas le plus heureux succès;

Je n'exagère point un si cruel excès.

Et vous, si vous m'aimez, achevez votre ouvrage.

Vous m'avez embarqué; sauvez-moi du naufrage.

Vous connoissez mon rang, ma naissance, mon bien;

Parlez à votre sœur, & ne ménagez rien.

Je ne puis trop payer le bonheur de ma vie.

Enfin, pour obtenir la main de Rosalie,

Sacrifiez-lui tout: j'ose vous l'ordonner,

Je lui devrai bien plus que je ne puis donner.

THÉODON.

Je verrai Dorisée.

LE MARQUIS.

Oui, reglez avec elle.

THÉODON.

Je compte vous porter une heureuse nouvelle.

LE MARQUIS.

Vous me le promettez?

THÉODON.

Vous pouvez espérer.

LE MARQUIS.

Près d'elle, en attendant, je vais donc respirer.

S C E N E I I.

THÉODON *seul.*

Cette affaire n'est pas difficile à conclure ;
 Et voilà pour ma nièce une heureuse aventure.
 J'imagine pourtant que ce choix-là n'est pas
 Celui qui pour son cœur auroit le plus d'appas.
 Mais voyons Mélanide. Il faut bien qu'elle sache
 Le triste & malheureux secret que je lui cache.
 Tous mes retardemens ne pourroient empêcher...

S C E N E I I I.

MÉLANIDE , THÉODON.

THÉODON.

A Votre appartement je vous allois chercher.

MÉLANIDE.

J'étois chez Dorisée, où nous parlions ensemble :

Je la quitte toujours quand le monde s'assemble.

THÉODON.

Vous le fuyez ?

MÉLANIDE.

Beaucoup.

THÉODON.

Je ne vous comprends pas.

Peut-on.

Pent-on ne pas l'aimer , quand on a tant d'appas ;
 Lorsqu'on est comme vous , si sûre de lui plaire ;
 Tandis que l'on en voit tant d'autres , au contraire ,
 A travers le torrent se jeter à grand bruit ,
 Et suivre avec fureur le monde qui les fuit ?

MÉLANIDE.

N'auriez-vous point, Monsieur, quelque chose à m'ap-
 prendre ?

THÉODON.

Je ne fais que vous dire , & quel compte vous rendre ;
 Un si fâcheux détail doit vous être épargné.

MÉLANIDE.

Non, non, parlez.

THÉODON.

Je suis tout-à-fait indigné.

MÉLANIDE.

Eh, de quoi donc, Monsieur ?

THÉODON.

Dites-moi, je vous prie,

Qu'avez-vous fait à ceux à qui le sang vous lie ,
 Pour qu'ils se soient ainsi contre-vous déchaînés ?
 Je ne vis de mes jours des gens plus acharnés ,

MÉLANIDE.

Peut-être ont-ils raison , du moins aux yeux du monde :

C'est ce qui cause ici ma retraite profonde.

THÉODON.

Vos biens sont dans leurs mains sans espoir de retour ;
 Ne nous en flattons point : je n'y vois aucun jour.
 Ils se trouvent armés d'un titre incontestable.

MÉLANIDE.

Suis-je deshéritée ?

THÉODON.

Il est trop véritable.

M É L A N I D E.

Quoi , mon pere & ma mere ont eu cette rigueur ?
Se peut-il que le tems n'ait pas changé leur cœur ?

T H É O D O N.

En termes trop précis leur volonté s'exprime.
Des rigueurs de la loi vous êtes la victime.

M É L A N I D E.

Ah , ciel !

T H É O D O N.

Que votre sort est digne de pitié !

M É L A N I D E.

Ils ne m'ont donc laissé que leur inimitié ?
De toutes mes douleurs c'est la plus importune.
Mon pardon m'eût été plus cher que ma fortune.
M'abandonnerez vous à mon sort rigoureux ?
Et mettez-vous un terme à vos soins généreux ?
Je n'espere qu'en vous. A quoi dois-je m'attendre ?

T H É O D O N.

A tout ce qui dépend de l'ami le plus tendre.

M É L A N I D E.

Je vais donc Le pourrai-je ? Ah , quelle extré-
mité !

Je vais mettre le comble à ma calamité.

T H É O D O N.

Quelle est cette frayeur ?

M É L A N I D E.

Elle est bien légitime.

Quand vous me connoîtrez , je perdrai votre estime.

T H É O D O N.

Non , Madame ; daignez vous rassurer.

M É L A N I D E.

Ah , ciel !

Il faut donc dévoiler un secret si cruel ,
Et m'arracher enfin Vous ne pourrez me croire.

C'est l'aveu d'une erreur qui m'a coûté ma gloire.
 J'ai payé cherement l'égarement affreux
 Où je tombai. Ce fut à l'âge dangereux,
 Où souvent le bonheur peut mieux que la sagesse
 Sauver un jeune cœur des pièges qu'on lui dresse.
 Sans m'en appercevoir, le mien fut obsédé.
 Je plûs ; j'y fus sensible. A peine eus-je cédé
 Que notre amour naissant, si doux, si plein de char-

mes,

En s'augmentant toujours, me coûta bien des larmes.
 L'avenir à nos yeux, sans nulle obscurité,
 Vint s'offrir, & troubla notre sécurité.

Nous vîmes, mais trop tard, que jamais l'hyménée
 Ne feroit le bonheur de notre destinée.

Nous devînmes certains de ne point obtenir
 L'heureux consentement qui pouvoit nous unir.

Des haines, des procès, & mille circonstances,

Auroient fait rejeter nos plus vives instances.

Nos feux étoient secrets : s'ils s'étoient déclarés,

Notre perte étoit sûre ; on nous eût séparés.

T H É O D O N *à part.*

Le Marquis à peu près m'a tenu ce langage.

[*à Mélanide.*]

Continuez.

M É L A N I D E.

Je n'ose en dire davantage.

T H É O D O N.

Non, Madame ; daignez me parler sans détour :

Quel parti prenez-vous ?

M É L A N I D E.

Le parti de l'amour :

L'objet de ma tendresse employa trop de charmes :

Son affreux désespoir me causa trop d'alarmes.

L'un & l'autre aveuglés, l'un & l'autre indiscrets,

C ij

Nous osâmes penser à des liens secrets.
 L'effroi me tint long-tems au bord du précipice.
 Hélas ! il n'en est point que l'amour ne franchisse.
 Je ne pus résister au penchant le plus doux.
 Sur la foi des sermens ... nous devinmes époux.
 Je vois que sans frémir vous n'avez pû m'entendre :
 A ce funeste effet je devois bien m'attendre.
 Nous étions trop heureux ; notre amour nous trahit ;
 Ce funeste secret enfin se découvrit.
 J'éprouvai la rigueur que j'avois méritée ,
 D'une famille alors justement irritée.
 Celle de mon époux ardente à nous punir ,
 Résolue de me perdre & de nous désunir.
 En vain il réclama contre leur violence.
 Un arrêt (qu'on dit juste) assouvit leur vengeance.
 A peine mon opprobre eut été prononcé ,
 Par un pere en fureur il me fut annoncé ;
 Au rang de ses enfans je ne fus plus comptée ;
 Dans le fond d'un desert je me vis transportée ,
 Où depuis dix-sept ans livrée à mes douleurs ,
 Aucun soulagement n'a suspendu mes pleurs.

THEODON à part.

Quelle conformité !

M É L A N I D E .

Ce qui va vous surprendre ,
 Croiriez-vous que l'amant , que l'époux le plus tendre
 Me laissa dans l'horreur du plus profond oubli ?
 Son amour , ses sermens , tout fut enseveli
 Mais le dois-je accuser de tant de perfidie ?
 Non , le moindre soupçon m'auroit coûté la vie.
 Ses soins , comme les miens , ont été superflus.
 Il m'a cherchée en vain ; peut-être il ne vit plus.
 C'est pour le retrouver que mon cœur vous implore.
 Tout peut se réparer. S'il respire , il m'adore.

Je suis libre ; il doit l'être. Aidez-moi de vos soins.
 Pour mon seul intérêt je vous presserois moins.
 Il en est un plus cher à ma tendresse extrême.

THEODON.

N'êtes vous pas un fils ?

MELANIDE.

Hélas ! C'est pour lui-même

Que la plus tendre mere implore votre appui.

THEODON.

[à part.] [haut.] [à part.]
 Justement ! Espérez. Sachons si c'est celui...

MELANIDE.

Mon époux seroit-il de votre connoissance ?

THEODON.

Peut-être. N'est-il pas d'une illustre naissance ?

MELANIDE.

Oui , Monsieur ; il servoit : il doit être avancé.

THEODON.

Comment se nommoit-il ?

MELANIDE.

Le Comte d'Ormanché.

THEODON avec chagrin.

Ce n'est plus lui.

MELANIDE.

Qui donc ?

THEODON.

Je croyois le connoître.

Le rapport est entr'eux aussi grand qu'il peut l'être :

Mais c'est un faux espoir que je vous ai donné.

MELANIDE.

Que dites-vous ?

THEODON.

Celui que j'avois soupçonné ,

Depuis long-tems , éprouve un sort pareil au vôtre.

C. iiij

Tout ressemble, au nom près ; mais il en porte un autre.

MÉLANIDE.

Rien n'est plus étonnant. Comment l'appelle-t-on ?

THEODON.

Le Marquis d'Orvigny. Le connoissez-vous ?

MÉLANIDE.

Non.

THEODON.

Il vient souvent ici.

MÉLANIDE.

Voilà ce que j'ignore.

THEODON.

Vous auriez pu le voir ; vous le pouvez encore.

MÉLANIDE.

Où donc ?

THEODON.

Chez Dorifée. Il n'y fait que d'entrer.

Comment avez vous pu ne le pas rencontrer ?

MÉLANIDE.

Je disparois toujours dès qu'il vient des vigiles ;

Et je n'ai jamais vu celui que vous me dites.

THEODON.

Il faut chercher ailleurs. Je vous promets du moins

Que je n'épargnerai ni mes pas ni mes soins.

MÉLANIDE.

Quel embarras pour vous !

THEODON.

Je m'en charge avec joie ;

Et je vais dès ce jour me mettre sur la voie.

MÉLANIDE.

On ne fait point ici ma situation.

J'ai craint de me livrer à leur discrétion.

COMÉDIE.

31

THEODON.

Quoi, vous n'avez jamais appris à Dorisée
La cause de vos pleurs ?

MELANIDE.

Non : je l'ai déguisée.
J'en'ai crû qu'à vous seul devoir ouvrir mon cœur.

THEODON.

Mon zèle me rendra digne de cet honneur.

SCÈNE IV.

THEODON *seul.*

D'Abord, à Dorisée allons, courons apprendre
Un bonheur, que, sans doute, elle n'osoit at-
tendre.

Que je plains d'Arviane ! Il sera furieux.

Mais, que faire ? Il pourra quelque jour trouver
mieux.

A son âge, on remplace aisément ce qu'on aime.

Mélanide revient.

S C E N E V.

MELANIDE , THEODON.

MELANIDE.

A H , ma joie est extrême !
Il sortoit ; je l'ai vû.

THEODON.

Qui donc avez-vous vû ?

MELANIDE.

Le Marquis d'Orvigny ... Quel bonheur imprévu !
Je m'étois mise en lieu , d'où , sans être apperçue ,
Je l'ai vû de mes yeux. Ils ne m'ont point déçue :
Il sembloit que mon cœur me l'avoit annoncé.

THEODON.

Quoi ?

MELANIDE.

Le Marquis est

THEODON.

Qui ?

MELANIDE.

Le Comte d'Ormanché.

THEODON.

Ne vous trompez-vous point ?

MELANIDE.

Quoi ! Vous doutez encore !

Hé ! Peut-on se méprendre à l'objet qu'on adore ?

C'est lui-même ; j'en ai des signes trop certains.

Mes sens se sont troublés ; mes yeux se sont éteints ;
Mon cœur a tressailli Que mon ame est ravie !
Non , il n'est plus personne à qui je porte envie.
Tous mes pleurs sont payés. Sans mon saisissement ;
J'aurois cédé , sans doute , à mon empressement ...
Vous avez déploré mon infortune affreuse.
Félicitez-moi donc.

THEODON *d'un air embarrassé.*

La rencontre est heureuse.

MELANIDE.

Heureuse ! J'en mourrai. Mais ne differez pas ;
Vers un époux si cher précipitez vos pas ;
Sa vive impatience égalera la mienne.
Qu'il vienne réunir ma flâme avec la sienne.
Volez ... Mais je vous vois un air embarrassé !
D'où vient ce froid mortel dont vous êtes glacé ?
Ne partagez-vous point le bonheur qui m'arrive ?

THEODON.

J'avouerais que ma joie auroit été plus vive ,
Si je n'appréhendois un contre-tems fâcheux.

MELANIDE.

En quoi donc mon bonheur peut-il être douteux ?

THEODON.

Il ne devoit pas l'être.

MELANIDE.

Expliquez-vous , de grace.

Quel est ce contre-tems ? Qu'est ce donc qui se passe ?
Je retrouve l'époux que j'avois tant pleuré.
Se peut-il que mon sort ne soit pas assuré ?

THEODON *après avoir un peu rêvé.*

Il reprendra sans doute , une chaîne si belle.
Il est trop vertueux pour n'être pas fidelle.

SCENE VI.

DORISÉE , ROSALIE , THEODON ;
MELANIDE.

DORISÉE à *Rosalie*.

ON a sur un amant un pouvoir absolu.
Il auroit obéi, si vous l'eussiez voulu.

ROSALIE.

Madame, ce reproche a de quoi me surprendre.

DORISÉE à *Mélanide*.

D'Arviane nous reste, on vient de me l'apprendre.
Je pense qu'il est bon de vous en avertir.

MELANIDE.

Il me semble pourtant qu'il s'apprête à partir.

DORISÉE.

J'ai su qu'il ne pouvoit se résoudre à l'absence ;
Et que, pour vous cacher sa défobéissance,
Il doit se retirer chez un de ses amis.

MELANIDE.

Je croyois qu'à mon ordre il seroit plus soumis.

DORISÉE regardant *Rosalie*.

Aux volontés d'une autre il auroit pu se rendre.
On avoit des moyens qu'on n'a pas voulu prendre.

La raison m'en paroît aisée à pénétrer.
Mais , laissons ces détails ; je n'y veux pas entrer.

ROSALIE.

Trop de prévention peut-être vous abuse.

DORISÉE.

La prompt obéissance est la meilleure excuse :
C'est la seule , en un mot , que je puisse adopter.
Ainsi , Mademoiselle , il vous plaira d'opter.
Le Cloître est d'un côté , de l'autre est l'Hyménée ;
Vous même , décidez de votre destinée.
Acceptez , dès ce jour un époux de ma main ,
Ou déterminez-vous à partir dès demain.
On vous offre un bonheur que vous n'osiez prétendre ;
Le Marquis d'Orvigny vient de me faire entendre
Qu'il veut bien partager sa fortune avec vous.
C'est le plus tendre amour qui vous offre un époux.

MELANIDE à part.

Oh ciel ! Quel coup de foudre !

DORISÉE à Rosalie.

En cas qu'il vous convienne ,

Dictéz votre réponse , elle sera la mienne.

MELANIDE à part.

Oh ciel !

DORISÉE à Rosalie.

Pour d'Arviane , il y faut renoncer ;

[*en regardant Mélanide.*]

Madame vous dira de n'y jamais penser.

MELANIDE à part.

Que vais-je devenir ?

DORISÉE à Mélanide.

Qu'elle même décide ...

Que vois-je ! ... Qu'avez-vous ? ... Ma chere Méla-
nide.

MELANIDE *en se laissant aller dans les bras
de Theodon.*

Hélas ! Je n'en puis plus.

THEODON.

Aidez-moi promptement.

Il faut la ramener dans son appartement.

[*Derisée, Rosalie & Theodon l'emmenent.*]

Fin du second acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALIE *seule.*

Que je hais du Marquis la recherche importune !
Faut-il que d'Arviane ait si peu de fortune ?
Ah ! Du moins , pour jamais , s'il me perd aujourd'hui ,

Un autre n'aura pas un bien qui fut à lui.
Mais , hélas ! le voici. Faisons-nous violence ;
Pour le persuader de mon indifférence.
Le bonheur de savoir qu'il me fait soupirer ,
Ne pourroit plus servir qu'à le desespérer.

SCÈNE II.

D'ARVIANE , ROSALIE.

ROSALIE.

Que ne me fuyez-vous ? Quel espoir vous attire ?

D'ARVIANE.

Vous paroissiez avoir quelque chose à me dire.

M É L A N I D E,
D O R I S É E.

Je l'ai crû. Ce n'est rien. Ne me retenez plus.
D' A R V I A N E.

Pour le plus grand mépris je prendrai ce refus.
R O S A L I E.

Mais il faut donc vouloir tout ce qui peut vous plaire ?
Hé bien ! N'avez vous point de reproche à vous faire ?
D' A R V I A N E.

Le seul que je me fasse est de vous trop aimer.
R O S A L I E.

Laissez-là votre amour ; tâchez de vous calmer.
Que devient ce départ promis & nécessaire ?

D' A R V I A N E *plus doucement.*
J'y songe apparemment.

R O S A L I E.

On fait tout le contraire.

D' A R V I A N E *vivement.*

C'est me persécuter d'une étrange façon.
Avois-je si grand tort de prendre du soupçon ?
Oui, je reste ; & s'il faut que je me justifie.
C'est pour être témoin de votre perfidie.

R O S A L I E.

Je suis accoutumée à vos vivacités.

D' A R V I A N E.

Achevez librement ce que vous méditez ;
Sans craindre désormais que je vous importune.
Mais, en sacrifiant l'amour à la fortune,
Falloit-il abuser de ma foible raison ?
Ne peut-on se quitter sans une trahison ?

R O S A L I E.

Seroit-ce bien à moi que ce discours s'adresse ?

D' A R V I A N E.

Deviez-vous affecter une fausse tendresse ?
Jamais tant de noirceur ne peut se pardonner.

ROSALIE.

De tout ce que j'entens j'ai lieu de m'étonner.
C'est vous qui m'accusez quand je suis offensée !
Et sur quoi fondez-vous cette plainte insensée !

D'ARVIANE.

Le Marquis ne va pas devenir votre époux ?

ROSALIE.

Peut-être.

D'ARVIANE.

Ce n'est pas votre espoir le plus doux ?
Pour hâter mon départ, dont j'ai prévu la suite,
Vous n'avez pas flatté mon ame trop séduite ?
Nos adieux sont trop bien gravés dans mon esprit.
Perfide ! En me quittant, vous ne m'avez pas dit :
Imaginez, pourtant, que j'y serai sensible
Autant que je dois l'être.

ROSALIE.

Ah ! Rien n'est plus risible :

L'interprétation vous égare & vous perd.
Si l'on pressoit ainsi les mots dont on se sert.
Et les expressions qui sont de cette espèce,
Il faudroit du discours bannir la politesse.

D'ARVIANE.

Quoi, le plus tendre aveu, quand on l'approfondit,
N'est plus qu'un compliment ?

ROSALIE.

Je vous ai toujours dit
D'une façon très-claire & très-intelligible,
Que, sans aucun amour, on peut être sensible.
L'amitié véritable a sa tendresse à part,
Qui ne fait à nos cœurs courir aucun hasard.

D'ARVIANE.

Ce n'est pas là le prix d'une tendresse extrême.

Je cherchois de l'amour ... depuis que je vous aime ;
Et que vous le souffrez ...

R O S A L I E .

Pouvois-je l'empêcher ?

D' A R V I A N E .

Je n'ai pû parvenir encore à vous toucher.

R O S A L I E .

Je m'en rapporte à vous.

D' A R V I A N E .

Que d'amour inutile ,

Si l'estime insipide & l'amitié stérile ,
Sont les seuls sentimens qui soient connus de vous !
Je comptois vous en voir partager de plus doux.

R O S A L I E .

Ceux que vous m'inspirez auroient dû vous suffire.

D' A R V I A N E .

Non, je ne vous crois pas, puisqu'il faut vous le dire.
Je tiens , depuis long-tems , ce secret renfermé :
Ou vous n'aimez qu'à plaire , ou vous m'avez aimé.
Vous riez ?

R O S A L I E .

C'est répondre.

D' A R V I A N E .

Employez l'ironie !

Elle a dans votre bouche , une grace infinie ,

R O S A L I E .

Mais vous , qui m'accusez , dites-moi donc comment
On parvient à pouvoir éconduire un amant ?
Pour se débarrasser d'une vaine poursuite ,
Voulez-vous qu'une femme ait recours à la fuite ?
Ou faut-il qu'elle en fasse une affaire d'Etat ?
Qu'elle porte , en tous lieux , sa plainte avec éclat ?
En vérité , Monsieur , ce n'est pas trop l'usage.
Entre nous , le parti que je crois le plus sage ,

Est

Est de fermer les yeux , de supporter en paix
Le fléau qui s'attache à ses foibles attraits.

D'ARVIANE.

Avec quelle malice elle se justifie !
Lacruelle me brave encore & me défie !
C'est , un peu trop long-tems , s'être laissé trahir :
Pour ne vous plus aimer , il faudra vous haïr.
Oui , je vous haïrai , je vous le certifie :
C'est l'unique moyen de me sauver la vie.

ROSALIE.

Il ne falloit donc pas vous en servir si tard.

D'ARVIANE.

C'est la haine à présent qui hâte mon départ.
Je m'en fais un plaisir , une joie infinie.
Je ne sens plus ma flâme , elle est évanouie.
Recevez les adieux les plus déterminés.

ROSALIE.

Eh bien , je les reçois.

D'ARVIANE.

Vous vous imaginez.

Que je viendrai bien-tôt vous prier de reprendre
Un cœur , qui fut toujours si soumis & si tendre !

ROSALIE.

J'aurois grand tort.

D'ARVIANE.

A quoi serviroit mon retour ?

A rien ; puisqu'au mépris du plus parfait amour ,
La fortune & vous-même avez juré ma perte.
Ma présence vous gêne , elle vous déconcerte.

ROSALIE.

Partez , ou demeurez ; aimez , ou haïssez

D'ARVIANE.

Et le mépris s'en mêle ! Ah , vous me ravissez !

D

M É L A N I D E , R O S A L I E .

Vous êtes étonnant ! Quel but est donc le votre ?
Avons-nous quelque espoir d'être unis l'un à l'autre ?
D' A R V I A N E .

L'avons-nous jamais eu ? ... Mais il vaut mieux céder.
Aussi-bien je pourrois ne me plus posséder.
A compter d'aujourd'hui , de ce moment funeste ,
Je vous laisse au Marquis que mon ame déteste.
Il sera bien heureux s'il peut vous enflâmer :
Pour moi , je vais chercher un cœur qui sache aimer.

S C E N E I I I .

R O S A L I E *seule.*

Oue son sort est cruel ! Du moins il peut s'en plaindre.
Et moi , par le devoir réduite à me contraindre ,
Je ne puis recevoir aucun soulagement.
Voilà donc où conduit un tendre engagement !
Nous aurions dû prévoir tant de fujets de larmes.
Dans les commencemens d'un amour plein de charmes ,
Que l'esprit & le cœur sont frappés foiblement
D'un malheur , qui n'est vû que dans l'éloignement !
Enfin , mon choix est fait ; il faut que je l'annonce ;
Ma mere impatiente , attend une réponse . . .

SCÈNE IV.

THEODON, D'ARVIANE, ROSALIE.

THEODON *en ramenant d'Arviane.***R**Entrez donc.

D'ARVIANE.

Non, Monsieur; j'ai fait trop de sermens.

THEODON.

Eh bien, parjurez-vous; c'est le droit des amans.

Il me faut, à la fois, sa présence & la vôtre.

Eh ! Pour l'amour de moi, souffrez-vous l'un & l'autre.

D'ARVIANE.

Ce sera malgré moi, puisque vous m'y forcez.

ROSALIE.

Ce sera par respect, puisque vous m'en pressez.

THEODON.

Je vous suis obligé. La complaisance est rare.

Les Amans font entr'eux un peuple bien bizarre.

Pardonnez ; j'oubliois que je suis devant vous.

ROSALIE.

Je vous les abandonne ; ils extravaguent tous.

THEODON.

Vous vous rendez justice. En tous cas il me semble

Qu'on devrait, en s'aimant, un peu mieux vivre ensemble.

D'ARVIANE.

Sans doute. Est-ce ma faute ? Et peut-on me blâmer ?

D. ij

Je ne fais qu'adorer ; c'est ma façon d'aimer.

Mais , où trouver un cœur capable d'y répondre ?

Le choix que j'avois fait-a de quoi me confondre.

THEODON à Rosalie.

Ne répliquez-vous rien ?

D'ARVIANE.

J'ose l'en défier.

ROSALIE.

Moi, Monsieur ! Jen'ai point à me justifier.

THEODON.

C'est la règle entre les amans ; l'un se plaint, l'autre nie :

La querelle s'embrouille , & devient infinie.

ROSALIE à Théodon.

Pourquoi, dans ce procès, vouloir m'embarrasser ?

[en montrant d'Arviane.]

Ce doit être à Monsieur qu'il faut vous adresser.

THEODON à d'Arviane.

On me renvoie à vous.

D'ARVIANE.

Non , non , qu'elle poursuive

J'ai bien pris mon parti. Si jamais il m'arrive

D'avoir le moindre amour je veux bien en mourir.

THEODON à Rosalie.

Vous en dites autant ? Et, sans plus discourir,

Je vois bien qu'entre vous l'affaire est décidée.

J'en suis fâché , pourtant ; j'avois eu quelque idée.

D'ARVIANE.

Et qui, vous ?

THEODON.

Il n'est plus besoin de l'expliquer.

D'ARVIANE.

Ab ! Vous pouvez toujours nous la communiquer.

THEODON.

Ma foi , sur l'apparence est bien fou qui se fonde.
 Oui , j'aurois parié , mais toute chose au monde ,
 Que , depuis très-long-tems les plus tendres amours
 Unissoient vos deux cœurs.

D'ARVIANE.

Eh ! Supposez toujours.

THEODON.

La supposition me paroît un peu forte.

[à Rosalie.]

N'en convenez-vous pas ?

ROSALIE.

Sans doute ; mais n'importe ;

Vous pouvez contenter sa curiosité.

D'ARVIANE

Quel étoit ce dessein ?

THEODON.

Mon projet eût été

De vous unir tous deux par un bon mariage.

[à part.]

J'assurois tout mon bien . . . Ils changent de visage !

[haut.]

Dorisée eût , sans doute , accepté le parti.

ROSALIE.

Quoi , ma mere ? . . .

THEODON.

Oui , vous dis-je ; elle auroit consenti . . .

D'ARVIANE.

Qu'entens-je ? Et qu'ai-je fait ? Grands Dieux !

ROSALIE à part.

Quel parti suivre ?

D'ARVIANE.

Je pouvois être heureux ! Je n'y pourrai survivre.

[à Rosalie.]

Mon bonheur est possible ; on daigne y concourir.

[Il se jette à ses genoux.]

Ah, Rosalie ! Hélas ! Dois-je vivre, ou mourir ?

Je sens tous mes excès ; ils sont irréparables.

L'infortune & l'erreur, toujours inséparables ,

Ont causé le transport & le délire affreux ,

Où vient de succomber un cœur trop amoureux.

R O S A L I E .

Songez-vous bien à tout ce qu'il faut que j'oublie ?

Le reproche, l'insulte ! . . .

D' A R V I A N E .

H y va de ma vie.

L'amour au désespoir est toujours insensé.

R O S A L I E .

Levez-vous.

D' A R V I A N E à Théodon.

Ah ! Monsieur, vous avez bien pensé.

Que rien ne vous arrête.

T H E O D O N .

Eh bien , l'affaire est faite.

J'ai parlé , Dorisée en paroît satisfaite.

D' A R V I A N E .

Dorisée y consent ? Que de félicités !

[Il baise la main de Rosalie.] [Il embrasse Théodon.]

Ma chère Rosalie ! . . . Ah ! Monsieur , permettez

T H E O D O N .

Il faut que Mélanide acheve mon ouvrage.

Allez donc au plus vite obtenir son suffrage.

D' A R V I A N E .

Nous l'aurons. Mais, souffrez . . .

T H E O D O N .

Epargnez-vous ces soins.

Si vous êtes contents , je ne le suis pas moins.

SCENE V.

THEODON *seul.*

T Ravaillons à présent au bonheur de sa tante ;
Je crois que le Marquis remplira mon attente ;
Que son premier amour , facile à réveiller ,
Dans le fond de son cœur ne fait que sommeiller.

SCENE VI.

LE MARQUIS , THEODON.

LE MARQUIS.

J E vous trouve à propos.

THEODON.

J'en ai l'ame ravie.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous décidé du bonheur de ma vie ?
Monfieur , m'avez-vous mis au comble de mes vœux ?
Dites ; puis-je espérer d'être bien-tôt heureux ?

THEODON.

Il ne tiendra qu'à vous , si vous le voulez être.

LE MARQUIS.

Comment , si je le veux ?

MELANIDE;
THEODON.

Vous en êtes le maître.

LE MARQUIS.

N'avez-vous pas conclu ?

THEODON.

Tout est bien avancé.

Ne vous nommiez-vous pas le Comte d'Ormanché ?

LE MARQUIS.

On m'appelloit ainsi ; c'est mon nom véritable.

Un oncle, en me laissant un bien considérable ;

M'a fait prendre à la fois, son nom & son bonheur.

Je le dis volontiers, & je m'en fais honneur ;

C'est à lui que je dois la meilleure partie

De ce que je vais mettre aux pieds de Rosalie.

THEODON.

Ne pourrois-je savoir à peu près en quel tems :

Vous avez pris ce nom ?

LE MARQUIS.

Depuis près de seize ans.

THEODON.

Et vous étiez déjà, depuis plus d'une année,

Séparée, malgré vous, de cette infortunée,

Dont la perte a causé votre juste courroux ?

LE MARQUIS.

Il est vrai. Mais pourquoi ? ...

THEODON.

Je n'ai point su de vous.

Comment on appelloit une épouse si tendre.

LE MARQUIS.

Eh, Monsieur ; à présent, laissons en paix sa cendre.

Elle & le triste fruit de mon funeste amour

Ne sont plus. Eloignons cette idée en ce jour.

THEODON.

Mélanide est son nom ?

LE MARQUIS.

COMÉDIE.
LE MARQUIS.

49

Ma surprise est extrême !

Monsieur, d'où pouvez-vous l'avoir su ?

THEODON.

D'elle-même.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc connue ?

THEODON.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez fort.

Est-ce long-temps avant qu'elle ait fini son sort ?

En quel endroit ?

THEODON.

Sortez d'une erreur trop cruelle.

Je vous ai retrouvé cette épouse fidèle ,

Toujours digne de plaire , & de vous enflâmer.

Elle respire encore , & c'est pour vous aimer.

LE MARQUIS.

Mélanide !

THEODON.

Oui : la mort n'a point tranché sa vie.

Depuis qu'entre vos bras elle vous fut ravie ,

Elle n'a point cessé d'aimer , & d'espérer.

LE MARQUIS

Ah ! De grace , un moment laissez-moi respirer.

De tous les coups du sort ce n'est pas là le moindre ;

Mais où falloit-il donc aller pour la rejoindre ?

Qu'ai-je à me reprocher ? Ou n'ai-je point erré ?

Au fond de quel désert n'ai-je point pénétré ?

Quel charme nous rendoit l'un à l'autre invisibles ?

Il est donc pour l'amour des lieux inaccessibles ?

Par tout , mais vainement , j'avois porté mes pas ;

Lorsque de toutes parts on m'apprit son trépas.

E

Monsieur , on vous trompoit.

LE MARQUIS.

Mais son silence même

M'a toujours confirmé dans cette erreur extrême.

Ah ! Devoit-elle ainsi me laisser si long-tems

Déplorer des malheurs que j'ai crû trop constants.

THEODON.

Ne lui reprochez rien.

LE MARQUIS.

Sur les moindres nouvelles ,

Soyez sûr que l'amour m'auroit donné des aîles.

THEODON.

Eh ! Ne lui faites point ce reproche indiscret.

Ses lettres ont été soustraites en secret.

Avec trop de rigueur elle étoit observée.

LE MARQUIS.

Eh ! comment donc , Monsieur , l'avez-vous retrouvée ?

THEODON.

Elle n'est plus en proie au courroux trop réel

D'une mere inflexible , & d'un pere cruel :

Et c'est depuis trois mois qu'avec leur destinée ,

Leur tyrannie affreuse est enfin terminée.

LE MARQUIS.

Ah , Mélanide , hélas ! Quel moment prenez-vous

Pour venir réclamer le cœur de votre époux ?

Malgré moi , malgré lui , l'amour vous a trahie.

Je ne l'ai plus ce cœur ; il est à Rosalie.

Ce n'est point sans combats qu'il s'est enfin rendu.

Je l'ai trop disputé , je l'ai trop défendu ,

Pour oser espérer de pouvoir le reprendre :

Il est trop tard.

T H E O D O N.

Comment ? Et qu'osez-vous m'apprendre ?

L E M A R Q U I S.

Que je crains de céder à la fatalité
 Qui pourroit m'entraîner à l'infidélité.

T H E O D O N.

Cette fatalité n'est autre que vous-même.
 Vous craignez de céder ? Quelle foiblesse extrême !
 Mais il faut excuser un premier mouvement ;
 Vos esprits ont été frappés trop vivement :
 Vous y penserez mieux.

L E M A R Q U I S.

Eclatez sans contrainte ;

De reproches sans nombre accablez-moi sans crainte :
 Les plus sanglans de tous sont ceux que je me fais.

T H E O D O N.

Eh ! Croyez-vous par-là vos devoirs satisfaits ?

L E M A R Q U I S.

Ma ressource est du moins d'être plus excusable.

T H E O D O N.

Ah, ciel ! Cette ressource indigne & méprisable
 N'est pas faite pour vous. Malheur à qui s'en sert !
 Hélas ! Presque toujours c'est elle qui nous perd.
 Sans faire un seul effort, vous vous laissez abattre ?
 De peur de triompher, vous n'oseriez combattre ?

L E M A R Q U I S.

Mes efforts pourroient bien devenir superflus.

T H E O D O N.

Ah ! Vous devez sentir qu'il en coûte bien plus
 A trahir son devoir, qu'à vaincre sa foiblesse.

L E M A R Q U I S.

Vous n'avez ni mon cœur, ni le trait qui le blesse.

T H E O D O N.

Non : mais j'ai, comme ami, votre gloire à sauver ;

E ij

C'est un bien assez cher pour vous le conserver.
Étrouffez un amour qui n'est plus légitime.
Le penchant doit finir où commence le crime.

L E M A R Q U I S .

Le crime , dites-vous ?

T H E O D O N .

Le mot m'est échappé.

Je ne m'en dédis point , quoiqu'il vous ait frappé.
Je vois quelles raisons votre amour vous prépare.
Vous allez m'alléguer qu'un arrêt vous sépare.
Pouvez-vous à présent revendiquer des loix ,
Que vous ne trouviez pas si justes autrefois ?
Soyez vrai ; j'interroge ici votre droiture.
Vous êtes-vous crû libre après cette rupture ?
Pourquoi donc Mélanide a-t-elle si long-tems
Nourri dans votre sein les feux les plus constans ?
Vous n'aurez donc été fidele qu'à son ombre ?
Quoi , si-tôt qu'elle sort de la nuit la plus sombre ,
Vous objectez l'arrêt qui vous a séparés ?
Ce n'est plus lui , c'est vous qui la deshonorés.
Quel prix réservez-vous à l'amour le plus tendre ?
Quelle horreur sur vos jours est prête à se répandre ?
Vous n'aurez donc été qu'un lâche suborneur ?

L E M A R Q U I S .

Cet amour excessif qui maîtrise mon cœur ,
N'a jamais , dans le vôtre , altéré la sagesse.
On censure aisément , quand on est sans foiblesse.
Souvènez-vous du moins , si je me suis rendu ,
Que ce n'a pas été sans m'être défendu.
Ma résolution incertaine & flottante
Ne pouvoit se fixer , ni remplir votre attente.
Mon amour indécis me laissoit en suspens.
Vous ne pouviez prévoir ce fatal contre-tems.
Mais qui dois-je accuser , si j'en suis la victime !

A qui dois-je ma perte ! A vous , qui , vers l'abîme
 Pressant toujours mes pas par la crainte enchainés ,
 Enfin , jusques au fond les avez entraînés.
 Pensez-vous que je puisse , au gré de votre zèle ,
 Me relever d'abord d'une chute mortelle ?
 Ne le présumons pas : j'y vois trop peu de jour.
 La pente qui m'aïdoit sert d'obstacle au retour.
 Cependant , quelque soit cet amour si funeste ,
 J'armerai contre lui la vertu qui me reste.

T H E O D O N.

J'en dois tout espérer.

L E M A R Q U I S.

Vous m'avez pénétré ;

Dans toutes vos raisons mon esprit est entré :
 Mais le cœur n'est jamais si facile à convaincre :
 Je ne fais si le mien pourra se laisser vaincre.

T H E O D O N.

Ne vous arrêtez pas à de foibles essais.

L E M A R Q U I S.

Je répons des efforts , & non pas du succès.

S C E N E V I I

UN VALET , LE MARQUIS ,
 T H E O D O N.

L E V A L E T *au Marquis.*

M Onsieur , j'allois chez vous. Madame Dorisée
 Veut vous voir un moment pour affaire pressée.

E iij

MELANIDE,
LE MARQUIS.

[*au Valet.*] [*à Théodon.*]
J'y vais. Permettez-vous ?...

THEODON.

J'ose vous en prier.

SCENE VIII.

THEODON *seul.*

IL ne devine pas qu'on va le supplier
De ne plus désormais penser à Rosalie.
Ce que je viens de faire, est un coup de partie
Qui les sauve tous quatre, & moi-même avec eux.
Car enfin il étoit pour moi bien douloureux
D'être, sans y penser le complice d'un crime
Dont Mélanide alloit devenir la victime.
Mais, en réparant tout, j'ai rempli mon devoir :
Et, comme enfin l'amour s'envole avec l'espoir,
Le Marquis, à présent, aura bien moins de peine
A reprendre son cœur & sa première chaîne.

SCENE IX.

D'ARVIANE, THEODON.

D'ARVIANE.

Monsieur, vous avez cru faire mon bonheur ?
THEODON.

Où ?

D'ARVIANE.

Sachez qu'il n'en est rien ; tout est évanoui.
Je suis au désespoir.

THEODON.

Et quelle en est la cause ?

D'ARVIANE.

A ma félicité Mélanide s'oppose :
Il lui plaît d'éluder & de temporiser.

THEODON.

Pourquoi ? Quelle raison la peut autoriser ?

D'ARVIANE.

Elle prétend, dit-elle, en avoir de secrètes.

THEODON.

Vous m'étonnez !

D'ARVIANE.

Ce sont de méchantes défaites ;
Et je vois qu'elle cherche à rompre honnêtement.

THEODON.

Je ne la conçois pas.

D'ARVIANE.

C'est un entêtement.

E iij)

Dorisée , aussi-tôt , sensible à cet outrage ,

A mandé le Marquis.

T H E O D O N .

Oui , je fais le message.

D' A R V I A N E

Et , pour que mon malheur fût plutôt consommé ,
Il faut qu'on ait trouvé cet homme à point nommé.
Il est venu : jugez si mon bonheur s'arrange.

T H E O D O N .

Il faut voir d'où provient ce changement étrange.

D' A R V I A N E .

Monsieur , je suis perdu.

T H E O D O N .

Sachez vous modérer ;

Attendez qu'il soit tems pour vous désespérer.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THEODON , MELANIDE.

MELANIDE.

T Elle est de mon refus la cause nécessaire,
D'Arviane est outré, Mais que pouvois-je faire ?
Quand j'aurois consenti , rien n'eût été conclu.
Dans cette occasion n'auroit-il pas fallu
faire de notre état l'histoire infortunée ?
Dorisée eût alors rompu cet hymenée.
Et pourquoi , sans besoin , vouloir s'humilier ?
Répandre ses malheurs , c'est les multiplier.

THEODON.

J'ai crû que mon projet vous seroit plus utile.
Cet hymen à présent me paroît difficile :
Quel dommage ! il pouvoit nous rendre tous heureux.

MELANIDE.

Voilà tous mes secrets ; ils sont si douloureux
Qu'il faut les arracher les uns après les autres.

THEODON.

Il est peu de malheurs aussi grands que les vôtres.

MELANIDE.

Voyez la cruauté du sort qui me poursuit.
Quand tout semble contraindre à l'ingrat qui me fuit ,
Quand je puis à mon gré lui ravir ma rivale ,

Il faut qu'il se rencontre une raison fatale
 Qui me force à laisser combler mon deshonneur.
 Pour mon malheureux fils & pour moi quelle hor-
 reur !

Mais enfin croyez-vous qu'on soit assez barbare
 Pour nous livrer tous deux aux pleurs qu'on nous pré-
 pare ?

THEODON.

Je le crains.

MELANIDE.

Vos efforts seroient infructueux !

On a tant de pouvoir sur un cœur vertueux.
 Le sien est fait pour l'être ; il l'étoit ; j'en suis sûre.
 Eh ! Pourquoi voulez-vous qu'il devienne parjure ?
 Vous êtes effrayant , quand l'espoir me séduit.

THEODON.

Je voudrois , en l'état où le sort vous réduit ,
 Pouvoir , sans vous tromper , dissiper vos alarmes.
 Mais , hélas ! Je ne puis que partager vos larmes ;
 Je tremble que bien-tôt , peut-être dès ce jour ,
 Votre époux ne vous soit arraché par l'amour.
 Tout m'allarme pour vous ; & rien ne me rassure.
 Peut-être en ce moment signe-t-il son parjure.

MELANIDE.

Ah ! Perfide , arrêtez ; c'est l'arrêt de ma mort....
 Vous n'empêcherez pas un si cruel accord ?

THEODON.

Eh , Madame , comment ?

MELANIDE.

Votre pitié se lasse &

THEODON.

On me fait un secret de tout ce qui se passe.

MELANIDE.

Ainsi donc Rosalie accepteroit mon bien ?

COMÉDIE.

59

THEODON.

C'est ce qui me surprend ; & j'appréhende bien
Que de tant de grandeurs la brillante chimère
N'ait ébloui la fille aussi-bien que la mere.
Rosalie est , d'ailleurs , contrainte d'obéir.
Elle n'a pas le choix.

MELANIDE.

Tout sert à me trahir.

Ah ! Monsieur , vous voyez qu'en cet état funeste ,
La pitié que j'inspire est tout ce qui me reste.
Ai-je épuisé la vôtre ? Il me seroit affreux ...

THEODON.

Elle suit vos malheurs , & redouble avec eux.

MELANIDE.

Et me permettez-vous d'en abuser encore ?

THEODON.

Ah ! Votre confiance & m'oblige & m'honore ;
Disposez de mon zèle.

MELANIDE.

Auprès de mon époux

Daignez donc l'employer ; portez les derniers coups :
Faites-lui bien sentir que , s'il me sacrifie ,
Mes pleurs seront autant de taches sur sa vie ;
Que le bien qu'il reprend est un vol qu'il me fait ;
Des plus vives couleurs peignez-lui son forfait :
Dites-lui , qu'en m'ôtant ma gloire , il perd la sienne ;
Que sa honte sera plus grande que la mienne ;
Et qu'il est (quelque soit l'excès de mes douleurs)
Plus affreux d'être en proie aux remords qu'aux mal-
heurs.

Mais non. Ne vous servez que des plus douces armes ;
Jusqu'au fond de son cœur faites couler mes larmes :
Hélas ! Ne lui portez que des gémissemens ,
Que de tendres douleurs & des embrassemens.

Renouvellez-lui bien la foi que je lui donne
 De lui garder toujours ce cœur qu'il abandonne;
 Ce cœur qui lui parut un don si précieux.
 Cet heureux tems n'est plus. Mais, Monsieur, faites
 mieux ;

Parlez-lui de son fils, il sauvera sa mere.
 Qui peut mieux resserrer une chaîne si chere ?
 Qu'il regarde en pitié le fruit de son amour,
 Quoique ce soit de moi qu'il ait reçu le jour.
 Dans ce gage innocent de sa tendresse extrême,
 Je le conjure, hélas ! de ne voir que lui-même.
 Mon sort sera trop doux, si, pour prix de mes pleurs,
 Il daigne sur son fils réparer mes malheurs.

THEODON.

Mais voudra-t-il m'entendre ? On fuit ceux qu'on redoute.

Il a lieu de me craindre ; il me fuira sans doute.
 Et contre lui tantôt n'ai-je pas éclaté ?
 J'espérois son retour ; il m'en avoit flatté.

MELANIDE.

Toute ressource enfin seroit-elle épuisée ?
 Si j'allois me jeter aux pieds de Dorisée ?
 L'aveu de mon état seroit-il indiscret ?

THEODON.

C'est lui dire un peu tard ce malheureux secret.
 Pourquoi ne pas aller, dans ce péril extrême,
 A l'auteur de vos maux, au Marquis, à lui-même ?
 Vous aurez contre lui des traits victorieux.
 Quelque enchanté qu'il soit, paroissez à ses yeux ;
 Par un charme plus fort, on en détruit un autre.

MELANIDE.

Et sur quoi fondez-vous mon espoir & le vôtre ?
 Sur de foibles appas, que le tems & les pleurs ! ...

THEODON.

Madame, comptez mieux sur vous-même. D'ailleurs,
On s'embellit encore en voyant ce qu'on aime.
Vous n'imaginez pas quelle puissance extrême
Ont les pleurs d'un objet qu'on a trouvé charmant.

MELANIDE.

Quand on les fait répandre, on les brave aisément.

THEODON.

Ne perdons point de tems, venez-y toute-à-l'heure.

MELANIDE.

Si je tombe à ses pieds, il faudra que j'y meure.

THEODON.

Espérez que son cœur ne résistera pas.

Il faut que votre fils accompagne vos pas ;

Qu'il joigne à vos attraits sa jeunesse & ses charmes.

Madame, ils donneront plus de force à vos larmes.

Vous porterez tous deux d'inévitables coups.

Je vous seconderai. Nous vous aiderons tous.

MELANIDE.

Je ne balance plus. Puissent sous vos auspices

La nature & l'amour nous devenir propices !

Vous guiderez mes pas. J'irai dès aujourd'hui ;

J'y conduirai mon fils: je n'espère qu'en lui.

SCENE II.

UN VALET, THEODON,
MELANIDE.

LE VALET *en donnant un billet à Mélanide.*

DE la part de Madame.

MELANIDE.

Eh, qu'a-t-elle à me dire!

[*au Valet.*]

C'est assez.

SCENE III.

THEODON, MELANIDE.

MELANIDE.

VOyons donc ce qu'elle peut m'écrire.
[*Elle lit.*]

Je vous donne au plû-tôt ce malheureux avis ;

D'Arviane , chez moi , vient de se méconnoître ,

Et d'insulter vivement le Marquis ,

L'outrage est , de sa part , aussi grand qu'il peut l'être.

J'en frémiss. Voyez donc , & tâchez de trouver

*Les moyens d'empêcher ce qui peut arriver,
C'est à moi de frémir.*

THEODON.

Cette affaire est affreuse.

MELANIDE.

D'Arviane! ... Ah, Monsieur; que je suis malheureuse!

Je crains sa violence; elle peut aller loin.

THEODON.

Les momens nous sont chers, Vous, d'abord, ayez soin

D'arrêter d'Arviane; empêchez qu'il ne sorte:

Et moi, de mon côté, je m'en vais faire en sorte

Qu'il ne se passe rien de la part du Marquis.

MELANIDE.

Que ne vous dois-je pas?

THEODON.

Mes soins vous sont acquis.

MELANIDE.

Si d'Arviane étoit ici, je vous supplie,

Daignez me l'envoyer.

THEODON.

Vous serez obéie.

SCENE IV.

MELANIDE seule.

JE tremble que déjà son aveugle fureur

Ne l'ait précipité dans la dernière horreur.

Peut-être, en ce moment, que chacun d'eux conspire...

Mon cœur s'ouvre, mon sein doublement se déchire;
 J'y reçois tous les coups qu'ils peuvent se porter ...
 Cette attente est, pour moi, trop rude à supporter,
 Il faut...

SCÈNE V.

D'ARVIANE, MELANIDE.

MELANIDE.

QU'avez-vous fait? Vous n'avez qu'à poursuivre,
 Et bien-tôt avec vous on n'osera plus vivre.

D'ARVIANE.

Quoi donc?

MELANIDE.

Tenez, voyez, lisez ce qu'on m'écrit.
 C'est bien à vous, Monsieur, à céder au dépit!
 Voilà donc la douceur que vous m'aviez promise?

D'ARVIANE.

La sensibilité ne m'est donc pas permise?

MELANIDE.

Non, quand elle s'exhale avec trop de chaleur,
 Monsieur, il faut apprendre à souffrir un malheur:
 Quand on ne le fait pas, on s'en attire un autre.

D'ARVIANE.

Pour un moment d'oubli, quel courroux est le vôtre?

MELANIDE.

Un moment d'imprudence a souvent fait verser
 Des larmes, que le tems n'a pû faire cesser.

D'ARVIANE.

D'ARVIANE.

Dans l'état où je suis, pouvois-je me contraindre ?
 Mais de vous-même aussi n'oserois-je me plaindre ?
 Si vous m'aimez encore ; au nom de cet amour ,
 Dites-moi donc pourquoi je perds tout en ce jour.
 Vous aviez , dans vos mains le bonheur de ma vie ,
 Je pouvois être heureux ; vous m'ôtez Rosalie.
 Par quelle cruauté faut-il que ce Marquis
 Vous doive tout le bien que je m'étois acquis ?
 Car il le tient de vous. Dans cette concurrence
 Cet homme devoit-il avoir la préférence ?

MELANIDE.

Envers votre rival soyez plus circonspect ;
 Et ne sortez jamais du plus profond respect
 Que vous devez avoir pour lui ; je vous l'ordonne.

D'ARVIANE.

Et par quelle raison ? ... Mais votre ordre m'étonne.
 Qui, moi le respecter ? Ah ! retranchez ce point.

MELANIDE.

Je l'exige de vous.

D'ARVIANE.

Et ne faudra-t-il point

Que je lui fasse aussi des excuses ?

MELANIDE.

Sans doute -

Il faut vous y résoudre , oui , quoi qu'il vous en coûte.
 Croyez que mon conseil n'est pas indifférent.
 Obéissez enfin ; ce n'est qu'en réparant ,
 Qu'on peut tirer parti des fautes qu'on a faites.

D'ARVIANE.

Madame y pensez-vous ?

MELANIDE.

Je fais ce que vous dites.

F



Ah ! C'en est un peu trop. Ne m'abaissez pas tant.
 Mon rival, si l'on veut, est un homme important.
 Eh ! Que me fait, à moi, si sa fortune est grande ?
 Parce qu'il est heureux, faut-il que j'en dépende ?
 Les procédés reçus entre gens tels que nous,
 Ne souffrent pas que j'aie embrasser ses genoux.
 S'il se croit offensé, nous avons notre usage.
 Je ne suis pas encore à mon apprentissage.

[*En mettant la main sur son épée.*]

S'il veut, nous nous verrons. Ceci nous rend égaux.

MELANIDE.

Je gémis de vous voir des sentimens si faux.
 Et pour qui ? ... Mais, je cède ; il vaut mieux vous
 apprendre.

Les causes d'un refus qui vous a dû surprendre.
 J'ai prévu, dès long-tems ce qui vient d'éclater.
 J'ai combattu vos feux, bien-loin de vous flatter.
 Je vous ai toujours dit que jamais l'hyménée
 N'uniroit Rosalie à votre destinée ;
 Que même son amour vous seroit superflu.

D'ARVIANE.

Madame, cependant, si vous aviez voulu ! ...

MELANIDE.

Si j'avois pu détruire un obstacle invincible,
 Qui rend ce mariage entre vous impossible ;
 Je n'aurois pas été moins heureuse que vous.

D'ARVIANE.

Quel obstacle s'oppose à des liens si doux ?

MELANIDE.

Votre état.

D'ARVIANE.

Mon état, dites-vous ? J'en fais gloire.
 Je sers avec honneur ; du moins j'ose le croire.

Et, si quelque revers n'arrête point mes pas,
Je ferai mon chemin.

MELANIDE.

Vous ne m'entendez pas.

D'ARVIANE.

Seroit-ce ma fortune ? Elle est assez bornée ;
J'en conviens avec vous. Mais, quoi donc ? l'hy-
menée

N'a-t-il jamais été l'ouvrage de l'amour ?
Serois-je le premier ? ... On en voit chaque jour. ...

MELANIDE.

Mais ils sont assortis, du moins, par la naissance.

D'ARVIANE.

Delà mienne, il est vrai, j'ai peu de connaissance.

Depuis que le hasard a pu nous réunir,

Vous avez évité de m'en entretenir.

Mais je vous appartiens ; ce titre me rassure.

Où, j'ai quelque naissance ; elle n'est point obscure.

MELANIDE.

Ah ! bien loin d'en avoir, gémissiez d'être né.

D'ARVIANE.

Je frémis.

MELANIDE.

Et voilà l'obstacle infortuné.

Que j'avois toujours craint de vous faire connaître.

D'ARVIANE.

Moi, j'aurois à rougir de ceux qui m'ont fait naître.

Quel est donc le néant où j'ai pué le jour ?

MELANIDE.

Que voulez-vous savoir ?

D'ARVIANE.

Parlez-moi sans détour.

La source de ma vie est donc bien méprisable ?

E II

Elle est, de part & d'autre, assez considérable.

Mais

D'ARVIANE.

Quoi donc ? Quel malheur me seroit survenu ?

MELANIDE.

Il est affreux.

D'ARVIANE.

Comment ?

MELANIDE.

Vous êtes méconnu.

Vous êtes à la fois le fruit & la victime

D'un hymen, que la loi n'a pas cru légitime.

Ceux qui vous ont fait naître, au désespoir réduits,

L'un de l'autre ont été séparés.

D'ARVIANE.

Et je suis ?

MELANIDE.

Une attente fondée, & trop bien confondue,

A soutenu long-tems votre mere éperdue ;

Elle a cru que des nœuds, brisés malgré l'amour,

Entre elle & son époux se renoueroient un jour.

D'ARVIANE.

Ne seroit-elle plus ?

MELANIDE.

Elle est toujours fidelle.

D'ARVIANE.

Son époux est donc mort ?

MELANIDE.

Il ne vit plus pour elle.

D'ARVIANE.

Il ne vit plus pour elle ! Eh quoi ! cet inhumain,

En nous restituant son cœur avec sa main,

Pourroit venger l'hymen, l'amour & la nature.

Et n'a pas fait cesser cette indigne rupture ?

MELANIDE.

Son cœur, par un amour impossible à dompter,
Involontairement s'est laissé surmonter.

D'ARVIANE.

Devois-je naître ? Ah, ciel ! Tu m'as choisi mon pere
Dans un jour malheureux de haine & de colere.

Daignez me le nommer ; je veux dès aujourd'hui

Suivre par-tout ses pas & m'attacher à lui

J'irai lui reprocher ma honte & son parjure.

MELANIDE.

Ne fachez rien de plus.

D'ARVIANE.

Ah ! Je vous en conjure.

MELANIDE.

Je le puis.

D'ARVIANE.

Et pourquoi ne voulez-vous donc pas

Que j'aie, de sa main, recevoir le trépas ?

Est-ce pour m'accabler qu'il m'a donné la vie ?

C'est un fardeau pour moi de honte & d'infamie.

MELANIDE.

Vous me faites trembler.

D'ARVIANE.

Ne me refusez plus.

MELANIDE.

Vous ferez, près de moi, des efforts superflus.

L'état, où je vous vois, a trop de violence.

L'épouvante & l'effroi m'imposent le silence.

D'ARVIANE.

Pourquoi veux-je savoir ce secret accablant,

Puisqu'on ne peut venger un affront si sanglant ?

Me refuserez-vous aussi, dans ma misere,

La grace & la douceur de connoître ma mere ?

M E L A N I D E.
MELANIDE.

Hélas !

D'ARVIANE.

Vous soupirez ! En suis-je abandonné ?
Désavoué ? Sans doute. En dois-je être étonné ?
Je me rends la justice affreuse qui m'est dûe.
Le sein qui m'a conçu , doit frémir à ma vue :
C'est pour elle un supplice ; elle a droit de me fuir.
Ma vie est son opprobre , elle doit me haïr.

MELANIDE.

Elle ne vous haït point ; croyez qu'elle vous aime ;
Qu'elle gémit sur vous , plus que sur elle-même.

D'ARVIANE.

Ne refusez donc plus à mes empressemens ,
Le bonheur de jouir de ses embrassemens :
Qu'au moins , dans nos malheurs , notre amour nous
rassemble ;
Nous les adoucirons , en les pleurant ensemble.

MELANIDE.

Ne la connoissez point.

D'ARVIANE.

Où réunissez-vous ,
Ou vous allez me voir mourir à vos genoux.

MELANIDE.

Que vous êtes pressant !

D'ARVIANE.

Que vous êtes cruelle !

MELANIDE.

Votre mere se rend ; vous l'emportez sur elle....
Ah , mon fils !

D'ARVIANE.

Quoi , c'est vous ? Mon cœur est satisfait.
Le Ciel a fait pour moi le choix que j'autois fait.

COMEDIE.

71.

MELANIDE.

Hélas! Votre destin n'est pas moins déplorable.

D'ARVIANE.

O, mere la plus tendre & la plus adorable!

MELANIDE.

Si vous m'aimez autant que je crois l'entrevoir,
Ayez donc sur vous-même un peu plus de pouvoir.
Vous voyez quel doit être un jour votre partage.
Il faut, au fond des cœurs, vous faire un héritage;
Leur conquête n'est pas l'ouvrage d'un moment;
On les gagne avec peine, on les perd aisément:
Mais la douceur attire, & retient sur ses traces
L'amitié, la faveur, la fortune & les graces.
La hauteur n'a jamais produit que des malheurs:
Je vous laisse y penser; je vais cacher mes pleurs.

SCENE VI.

D'ARVIANE *seul.*

ME voilà donc instruit de mon sort effroïable!
Grands Dieux! Quel en est donc l'auteur impitoïa-
ble?

Hélas! Je l'aurois sù, si j'avois pû calmer
Mes esprits & mes sens trop prompts à s'allumer.
A sa discrétion j'aurois été me rendre:
Peut-être sa pitié... Que devois-je en attendre,
Puisque tant de vertu jointe à tant de beauté,
N'ont pû de cet ingrat vaincre la cruauté?
Quelle idée imprévûe, & peut-être insensée,
Se forme tout-à-coup au fond de ma pensée?

Je ne fais ; mais je sens accroître mes soupçons ;
 Quand je pense aux conseils , aux avis , aux leçons ;
 Qu'au fujet du Marquis j'ai reçûs de ma mere ;
 Elle y prend intérêt : Quel en est le mystere ?
 Pourquoi tous ces égards , & ce profond respect
 Qu'elle exige pour lui ? Cet ordre m'est suspect.
 Ce Monsieur d'Orvigny , qu'on veut que je révere ;
 Seroit-il , à la fois , mon rival & mon pere ?
 Lui ? ... Dans ce doute affreux tout se confond en moi ,
 Haine , desir , terreur , espoir , amour , effroi :
 Je ne démêle rien dans ce trouble funeste.
 Qui m'en fera sortir ? ... Mais Théodon me reste ;
 Il est instruit. Allons , & tâchons d'arracher
 Le malheureux secret que l'on veut me cacher.

Fin du quatrième Acte.



ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THEODON , LE MARQUIS.

THEODON.

PLus d'Arviane a tort , plus il doit être à plaindre.
LE MARQUIS.

Y songez-vous ? A quoi voulez-vous me contraindre ?
C'est , pour un étourdi , prendre beaucoup de soin.
Ce jeune homme a poussé l'affaire un peu trop loin.
C'est une offense en forme , une insulte marquée ,
Qui jamais ne peut être autrement expliquée.
Elle a trop éclaté dans toute la maison :
Il faut bien , malgré moi , que j'en tire raison.

THEODON.

Vous ne le ferez pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc , je vous prie ?

J'y suis très-résolu.

THEODON.

Vous en perdrez l'envie ;

Quand vous serez instruit d'un secret important ,
Dont je ne suis instruit que depuis un instant.

LE MARQUIS.

Quand je serai vengé , vous pourrez me l'apprendre.

G

MELANIDE,
THEODON.

Il ne seroit plus tems.

LE MARQUIS.

J'ai peine à vous comprendre.

THEODON.

Si vous sâvez à qui d'Arviane appartient!...

LE MARQUIS.

Que m'importe?

THEODON.

Ah, Monsieur!...

LE MARQUIS.

Dites; qui vous retient?

THEODON.

Vous en auriez pitié.

LE MARQUIS.

Suis-je ami de son pere?

Parlez.

THEODON.

Hélas!

LE MARQUIS.

Eh bien?

THEODON.

Mélanide est sa mere.

LE MARQUIS.

Ah! Que m'annoncez-vous?

THEODON.

C'est cet infortuné,

Qu'en des tems plus heureux l'amour vous a donné;

Enfant né pour pleurer la honte de sa mere,

Déplorable héritier d'opprobre & de misere,

Sans état, sans aveu, sans nom, sans bien, sans rang;

Qui va se voir privé de tous les droits du sang,

Au lieu d'être un objet d'amour, de complaisance,

De ressource, de joie, & de reconnoissance.

Il devoit être heureux de vous devoir le jour.

LE MARQUIS.

Hélas !

THEODON.

C'étoit par lui que l'hymen & l'amour
Comptoient que vous deviez vous survivre à vous-
même :

C'est un bien que le Ciel ne fait qu'à ceux qu'il aime.

Vous l'avez ; & pourquoi n'en jouissez-vous pas ?

Que voulez-vous de plus qu'un sort si plein d'appas ?

Qu'une épouse pour vous si tendre & si constante,

Et qu'un fils en état de remplir votre attente ?

Songez que , pour jamais , vous allez vous priver

Du bonheur le plus grand qui pût vous arriver.

LE MARQUIS.

Eh ! Daignez m'épargner. Quelle attaque imprévue !

Ah ! Rosalie , hélas ! Pourquoi vous ai-je vue ?

Devois-je rencontrer vos dangereux appas ?

Quelle étoile funeste alors guida mes pas ?

Rendez-moi donc ce cœur trop épris de vos charmes :

Son infidélité fait verser trop de larmes.

THEODON.

Vous les payerez cher , je puis vous l'annoncer.

Mélanide bien-tôt vous en fera verser.

Elle vivoit pour vous. Il faut bien qu'elle meure.

LE MARQUIS.

Qu'entens-je ?

THEODON.

Vous allez hâter sa dernière heure.

LE MARQUIS.

Ah ! Cruel , je le vois , vous voulez mon trépas.

Où , s'il faut que je brise un nœud si plein d'appas...

Mais , comment parvenir à cet effort suprême ?

Est-ce à l'amour heureux à s'immoler lui-même ?

Gij

Quand il est criminel, il ne peut être heureux.
Mais, voilà votre fils, je vous laisse tous deux.

SCENE II.

D'ARVIANE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à part.*

Théodon ne doit pas avoir eu l'imprudence
De faire à d'Arviâne aucune confidence.

D'ARVIANE.

Quand, jusqu'au fond du cœur pénétré de regret,
Je cherche à réparer un transport indiscret,
Avec quelque bonté daignerez-vous m'entendre ?
Je viens chercher ma grace. A quoi dois-je m'attendre ?

LE MARQUIS.

Dès que vous souhaitez que tout soit effacé,
Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé.

D'ARVIANE.

Je craignois de trouver un rival inflexible,
Prévenu contre moi d'une haine invincible.
Si vous me haïssez, mon sort seroit affreux.

LE MARQUIS.

On ne hait pas toujours ceux qu'on rend malheureux.

D'ARVIANE.

Cet aveu n'adoucit mes maux qu'en apparence,
Si vous ne me voyez qu'avec indifférence.

COMÉDIE
LE MARQUIS.

77

[à part.]

Croyez que je vous plains. Tous mes sens sont troubles.

D'ARVIANE.

Votre pitié m'est chère. Ah ! Si vous la reglez.
Sur l'état où je suis, elle doit être extrême.

LE MARQUIS.

Je fais qu'il est cruel de perdre ce qu'on aime.

D'ARVIANE.

J'ai bien d'autres sujets de me désespérer.
Je serois trop heureux de n'avoir à pleurer :
Qu'une si douloureuse & si triste infortune :
Cette perte, après elle, en entraîne encore une.
On n'éprouva jamais un revers plus affreux.
Hélas ! J'avois un pere illustre, généreux,
Digne d'être à jamais ma gloire & mon modèle :
Je ne pouvois sortir d'une source plus belle.
Vain bonheur ! Au mépris de l'amour paternel,
Il veut couvrir son sang d'un opprobre éternel ;
A ces premiers liens il s'arrache de force,
Et va sacrifier, au plus affreux divorce,
La nature, l'hymen, & l'amour gémissant.
Je serai dénué de tout ce qu'en naissant
Le plus vil des mortels apporte avec la vie.
Malheureux d'être né, je vais porter envie
A tous ceux qui devoient me voir au-dessus d'eux :
J'en deviens le dernier, & le plus malheureux...
Je vous vois attendri ! Je me flatte, j'espère
Que vous ne prenez pas le parti de mon pere.

LE MARQUIS.

Il seroit mal-aisé de le justifier.

D'ARVIANE.

En vous, entièrement je puis donc me fier.

Je suis trop malheureux pour n'être pas timide.
Dans cette extrémité, je vous prends pour mon guide.

LE MARQUIS.

Moi ?

D'ARVIANE.

Vous même. A qui donc puis-je mieux m'adresser ?

Ma confiance, hélas ! doit-elle vous blesser ?
Par bonté, dites-moi ce qu'il faut que je fasse.
Mon pere va bien-tôt combler notre disgrâce.
Avant qu'un autre hymen le sépare de nous,
Ne pourrois-je, en tremblant, embrasser ses genoux?...
Croyez-vous qu'un refus puniroit mon audace ?
Quoi, mon pere?... Ah ! Monsieur, mettez-vous à ma place ;

Supposez un moment que je sois votre fils :
Que seriez-vous ? Parlez.

LE MARQUIS à part.

Saurait-il qui je suis ?

[à d'Arviane.]

Je vous offre à jamais l'amitié la plus tendre.
De mes soins les plus doux vous devez tout attendre.

D'ARVIANE.

Puis-je me contenter d'un vain soulagement ?
Cruel ! Je ne veux point de dédommagement.
Vous avez dû m'entendre. A quoi sert le mystère ?
Ou laissez-moi périr, ou rendez-moi mon pere.
C'est moi qui suis le fruit de vos premiers soupirs.
Songez que ma naissance a comblé vos desirs ;
Du plus grand des malheurs doit-elle être suivie ?
Qu'une seconde fois je vous doive la vie.
Je ne veux en jouir que pour vous honorer ;
Je ne veux respirer que pour vous adorer...
N'osez-vous voir les pleurs que vous faites répandre ?

A tant de fermeté je ne pouvois m'attendre.
Vous me feriez penser que je me suis mépris ;
Qu'en effet je n'ai point le titre que j'ai pris,
Et que je n'ai sur vous aucun droit à prétendre.
Vous êtes vertueux, & vous seriez plus tendre.
J'ai crû de faux soupçons... Ah ! Daignez m'excuser !
Ils étoient trop flatteurs pour ne pas m'abuser.
On m'avoit mal instruit. Rentrons dans ma misère.
Avant que de sortir de l'erreur la plus chère,
Et de quitter un nom que j'avois usurpé,
Vous-même montrez-moi que je m'étois trompé :
Vous pouvez m'en donner la preuve la plus sûre ;
Je vous ai fait tantôt une assez grande injure ;
En rival furieux je me suis égaré ;
Si vous ne m'êtes rien , je n'ai rien réparé.
L'excuse n'a plus lieu. Votre honneur vous engage
A laver dans mon sang un si sensible outrage.
Osez donc me punir , puisque vous le devez.
Vous allez m'arracher Rosalie ; achevez,
Prenez aussi ma vie, elle me désespère.

LE MARQUIS.

Malheureux !... Qu'oses-tu proposer à ton pere ?

D'ARVIANE.

Ah ! Je renais.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? O ciel ! En est-ce assez ?

S C E N E I I I . & d e r n i e r e .

MELANIDE, DORISÉE, THEODON,
 ROSALIE , LE MARQUIS ,
 D'ARVIANE.

MELANIDE.

Vous appellerez-vous des traits presqu'effacés ?
 On veut, avant ma mort, que je vous importune ;
 Et je viens , à vos pieds , pleurer notre infortune.
 Mon fils , unissons-nous.

[*Elle va pour se jeter aux pieds du Marquis ,
 qui l'en empêche.*]

D'ARVIANE *se jettant aux pieds du Marquis.*
 Mon pere !

LE MARQUIS à *Mélanide.*

Pardonnez

Au trouble où tous mes sens se sont abandonnés.

[*à part.*]

Que je me sens confus , interdit & coupable !

MELANIDE.

Vous craignez , je le vois , que je ne vous accable ;
 Mais loin de me laisser aigrir par mes malheurs ,
 Quelque soit le sujet qui fait couler mes pleurs ,
 Hélas ! je fais toujours excuser ce que j'aime.
 Vous causez , malgré vous , mon infortune extrême.
 Une si longue absence , & les bruits de ma mort ,

Ont rendu votre cœur le maître de son sort.
 Je devois succomber. La fortune jalouse
 Dès long-tems auroit dû vous ravir votre épouse :
 Pardonnez si j'emprunte encore un nom si doux,
 Je cède à l'habitude, elle me vient de vous.
 Mais, sans parler de moi, ni de ma destinée,
 Je vous remets le fruit du plus tendre hymenée.
 J'aurois lieu desespérer que cet infortuné
 Ne démentiroit point le sang dont il est né,
 Et qu'il pourroit vous être aussi chère qu'à sa mère.
 Daignez donc vous charger de toute sa misère.
 Permettez qu'il s'élève en secret sous vos yeux :
 Il n'aura plus que vous ... Recevez mes adieux.

[à d'Arviane.]

Et vous, à vos vertus faites-vous reconnoître.
 Me pardonneriez-vous de vous avoir fait naître ?
 Oh, mon fils !

LE MARQUIS à Méluside.

N'imputez qu'à ma confusion
 Si j'ai paru rester dans l'indécision.
 Avez-vous pu me croire assez de barbarie
 Pour vous abandonner, vous, que j'ai tant chérie ;
 Vous, dont j'ai si long-tems déploré le trépas ;
 Vous, en qui je retrouve un cœur & des appas
 Dignes d'être adorés de tout ce qui respire ?
 Que n'avez-vous plutôt réclamé votre empire ?
 Avant que de revoir un objet si touchant ;
 J'ai cru ne pouvoir vaincre un coupable penchant :
 Mais j'éprouve, en sortant de cette erreur extrême,
 Qu'en me rendant à vous, je me rends à moi-même.
 Mon cœur & mon amour vont se renouveler.
 Heureux que vous ayez daigné les rappeler !

[en l'embrassant.]

Quelle félicité m'alloit être ravie !

Je vous retrouve donc !

D'ARVIANE.

Cher auteur de ma vie !

LE MARQUIS.

[à d'Arviane.]

[à Mélanide.]

Oui, je suis votre pere. Oui, je suis votre époux.
Que l'amour & l'hymen nous réunisse tous !

[à Dorisée.]

Madame, vous voyez dans quelle douce chaîne,
Aussi-bien que l'amour, mon devoir me ramene !

DORISÉE.

Je ne puis qu'applaudir & vous féliciter.

J'eusse été la première à vous solliciter...

LE MARQUIS à Dorisée.

Pourriez-vous détourner votre choix sur un autre,
Et souffrir que mon fils devint aussi le vôtre ?

Nous serions tous heureux.

DORISÉE.

J'accepte cet honneur.

LE MARQUIS à Mélanide.

Ne consentez-vous pas de même à leur bonheur ?

MELANIDE.

[embrassant Rosalie.]

Qui, moi ? Si j'y consens ! Oui, vous serez ma fille.

LE MARQUIS.

Ne faisons désormais qu'une même famille.

O Ciel ! Tu me fais voir, en comblant tous mes vœux,

Que le devoir n'est fait que pour nous rendre heureux.

F I N.





